

# Université de Hacettepe Institut des Sciences Sociales Département De Langue Et Littérature Françaises

# UNE ANALYSE SOCIOLOGIQUE SUR L'ÉTAT DES ENFANTS OUVRIERS DANS *JACK* D'ALPHONSE DAUDET ET *GERMINAL* D'ÉMILE ZOLA

Bekir GÜZEL

Thèse de Maîtrise

# UNE ANALYSE SOCIOLOGIQUE SUR L'ÉTAT DES ENFANTS OUVRIERS DANS *JACK* D'ALPHONSE DAUDET ET *GERMINAL* D'ÉMILE ZOLA

Bekir GÜZEL

Université de Hacettepe Institut des sciences sociales Département de langue et littérature françaises

Thèse de maîtrise

## KABUL VE ONAY

Bekir Güzel tarafından hazırlanan " Une analyse sociologique sur l'état des enfants ouvriers dans *Jack* d'Alphonse Daudet et *Germinal* d'Émile Zola " başlıklı bu çalışma, 26.05.2014 tarihinde yapılan savunma sınavı sonucunda başarılı bulunarak jürimiz tarafından Yüksek Lisans Tezi olarak kabul edilmiştir.

Prof. Dr. Kemal ÖZMEN (Başkan)

Prof. Dr. Sibel BOZBEYOĞLU (Danışman)

Prof. Dr. Jale ERLAT

Yrd. Doç. Dr. Bahattin SAV

Yukarıdaki imzaların adı geçen öğretim üyelerine ait olduğunu onaylarım.

Yrd. Doç. Dr. Özlem KASAP

Prof. Dr. Yusuf ÇELİK Enstitü Müdürü

## **BİLDİRİM**

Hazırladığım tezin/raporun tamamen kendi çalışmam olduğunu ve her alıntıya kaynak gösterdiğimi taahhüt eder, tezimin/raporumun kâğıt ve elektronik kopyalarının Hacettepe Üniversitesi Sosyal Bilimler Enstitüsü arşivlerinde aşağıda belirttiğim koşullarda saklanmasına izin verdiğimi onayları

- □ Tezimin tamamı her yerden erişime açılabilir.
- □ Tezim sadece Hacettepe Üniversitesi yerleşkelerinden erişime açılabilir.

Tarih

Bekir GÜZEL

### REMERCIEMENTS

Ce mémoire n'aurait pas été possible sans le bienveillant soutien de certaines personnes. Donc, je voudrais tout d'abord remercier chaleureusement à ma directrice de mémoire, Prof. Dr. Sibel Bozbeyoğlu, pour son enthousiasme, pour son aide et pour toutes ses qualités tant scientifiques qu'humaines. Je remercie ensuite le corps enseignant du Département de langue et littérature françaises et les membres de mon jury.

Je tiens aussi à remercier monsieur Ümit Kavun et madame Dorothée Reinhardt pour leur aide et pour leur rôle de relecteur de mon mémoire. Enfin, mes remerciements vont aussi à ma famille et à mes amis proches, pour m'avoir encouragé à poursuivre mes recherches scientifiques.

Finalement, je dédie ce mémoire à tous les enfants ouvriers du monde entier qui souffrent encore.

## ÖZET

GÜZEL Bekir, Émile Zola'nın *Germinal* ve Alphonse Daudet'nin *Jack* romanındaki işçi çocukların durumu hakkında sosyolojik bir inceleme, Yüksek Lisans Tezi, Ankara, 2014.

19. yüzyıl çok sayıda önemli toplumsal, ekonomik ve bilimsel gelişmenin yaşandığı bir dönemdir. Özellikle fizik, kimya, biyoloji ve tıp gibi pozitif bilimlerde yaşanan gelişmeler insan ömrünün uzamasına ve teknolojik gelişmelerin gerçekleşmesine neden olmuştur. Bu süreçlerin sonunda da başta İngiltere olmak üzere, Almanya ve Fransa'da sanayi devrimi gerçekleşmiştir. Böylece kapitalizm ateşi Avrupa'da alevlenmiş ve bütün dünyayı sararak kendi acımasız düzenini kurmuştur.

Kapitalist düzen sınıflar arasındaki eşitsizliğin giderek artmasına sebep olmuştur. Bu eşitsizlikten en çok etkilenenlerin başında çocuklar gelmektedir. Bunun en önemli sebebi bu yüzyılda köleliğin pek çok ülke tarafından yasaklanması veya engellenmeye çalışılmasıdır; zira işverenler kölelerden sağladıkları ucuz işgücünün yerine çocukları kullanmaya başlamışlardır. Bu durum toplum ile yakından ilgilenen yazarların da dikkatini çekmiştir. Özellikle yüzyılın ikinci yarısında yazılan ve işçileri anlatan eserlerin pek çoğunda çocuk işçilerin durumlarına vurgu yapılmıştır. Émile Zola ve Alphonse Daudet gibi natüralist yazarlar bu durumu kendi bakış açılarına göre ele almışlardır. Bu yüzden konunun toplumsal boyutu göz önüne alındığında, sosyolojik bir yaklaşımın yazınsal metne daha fazla ışık tutacağı açıktır. Bu alanda akla gelen ilk eleştirmen şüphesiz Georg Lukács'tır. Ancak bizim bu çalışmamızda yararlanacağımız eleştirmen onun en önemli takipçilerinden birisi olan Lucien Goldmann'dır.

Lucien Goldmann "le structuralisme génétique" olarak adlandırdığı kuramını açıklama ve anlama olarak nitelediği iki kavram üzerine kurmuştur. Goldmann'a göre insana ait olan bir şey toplumsal yapıdan bağımsız düşünülemez ve edebi eserler gerçek anlamlarını ancak toplumsal gerçeklikler aracılığıyla kazanırlar. Ayrıca yazarların ortaya çıkardıkları eserler, içinde yaşadıkları toplumun ürünleridir. Dolayısıyla edebi

eserler yazarların bireysel bilinçlerinin değil; toplumların kolektif bilincinin yansımalarıdır.

Bu çalışmamızda topluma yönelik bir değerlendirme yapılırken, o dönemde Fransız hükümeti tarafından araştırma yapmak üzere görevlendirilen Dr. Louis-René Villermé'nin tuttuğu raporlardan da yararlanılmıştır. Söz konusu yazarların *Germinal* ve *Jack* isimli eserleri L. Goldmann'ın kuramından yola çıkılarak, kendi yapıları içerisinde incelenmiştir. Sonrasında da bu eserler meydana geldikleri toplumdaki gerçekliklerle açıklanmıştır.

**Anahtar Sözcükler:** Sanayi Devrimi, işçi çocuklar, edebiyat sosyolojisi, oluşumsal yapısalcılık, bireysel bilinç, toplumsal bilinç.

### RÉSUMÉ

GÜZEL Bekir, Une analyse sociologique sur l'état des enfants ouvriers dans *Germinal* d'Émile Zola et *Jack* d'Alphonse Daudet, Thèse de Maîtrise, Ankara, 2014

Le XIXe siècle est une période où de nombreuses découvertes scientifiques ont vu le jour. Notamment, les progrès enregistres dans les sciences telles la physique, la chimie, la biologie et la médecine ont favorisé d'une part la longévité humaine et de l'autre les évolutions technologiques. Ainsi, à la suite de ces processus, la révolution industrielle est née tout d'abord en Angleterre et puis en Allemagne et en France. C'est ainsi que le capitalisme a pris en essor considérable en Europe et a instauré par la suite son régime asservissant le reste du monde.

Le système capitaliste a aggravé les inégalités sociales au profit de la classe bourgeoise. Ce fut plutôt les enfants les plus touchés. La raison en est que la lutte contre l'esclavage menée par plusieurs pays à cette époque-là a réduit l'usage de la main d'œuvre des esclaves. Les employeurs ont donc commencé à utiliser les enfants au lieu de ces derniers comme main-d'œuvre peu coûteuse. Cette situation a attiré aussi l'attention des auteurs préoccupés par les problèmes sociaux. En particulier, plusieurs romans écrits dans la deuxième moitié de ce siècle décrivent l'abominable condition des enfants ouvriers. Les auteurs naturalistes comme Émile Zola et Alphonse Daudet ont traité ce sujet selon leurs propres points de vue. C'est pourquoi, vu le poids des problèmes socio-économiques qui gagnent de plus en plus d'ampleur, il sera plus utile de procéder à une approche sociologique lorsqu'on tente d'effectuer une étude autour des œuvres traitant des sujets pareils souvent scandaleux. Dans notre travail, nous nous inspirerons largement des idées de Lucien Goldmann, dont l'approche sociologique nous aidera mieux à révéler le complexe mécanisme des rapports sociaux.

Goldmann a établi sa théorie du "structuralisme génétique" sur deux concepts : l'explication et la compréhension. Selon lui, chaque propos exprimé par l'homme ne peut pas être considéré indépendamment de la structure sociale dans laquelle il évolue,

et les œuvres littéraires ne peuvent exprimer leur sens réel que par le biais de l'étude des réalités sociales dans lesquelles elles ont été produites. Par ailleurs, chaque auteur est lié directement ou indirectement à un milieu social et l'œuvre de ce dernier n'est que le produit de ce milieu. Par conséquent, les œuvres littéraires sont le reflet de la conscience collective et non celui de la conscience individuelle des auteurs.

D'autre part, au cours de notre travail, nous avons eu également recours à des comptes rendus élaborés par Dr. Louis-René Villermé, le rapporteur officiel de la République française de l'époque. Dans le cadre de notre travail, nous avons donc réalisé, selon les principes de base de la théorie de Goldmann, une étude sociologique sur *Germinal* de Zola et *Jack* de Daudet tout en prenant en considération les réalités de la société auxquelles elles appartiennent.

**Mots clés:** Révolution industrielle, enfants ouvriers, sociologie de la littérature, structuralisme génétique, conscience individuelle, conscience collective.

# TABLE DES MATIÈRES

KABUL VE ONAY	i
BİLDİRİM	i
REMERCIEMENTS	iii
ÖZET	iv
RÉSUMÉ	vi
TABLE DES MATIÈRES	viii
INTRODUCTION	1
1. L'ESSOR DU CAPITALISME INDUSTRIEL EN FRANCE AU XIX <sup>e</sup> SIÈCLE ET PROBLÈME SOCIAL	
1.1. LES DÉBUTS DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE DE 1789 À 1830	7
1.2. LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE ET LES TRANSFORMATIONS DE SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE 1830 À 1870	LA
1.3. LA QUESTION OUVRIÈRE SOUS LE SECOND EMPIRE	20
2. LE ROMAN NATURALISTE ET LA RÉALITÉ SOCIALE	26
2.1. LES CARACTÉRISTIQUES DU ROMAN NATURALISTE	28
2.2. « GERMINAL » DE ZOLA: LA LUTTE DU TRAVAIL ET DU CAPITAL	33
2.3. « JACK » DE DAUDET : LA TRAGÉDIE DE L'ENFANT OUVRIER	
3. LE MONDE DU TRAVAIL ET SES ACTEURS	47
3.1. LES PAYSANS	47
3.2. LES BOURGEOIS	52
3.3. LES OUVRIERS	57
4. DE LA RÉALITÉ À LA CRÉATION ROMANESQUE : ÊTRE ENFANT OUVRI AU XIXe SIÈCLE	
4.1. LE STATUT DE L'ENFANT CHEZ LES BOURGEOIS ET LES OUVRIERS	
4.2. LE TRAVAIL DES ENFANTS ET LES MAUVAISES CONDITIONS DE	/ 1
TRAVAIL	75
4.3. LA VIOLENCE ENVERS LES ENFANTS OUVRIERS	93
CONCLUSION	102
BIBLIOGRAPHIE	107
ANNEXE 1	117
ANNEYE 2	110

## INTRODUCTION

« Un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin » (Stendhal)

Quelles sont les caractéristiques d'une œuvre d'art ? Jusqu'à quel point reflète-t-elle la réalité ? Est-il possible qu'elle soit indépendante de son auteur et de la société à laquelle elle appartient ? Aujourd'hui encore, plusieurs questions complexes de ce type restent posées, et nous nous intéresserons plus particulièrement ici à l'étude de ces problématiques dans les œuvres littéraires. Il y a deux raisons principales qui nous ont motivés à mener ces recherches. La première est d'essayer de trouver des réponses à certaines de ces questions ou au minimum de fournir notre modeste contribution. La deuxième est l'intérêt que nous portons à la problématique des enfants ouvriers au XIX<sup>e</sup> siècle. Il convient de signaler que cette problématique n'est pas propre à ce siècle. Aujourd'hui même, cette dernière est en tête des principaux problèmes sur le plan social dans plusieurs pays.

Le terme « enfant ouvrier » est utilisé pour définir des enfants non scolarisés jusqu'à l'âge de 14 ans voire même 15 ans. Néanmoins, nous rencontrons des enfants employés dès l'âge de 7 ans, soit dans les romans que nous étudierons dans cette étude, soit dans les travaux du Dr. Louis-René Villermé à ce sujet, ainsi que dans les rapports officiels de l'époque. Malheureusement, même de nos jours, des milliers d'enfants de moins de 14 -15 ans (et donc en dessous de l'âge minimum d'emploi) restent exploités illégalement.

Jusqu'à présent, les enfants ouvriers ont fait l'objet de nombreuses études de la part de plusieurs auteurs français, notamment Victor Hugo, Émile Zola, Hector Malot et Alphonse Daudet. Cependant, cette problématique mise en lumière dans les domaines littéraires n'a pas encore été confrontée aux points de vue sociologiques et économiques. Donc, l'étude que nous effectuerons n'aura pas seulement pour objectif de répondre aux questions littéraires susmentionnées mais surtout de mettre en évidence pour la première fois le sujet des enfants ouvriers dans une étude littéraire.

L'hypothèse principale que nous mettrons au premier plan dans notre étude est la narration des problèmes sociologiques du XIX<sup>e</sup> siècle par les auteurs naturalistes, c'est-à-dire d'une manière complètement neutre et sans préoccupation esthétique. D'une manière générale, ils ont reflété dans leurs œuvres les sentiments et les pensées de la société à laquelle ils appartenaient, même si ce n'était pas leur intention explicite. Car l'homme est un être social et il possède des éléments génétiques et structurels qui l'influencent. De nombreux philosophes, linguistes et sociologues, tels que Ferdinand de Saussure, Claude Lévi-Strauss et Jacques Derrida défendent que les actions et comportements humains sont sous l'influence de ces éléments. Sur la base de ce principe, les critiques littéraires, en particulier Georg Lukács et Lucien Goldmann, prétendent que la conscience collective est exprimée, bon gré mal gré, sciemment ou involontairement par les auteurs. Nous tenterons donc d'expliquer, dans cette étude, comment sont traitées les réalités sociales dans les œuvres concernées et également comment les auteurs ont reflété la conscience collective par l'intermédiaire de leur conscience individuelle.

Il est utile ici d'exprimer quelques remarques, surtout sur la littérature, la sociologie, la critique littéraire et ses méthodes avant d'évoquer le cadre théorique que nous emploierons.

La littérature est l'une des plus importantes et populaires catégories d'art. La raison principale est sans doute parce qu'elle s'adresse à toutes les couches de la société et qu'elle est plus aisément compréhensible par rapport aux autres catégories. Ainsi, la sociologie prend sans aucun doute une place importante dans l'étude et la compréhension d'une œuvre. Précisément, la sociologie de la littérature acquiert une importance majeure pour une distinction et une analyse plus détaillée. Lorsqu'elle analyse une œuvre, elle prend en compte d'une part les dynamiques internes (les points de vue, les personnages, les temps, les lieux, ...etc.) et d'autre part les dynamiques externes de l'œuvre (la vision du monde de l'auteur ou sa biographie, son milieu social, etc...).

Quand il s'agit d'une telle recherche, les critiques tels que Georg Lukács, René Girard, Goldmann et leurs pensées entrent en jeu. Dans le présent mémoire, nous nous attacherons plus particulièrement aux critiques apportées par Goldmann. En effet, il a beaucoup contribué au domaine de la critique littéraire, notamment à la sociologie du roman, en se basant sur la sociologie de la littérature et sur les études de Lukács sur le roman. Selon Goldmann, chaque œuvre possède une structure sociale. Les éléments sociologiques et politiques sont toujours nécessaires pour qu'une œuvre soit créée. D'après lui, il y a une harmonie entre la structure mentale de l'auteur et le contenu de l'œuvre. Dans ses travaux, il a toujours essayé d'exposer cette « harmonie » entre l'œuvre et ces éléments.

Goldmann avait déterminé qu'il y avait certains manques dans les méthodes utilisées auparavant, d'après les études et les recherches qu'il avait effectuées sur la sociologie de la littérature et la sociologie du roman. Selon lui, il fallait autant étudier l'auteur que les éléments internes et externes, lors de l'étude d'une œuvre. Tout en prenant appui sur les travaux de Lukács, il a ainsi développé une méthode qu'il a nommée *«structuralisme génétique»*. Goldmann nous présente sa méthode dans son livre intitulé, *"Pour une sociologie du roman"*: "Le *structuralisme génétique* part de l'hypothèse que tout comportement humain est un essai de donner une réponse significative à une situation particulière et tend par cela même à créer un équilibre entre le sujet de l'action et l'objet sur lequel elle porte, le monde ambiant." (Goldmann 1964 : 338)

L'application du *structuralisme génétique* dans les œuvres littéraires est un processus à deux étapes. L'une est la compréhension et l'autre l'explication. (Goldmann 1964 : 354) Ces étapes montrent une approche à la fois synchronique et à la fois diachronique. Il existe une relation très étroite entre ces deux étapes. Donc, le structuralisme génétique permet d'étudier l'œuvre d'un point de vue holistique et fait une véritable analyse littéraire. Sa méthode tend à obtenir une explication significative de l'œuvre en se basant sur les comportements humains. L'un des points de départ de Goldmann est l'approche tournée vers la société et le capitalisme qui sont la base de la critique marxiste. Mais, quand il critique une œuvre littéraire, il dissocie la sociologie traditionnelle marxiste de sa méthode. Il affirme qu'il est nécessaire en premier lieu de s'éloigner des sens superficiels de l'œuvre pour en atteindre les sens profonds, c'est-à-dire pour qu'une œuvre puisse être analysée de manière plus approfondie. D'après lui,

ce deux étapes sont des notions qui se complètent, la compréhension met en évidence les propriétés internes d'une œuvre, tandis que l'explication aborde les valeurs socio-économiques et politiques dans un ensemble spécifique.

Par ailleurs, Selon Goldmann, « une fois que le chercheur a avancé aussi loin que possible dans la recherche de la cohérence interne de l'œuvre et de son modèle structural, il doit s'orienter vers l'explication.» (Goldmann 1967 : 544) C'est pourquoi, l'étude que nous ferons dans les deux derniers chapitres sera à ce propos surtout orientée vers l'explication. Car, la vision du monde, la conscience collective, les événements socio-économiques et politiques font partie des facteurs extérieurs dans une œuvre. (Goldmann 1964 : 353-354) Sur la base des études effectuées par Goldmann dans ce domaine, les romans que nous étudierons ici sont *Germinal* d'Émile Zola et *Jack* d'Alphonse Daudet.

Forts de ces constats, nous aborderons tout d'abord le premier chapitre, en exposant, pour l'essor du capitalisme industriel en France au XIX<sup>e</sup> siècle en particulier, les débuts de la Révolution industrielle de 1789 à 1830. Ensuite, nous étudierons, la Révolution industrielle et les transformations de la société française de 1830 à 1870 ainsi que les maladies épidémiques et les changements démographiques, notamment sous la Monarchie de Juillet (1830-1848) et la Deuxième République (1848-1852) ainsi que le Second Empire (1852-1870). Enfin, nous examinerons la question ouvrière sous le Second Empire et les mouvements ouvriers et ses résultats sur la société française, ainsi que les souffrances des enfants ouvriers et les difficultés qu'ils ont vécues. Le sujet des enfants ouvriers, principalement ceux du XIX<sup>e</sup> siècle, sera le sujet principal de notre mémoire.

Dans le deuxième chapitre, nous étudierons précisément le roman naturaliste et la réalité sociale. Néanmoins, nous ne pourrons pas terminer cette première partie sans évoquer brièvement l'évolution de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, ses causes et ses conséquences. Après avoir analysé les caractéristiques du roman naturalistes et enfin nous examinerons plus précisément les romans *Germinal* de Zola et *Jack* de Daudet afin de mieux situer la problématique des enfants ouvriers. Suite à l'étude des sujets évoqués dans ces romans, nous transmettrons certaines critiques et évaluations scientifiques.

Quant au troisième chapitre, nous nous concentrerons sur le monde du travail et ses acteurs au XIX<sup>e</sup> siècle d'une manière générale, sur la perception des paysans, des bourgeois et des ouvriers. Outre les opinions et les perceptions générales de la société concernant ces classes, nous évaluerons la manière dont elles ont été traitées ou non dans les romans.

Dans le quatrième chapitre, nous étudierons généralement les enfants, les parents, la vie familiale et plus particulièrement être enfants ouvriers et la situation sociologique des enfants ouvriers au XIX<sup>e</sup> siècle. Ensuite, nous examinerons le statut de l'enfant chez les bourgeois et les ouvriers et le travail des enfants et les mauvaises conditions de travail. Enfin, nous nous concentrerons sur la violence envers les enfants ouvriers. Par ailleurs, nous déterminerons si la situation des enfants ouvriers décrite dans les romans est conforme ou non à la réalité, tout en se basant sur différentes sources, en particulier sur les rapports établis par Dr. Louis-René Villermé et par les autres. Ainsi, nous essaierons de déterminer, au moyen d'exemples, si les perceptions et pensées sociales, sont transmises ou pas, par l'intermédiaire de l'auteur, comme le prétend Goldmann.

Les ressources littéraires ainsi que les ressources historiques et sociologiques seront également examinées minutieusement tout en prenant en compte non seulement leur environnement interne mais également externe. Donc, nous nous attacherons principalement à démontrer l'hypothèse qu'une œuvre littéraire reflète bien les réalités sociologiques de la société à laquelle elle appartient. À partir de cela, nous essaierons d'une part de mettre en évidence le sens profond d'une œuvre en complément au sens superficiel et d'autre part de trouver une réponse au sujet de l'influence de la conscience collective sur les auteurs. D'ailleurs, nous ajouterons deux annexes à la fin du mémoire afin de récapituler des données statistiques et d'illustrer les situations des ouvriers et des enfants ouvriers dans la vie réelle et dans l'illustration de ces romans cités. Donc, l'annexe 1 comprend un certain nombre de graphiques complémentaires et l'annexe 2 contient les photos et les images.

## **CHAPITRE I**

# 1. L'ESSOR DU CAPITALISME INDUSTRIEL EN FRANCE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE ET LE PROBLÈME SOCIAL

« Il est plus facile de faire la guerre que la paix. » (Georges Clemenceau)

D'après le calendrier romain, le XIX<sup>e</sup> siècle, est la période allant du 1<sup>er</sup> janvier 1801 au 31 décembre 1899; mais selon certains historiens, le XIX<sup>e</sup> siècle commence par la chute de Napoléon 1<sup>er</sup> en 1815 et s'achève avec le début de la Première Guerre Mondiale en 1914. À ce propos, l'historien René Rémond indique que :

« Le XIXe siècle, tel que les historiens le délimitent, soit la période comprise entre la fin des guerres napoléoniennes et le début du premier conflit mondial, une centaine d'années qui tiennent entre le congrès de Vienne et la crise de l'été 1914, est l'un des siècles les plus complexes, les plus foisonnants qui soient. » (Rémond 1974 : 7)

Plusieurs événements importants vécus dans ce siècle ont profondément influencé l'humanité. Plusieurs tendances, notions, principes politiques sont apparus durant cette période, tels que la révolution industrielle, l'industrialisation, le romantisme, le Parnasse, le réalisme, le naturalisme, le nationalisme, la modernisation, la démocratisation, le libéralisme, l'exode rural, l'urbanisation, ... etc. Il est accepté en général que ces notions et ces tendances sont apparues initialement en Europe.

Les progrès en Europe se sont accélérés dans tous les domaines suite à la révolution industrielle et à l'industrialisation. Les techniques venues de l'Est se sont développées en Europe et propagées à travers le monde. Par exemple, les matières premières venues des colonies de l'Est étaient d'abord traitées en Europe puis revendues aux colonies. Donc, plusieurs historiens pensent que ce siècle est celui de l'essor de l'Europe.

Au contraire des siècles passés, nous observons un puissant dynamisme plutôt de la part de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France résultants des nombreux évolutions technologiques, économiques, administratifs et culturels constatés à cette époque. Le XIX<sup>e</sup> siècle est une période de modernisation en Europe. Il sera utile d'évoquer certaines

tendances et notions émergeantes au XIX<sup>e</sup> siècle avant de traiter de l'Europe modernisée.

## 1.1. LES DÉBUTS DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE DE 1789 À 1830

Aucune évolution ne se réalise sans raison. Les facteurs qui ont conduit à la révolution industrielle sont à tour de rôle : les activités coloniales du XVI<sup>e</sup> siècle, le mouvement des Lumières et enfin la Révolution française du XVIII<sup>e</sup> siècle. Certes, après la découverte de l'Amérique, l'Europe s'est enrichie rapidement grâce aux métaux précieux, tels que l'or et l'argent provenant de ce pays.

"La découverte de l'Amérique pour le compte de l'Espagne et la prise de possession par le Portugal de la route qui mène des Açores à l'Insulinde ont eu des conséquences qui excédaient de beaucoup le domaine de la production et des échanges. Pourtant, c'est bien l'or, le fabuleux métal, qui est à l'origine de ce mouvement d'expansion." (Woronoff 1998: 19)

Bien que le mouvement de colonisation ait été entrepris initialement par l'Espagne et le Portugal, comment la France s'inscrit-elle dans ce mouvement mondial ? (Woronoff 1998 : 15). Celle-ci menait La Guerre de Cent Ans contre l'Angleterre pendant que les pays évoqués faisaient ces découvertes. Elle sort vainqueur de la guerre par la Bataille de Castillon en 1453, et participe vivement aux mouvements transocéaniques comme ses pays voisins et commence à s'enrichir rapidement. De plus, elle obtient un grand succès aux niveaux nationaux et internationaux suite à ces évolutions et à son idéologie d'étatisme économique et financier. Cette démarche s'appelle « le colbertisme».

"La manufacture et le pouvoir ont partie liée. Si l'industrie progresse, l'État n'y gagne pas seulement une place éminente parce qu'il peut parler au nom d'une grande nation. Il renforce aussi les moyens de sa puissance, par le biais de la fiscalité. L'État nouveau a de grands besoins mais reste impécunieux. [...] Le travail manufacturier est créature de richesses. Il contribue donc à la prospérité publique et mérite protection. [...] Le travail est aussi créateur d'ordre. Tout homme mis au travail est une victoire sur le désordre." (Woronoff 1998: 42)

Cette mentalité a été conservée jusqu'à la Révolution française. Puis, les nouvelles idées apparues suite à cette révolution ont été les facteurs les plus importants ayant conduit à

la Révolution industrielle. Certes, il y a nombreuses raisons et résultats de cette révolution. Il sera utile d'aborder ce que c'est exactement avant de traiter les raisons et les résultats. Car, « la notion même de "révolution industrielle" reste un objet de débat récurrent entre les historiens. La conception longtemps – et encore- diffusée de cette étape majeure dans l'histoire occidentale insiste sur le caractère brusque du changement « révolution ». Plus précisément encore, la révolution industrielle est décrite comme une triple mutation par l'utilisation de machines, le recours à des combinaisons productives plus capitalistiques, et enfin la concentration des travailleurs dans des usines.» (Aprile 2010 : 145). En principe, la révolution industrielle est le passage d'un mode de production basé sur la force humaine et animal à un mode de production mécanique, suite à l'émergence des nouvelles inventions et machines ainsi que le développement des moyens de transport, tels que les bateaux à vapeur et le réseau ferroviaire. Parmi eux, la machine à vapeur a une importance majeure, puisque c'est elle qui a permis la mécanisation systématique du travail. Elle a rendu facile l'extraction du charbon, une nouvelle source d'énergie, appelée « le pain de l'industrie ». (http://centriris.fr/index.php?option=com content&view=article...). En même temps, l'utilisation extensive du charbon a incité à la mécanisation de l'industrie. Cette dernière a causé beaucoup de changements dans la vie sociale. Suite à l'industrialisation, la grande bourgeoisie vivant dans les campagnes jusqu'à cette époque s'est orientée vers les grandes villes. En effet, l'industrie textile est devenue plus rentable avec l'utilisation de la machine à vapeur et du charbon, elle s'est donc avérée également moins onéreuse que le secteur agricole; c'est ainsi que la grande bourgeoisie choisit d'y investir massivement son argent. Le secteur industriel a eu des besoins moindres en termes de moyens humains par rapport au secteur agricole, les machines ayant remplacé les hommes dans de nombreuses tâches. De ce fait, l'industrie obtient une place plus importante dans la société par rapport à l'agriculture.

Or, les pays européens étaient considérés comme des sociétés agraires et artisanales jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Donc, « leur première caractéristique, c'est la prépondérance de l'agriculture, son poids déterminant dans la production, sa valeur effective. Dans les deux pays qui vont les premiers accomplir leur révolution industrielle, l'Angleterre et la France, l'agriculture représente respectivement la moitié et les trois quarts du revenu national. » (Rioux 1989 : 20). Après les Lumières, les progrès scientifiques et

technologiques ont favorisé l'industrialisation. Il y a une relation étroite entre ces trois. Cela a accéléré la progression de l'industrie en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle. Donc, la Révolution industrielle est l'un des moments les plus importants de l'histoire de l'humanité. Celle-ci a changé les modes de vie des Européens et entraîné une explosion démographique. Nous l'avons déjà évoqué, les populations vivant dans les campagnes émigrèrent vers les villes. C'est ainsi que des villes dites industrielles sont apparues. Plusieurs sources historiques comportent des données démographiques sur la croissance de la population au cours de cette période.

« Les plus évidentes nouveautés – et pour les contemporains eux-mêmes – concernent le nombre des hommes. Au XVIII<sup>e</sup> s'amorce en effet une croissance accélérée de la population mondiale. De 1750 à 1800, elle passe de 700 à 900 millions, le cap du milliard est franchi bien avant 1850 et le rythme d'accroissement annuel dépasse désormais 0,5%. » (Rioux 1989 : 29)

Toutefois, cette transformation ne s'est pas seulement traduite par une hausse importante de la population. Ce dynamisme puissant a aussi affecté profondément la société dans plusieurs domaines, tels que l'agriculture, l'économie, la politique, la société et l'environnement.

« A partir du dernier tiers du XVIIIe siècle, un certain nombre de pays ont connu la plus profonde mutation qui est jamais affecté les hommes depuis le néolithique : la révolution industrielle. Pour la première fois dans l'histoire, le pouvoir humain de production y est libéré, les économies peuvent désormais fournir, en les multipliant sans cesse jusqu'à nos jours, des biens et des services mis à disposition d'hommes toujours plus nombreux. » (Rioux 1989 : 7).

Comme l'indique Rémond, « cette révolution industrielle qui a pris naissance en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle et se propage au XIX<sup>e</sup> siècle sur le continent, en France, en Belgique, en Allemagne de l'Ouest, dans le N ord de l'Italie et en certains points de la péninsule ibérique, [...] » (Rémond 1974:119) Cette mutation s'est produite à des rythmes différents dans les pays d'Europe. L'industrialisation en France et en Allemagne s'est faite plus lentement qu'en Angleterre. Durant cette période, divers problèmes socio-économiques sont apparus, notamment en France et dans d'autres pays

d'Europe. Néanmoins ils ont réussi à surmonter ces obstacles et ont renforcé leur économie.

« Dans l'économie de la France de la Restauration, le poids de la manufacture reste minoritaire. La France agricole domine encore largement. Sa croissance est lente, un peu inférieur à 1% par an, et nombre de régions dans l'Ouest dans les pays de montagne, restent attachées à des formes de production très archaïques. En 1816-1817, une terrible crise frumentaire affecte encore profondément les campagnes. Mais la France rurale n'est pas inerte. Le plus souvent un équilibre est recherché dans la pluri- activité. La diffusion de l'industrie dans les campagnes permet de lutter contre la surcharge démographique qui s'accentue. » (Démier : 2000 : 85)

Les évolutions en France se sont accélérées davantage à partir de la seconde moitié du siècle par l'effet du libéralisme économique et par l'encouragement du gouvernement. L'État a encouragé le commerce colonial. Ainsi, la production industrielle s'est fortement accrue. Ceci a été très favorable pour les entreprises des grandes villes, telles que Paris et Lyon. L'industrie cotonnière et lainière s'est développée rapidement. Par ailleurs, l'industrie des machines s'est également développée en France. Par exemple, dans la première moitié du siècle, les statistiques nationales nous montrent que la France a acheté les machines à vapeur d'Angleterre et de Belgique. Car, « L'innovation technique est une affaire d'État. Les nouveaux procédés doivent venir de l'étranger; seul le gouvernement est en mesure d'organiser et d'accélérer ce transfert. » (Woronoff 1998 : 55). La France a commencé à fabriquer ses propres machines à partir des premières années de la Révolution industrielle. À l'inverse, les petites entreprises des campagnes ont commencé à disparaître en grand nombre. Par ailleurs, les enfants ont certainement été les plus influencés, sociologiquement parlant, par ces évolutions. L'invention d'Arkwright, en tant qu'une machine moderne, fut la raison principale d'employer des enfants au travail.

« La fabrication des fils et étoffes de laine ou de coton était disséminée autrefois dans les campagnes, et pour ainsi dire dans chaque maison, comme l'est encore, dans toute la France et dans presque toute l'Europe, celle des fils et toiles de lin ou de chanvre. Mais le métier d'Arkwright et les autres machines modernes plus perfectionnées, qui servent à filer ou à tisser, ont fait concentrer les manufactures de laine ou de coton dans de grandes usines que font marcher des chutes d'eau ou des pompes à feu. La force des chevaux n'est jamais n'est même plus, ou n'est que rarement employée. Ce changement en a entraîné d'autres : le travail d'un grand nombre d'adultes a été remplacé par celui des enfants, et ce dernier système a donné lieu aux graves abus [...], et contre lesquels des plaintes

énergiques se sont élevées dans la Grande-Bretagne depuis la fin du dix-huitième siècle. Ces plaintes, qu'elles aient été ou n'aient pas été exagérées, montrent sous un aspect effrayant la condition des enfants dans les manufactures de coton. C'était au reste en Angleterre, pays le plus manufacturier du monde, et qui a devancé tous les autres dans l'art de la filature, que l'on devait s'apercevoir d'abord des conséquences du nouveau système. » (Villermé 1971 : 154)

La révolution industrielle a suscité plusieurs résultats à la fois positifs et négatifs en France ainsi que dans de nombreux pays européens. « Cette révolution entraîne des modifications de plusieurs ordres. D'une part, le travail humain, le rapport de l'homme avec son travail en sont profondément affectés. Il n'y a pas toujours, comme une version idéalisée le donne à penser, un allégement de la peine des hommes. Dans un premier temps, le travail industriel est au XIXe siècle plus pénible qu'avant. » (Rémond 1974 : 118) Nous avons abordé ce sujet dans notre étude, car nous sommes persuadés que celle-ci est l'une des principales causes, probablement la raison essentielle des souffrances des enfants. D'ailleurs, ceci est aussi clairement précisé dans les rapports du Dr. L.R Villermé.

À part cela, cette révolution a donné lieu à des idées qui ont influencé tout l'ordre socioéconomique et politique. Celles-ci sont le socialisme et l'individualisme, qui défendent les droits des travailleurs et l'égalité économique.

« Enfin, à ces nouveautés économiques et sociales correspond une civilisation neuve. L'homme, imbu de ses droits plus que de ses devoirs, y devient la référence unique. Alors triomphe l'individualisme : les aspirations sociales ne peuvent être que la somme toujours constante des aspirations individuelles. L'individu est libre : porté par un enseignement qui prétend l'épanouir sans aucune discrimination sociale, il peut choisir la carrière où son talent s'épanouira. Jamais les idées reçues ne découvrent en lui un producteur exploité ou un héritier de la richesse et de la culture. » (Rioux 1989 : 226)

Ces idées ont permis qu'une véritable révolution naisse dans les domaines sociaux et économiques, notamment à la suite des travaux de Karl Marx et Friedrich Engels, bien qu'elles aient été perçues comme utopiques dans les premières années du siècle. En effet, les pensées de Marx ont aussi influencé les critiques littéraires dans les années ultérieures.

C'est pourquoi il est mieux d'examiner, en premier lieu, l'évolution de la structure de la société française. Avant la Révolution française, la société était divisée en groupes hiérarchisés comme des castes. La population était partagée en trois groupes sociaux: la noblesse, le clergé et le tiers-état. Ce dernier constituait le groupe principal de la société française. Le nombre de personnes dans ces groupes était réparti de manière inégale. Le tiers-état comprenait la majorité de la population. La noblesse et le clergé représentaient moins de 2 % de la population française, c'est-à-dire environ 500 000 personnes. La noblesse dirigeait la France au niveau politique et économique. Quant au clergé, il dirigeait la vie sociale et religieuse. Ces deux groupes étaient formés de dirigeants, tandis que le tiers-état était composé de dirigés.

Il était aussi possible de diviser le tiers-état en trois groupes : les bourgeois, les petits artisans et les paysans. Comme cité précédemment, le tiers-état vivant à la campagne représentait la majorité de la population. La classe inférieure de ces groupes était constituée des paysans. Ces derniers étaient des agriculteurs et éleveurs de bétail. Donc, nous pouvons affirmer qu'ils étaient au service de tous les autres groupes. Au contraire des paysans qui étaient des producteurs, les autres groupes étaient des consommateurs. La noblesse et le clergé composaient deux groupes qui ne travaillaient jamais pour produire mais qui gagnaient plus que les autres. Avant la production industrielle, la seule production agricole était réalisée par des paysans. Beaucoup de terres appartenaient à des nobles et à l'église, tandis que les paysans étaient seulement chargés de les cultiver. La noblesse et le clergé ne payaient jamais d'impôts, tandis que les paysans devaient payer des impôts considérables. Ce système provoquait le mécontentement des paysans. Les bourgeois et les artisans avaient une qualité de vie meilleure que les paysans, car ils gagnaient un peu plus d'argent. À ce propos René Rémond écrit dans son livre que:

« Là où la féodalité a disparu, la propriété bourgeoise lui a succédé, entre autres dans les pays touchés par la Révolution française. Les principaux bénéficiaires, sinon les bénéficiaires exclusifs, du transfert de propriété lié à la vente des biens nationaux ont été des bourgeois qui ne cultivent pas eux-mêmes. Si bien que la situation du paysan n'a guère changé; s'il a changé de maître, il n'en est pas pour autant propriétaire de la terre qu'il fait fructifier. Enfin, d'autres groupes accaparent progressivement la propriété de la terre, ceux notamment auxquels le paysan est obligé de recourir quand il a besoin d'argent. » (Rémond 1974 : 147)

Après la Révolution française, la société française commence à changer sous l'effet des mouvements révolutionnaires et devient de plus en plus cruelle et impitoyable. Les passions révolutionnaires remplacent l'affection et la fidélité au roi. La révolution défend l'égalité, la fraternité, la tolérance entre les classes ; mais au fond, l'inégalité et la diversité entre les classes sociales (entre les riches et les pauvres) deviennent plus flagrantes après la Révolution française.

Pendant la période suivant la Révolution Française, la noblesse et le clergé ont commencé à perdre leurs pouvoirs dans la société pour progressivement disparaître de la scène. Par la suite, une nouvelle classe est apparue, celle des bourgeois. La bourgeoisie a commencé à prendre un certain pouvoir et à posséder une place importante dans la société. C'est pourquoi certains historiens désignent la Révolution française comme une « révolution bourgeoise ». Cette révolution nous a montré que la souveraineté appartenait au peuple (!) et non plus à la noblesse. De plus, ce fut le signe de la naissance de la démocratie en France (!).

Pour mieux comprendre les conditions sociales en France au XIX<sup>e</sup> siècle, nous devons revenir sur la période du règne de Napoléon 1<sup>er</sup>, car il apparait qu'il a eu une grande influence dans ce domaine en Europe, et particulièrement en France. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en 1799, Napoléon 1<sup>er</sup> fut élu Premier consul, c'est la première grande étape de son ascension. En 1802, il fut nommé consul à vie et finalement en 1804, il atteignit son but et devint empereur. Arrivé au pouvoir, Napoléon a essayé d'imposer son autorité et de réduire l'activité du peuple dans la vie politique. Il établit une police pour surveiller le peuple et protéger son régime. La police disposait d'une place importante afin de contrôler la société durant son régime. La lettre qui suit, que Napoléon a envoyée au ministre de la police, en est l'exemple;

### « Monsieur Fouché,

Les journaux se plaisent, dans toutes les circonstances, à exagérer le luxe et les dépenses de la cour, ce qui porte le public à faire des calculs ridicules et insensés. [...] Réprimez un peu plus les journaux, faites-y mettre de bons articles, faites comprendre aux rédacteurs des Débats et du Publiciste que le temps n'est pas éloigné où, m'apercevant qu'ils ne sont pas utiles, je les supprimerai avec tous les autres et je n'en conserverai qu'un seul, [...] que le temps de la Révolution est fini, qu'il n'y a en France qu'un parti ; et que je ne souffrirai jamais que les journaux disent ni fassent rien contre mes intérêts ; qu'ils

pourront faire quelques petits articles où ils pourront mettre un peu de venin, mais qu'un beau matin, on leur fermera la bouche. » (http://www.academie-en-ligne.fr/Ressources/...)

Le ministre de la police lui a permis de contrôler toute la France. Monsieur Fouché a dirigé toutes les commandes de Napoléon pendant six ans, jusqu'au 3 juillet 1810. (Bertaud, Colin 2011 : 133). Beaucoup de changements en France sont donc apparus avec le régime oppressif de Napoléon. Il a tenté de reconstruire tous les systèmes en France. À cet égard, cette période peut être identifiée comme celle de la construction d'une nouvelle France. En 1800, la Banque de France a été créée puis le code Civil, le code de Commerce, le code Pénal, le code d'Instruction Criminelle et le code de Procédure Civile ont été adoptés en France. La création des lycées et des universités modernes se sont réalisés dans les années suivant sa souveraineté. De même, le système éducatif a été repensé (création du Baccalauréat, nouveaux systèmes de bourses...), tout comme les questions des voies navigables (beaucoup de canaux et de ports ont ainsi été construits à cette époque).

Nous pourrons donner plusieurs exemples qui montrent ses efforts pour reconstruire la France après la Révolution Française. Malheureusement les évolutions citées précédemment ont majoritairement favorisé la classe bourgeoise, qui s'est massivement enrichie avec ce nouveau système. Par conséquent, nous pouvons dire que la bourgeoisie devient la principale bénéficiaire du régime Napoléon.

Après Napoléon, l'arrivée des républicains au pouvoir signe le début d'une conjoncture difficile. La France a vécu une période très turbulente du point de vue socio-économique et politique dans la seconde moitié de ce siècle. De sérieux problèmes sont apparus dans le domaine social, notamment, à la fin du siècle. Cette période est exprimée de la manière suivante par Christophe Charle :

«La France, comme tous les pays d'Europe, est frappée par la grande dépression agricole de la fin du siècle. La baisse des prix qui s'ensuit et les catastrophes naturelles qui l'accompagnent (maladie du ver à soie, mildiou, phylloxéra, etc.) engendrent un malaise profond qui, pourtant, n'aboutit ni à une révolte violente, ni à une évolution sociale aussi accentuée que dans les pays voisins : pas de vague d'émigration massive comme en Allemagne, pas d'urbanisation accélérée, pas de triomphe définitif d'une agriculture exclusivement capitaliste comme en Angleterre. » (Charle 1991:157)

La France a passé ce siècle, comme toute l'Europe, d'une part accompagnée de prospérité et d'abondance, et d'autre part sous la présence de la famine, de la misère, des maladies ainsi que de la mort. Néanmoins, même si ce siècle s'est écoulé sous l'influence de nombreux changements socio-économiques et politiques, le siècle suivant peut être considéré comme plus catastrophique encore, période pendant laquelle la France a été occupée.

La révolution de 1789 a assuré des progrès significatifs très importants dans la société française suite à la propagation des idées de libéralisme et nationalisme. Malheureusement, certains de ces progrès n'ont pas eu que des résultats positifs. Par exemple, l'idée du libéralisme développé en France a conduit à l'économie libre et ceci a creusé un peu plus le fossé entre les classes sociales. En conséquence, la lutte entre ces classes s'est aggravée. Ainsi, ce siècle a vu apparaître une structure politique et économique très active. Parlons, tout d'abord du concept de « libéralisme ». Bien que son origine soit très ancienne, sa popularité s'est accrue en particulier suite à la révolution de 1789. D'après le dictionnaire Larousse, le libéralisme est « une doctrine économique qui privilégie l'individu et sa liberté ainsi que le libre jeu des actions individuelles conduisant à l'intérêt général » (http://www.larousse.fr/dictionnaires/...). En même temps, c'est une doctrine politique visant à limiter les pouvoirs de l'État au regard des libertés individuelles. Mais, d'une manière générale, le libéralisme englobe aussi des concepts tels que les droits de l'homme, l'égalité, la liberté d'entreprise, la propriété privée, la liberté d'expression, la liberté de religion et la démocratie. Donc, nous pouvons dire que l'origine de la Révolution industrielle venait autant du libéralisme que de son système économique et ces courants de pensées ont profondément influencé de nombreux pays européens, en particulier l'Allemagne, l'Angleterre et enfin la France au XIX<sup>e</sup> siècle.

# 1.2. LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE ET LES TRANSFORMATIONS DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE 1830 À 1870

« Les années 1840 sont aussi celles d'un tournant majeur de la société française vers la modernité, qu'elle soit économique, politique ou culturelle. » (Démier 2000 : 189) Car ces années est une phase de croissance dans tous les domaines en Europe. Comme nous

l'avons évoqué plus haut, les États européens se sont rapidement reposés sur une structure coloniale. Lors de la période coloniale, les conditions économiques, sociales et politiques favorisent la croissance industrielle en Europe, particulièrement, en Angleterre, en France et en Allemagne; donc l'Europe s'enrichit considérablement par le colonialisme. De plus, la colonisation conduit à l'émergence du capitalisme dans les années suivantes. « Avec le développement d'un capitalisme adapté aux marchés nationaux et mondiaux, où la concurrence s'installe entre les pays industriels et entre les firmes, des facteurs nouveaux de la croissance interviennent. On a très tôt souligné le rôle du mouvement des prix : avec des séries statistiques relativement homogènes, des mécanismes d'évolution à court et à long terme analysés dès les années 1860, les économistes et les historiens ont pu en ce domaine apporter quelques certitudes. Il est tout d'abord évident que les mouvements longs des prix ont eu des effets immédiats sur l'investissement, la modernisation technique, l'exploitation plus ou moins poussée du travail ouvrier, et par conséquent sur la croissance elle-même. » (Rioux 1989 :88-89) Même si nous parlons de révolutions au sens positif du terme, ci-dessus, il ne faut pas oublier que celles-ci ont forcément induit des tentatives d'expansion et de domination qui ont inévitablement mené à des révolutions, au sens plus négatif, à des transformations, des soulèvements, des guerres. René Rémond écrit à ce sujet dans son livre:

« Sans oublier que les relations que l'Europe entretient avec le reste du monde, entre 1814 et 1914, sont dominées par son expansion ses tentatives de domination du globe, le trait le plus évident est la fréquence des secousses révolutionnaires. Ce siècle peut être, à bon droit, appelé le siècle des révolutionnaires car aucun- jusqu'à présent- n'a été aussi fertile en soulèvements, en insurrections, en guerres civiles, tantôt triomphantes et tantôt écrasées. Ces révolutions ont comme points communs d'être presque toutes dirigées contre l'ordre établi (régime politique, ordre social, domination étrangère parfois), presque toutes livrées pour la liberté, la démocratie politique ou sociale, l'indépendance ou l'unité nationale. Tel est le sens profond de l'effervescence qui se manifeste presque continuellement à la surface de l'Europe et à laquelle aucune partie du continent n'a échappé : I' Irlande aussi bien que la péninsule ibérique les Balkans comme la France, I 'Europe centrale et la Russie ont été, à une ou plusieurs reprises, affectés par cette agitation. » (Rémond 1974 : 7)

Comme Jean-Pierre Rioux a indiqué dans son livre intitulé « La révolution industrielle », « Pas de croissance, pas de dominations et de profits nouveaux sans une lente mais profonde reconstruction de la société : des bouleversements sociaux sont

organiquement liés à la révolution industrielle. Autant que les machines et les produits, les sociétés et les hommes changent. » (Rioux 1989:152) La population européenne vivait majoritairement en milieu rural jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle; mais suite à la Révolution industrielle et la récolte obtenue de l'agriculture dans les zones rurales avait diminué dans plusieurs régions, notamment en Europe, un transfert de populations vers les grandes villes s'est observé. Entre 1830 et 1850, plus de 750 000 personnes quittaient la campagne. Cette mobilité vers les grandes villes s'appelle l'exode rural, les paysans quittaient la campagne pour aller travailler en ville.

« La France d'Ancien Régime est une notion de paysans. En 1789, la population urbaine groupe à peine 20% du total. C'est pourtant deux fois son poids relatif du début du XVIe siècle, le trait dominant de la démographie des villes est une croissance vigoureuse, malgré les cassures qu'entraînent, par exemple, les guerres de Religion. À la mi-XVIe siècle, Lyon atteint 80 000 habitants ; elle n'en avait que 40 000, cinquante ans plus tôt. Bordeaux comptait 45 000 habitants en 1700 et 111 000 en 1790. Nîmes passe de 13 000 habitants à la fin du XVIe siècle à 49 000 en 1780. Quant à Paris, il aurait eu 300 000 habitants en 1565. Ce chiffre serait porté à 450 000 vers 1680 et à 750 000 en 1789. » (Woronoff 1998 : 22)

Comme nous l'avons vu ci-dessus, la croissance urbaine était directement liée à l'industrialisation en France puisque la mobilité des hommes était une nécessité pour le développement de l'industrie. Car la France était l'un des pays les plus industrialisés de l'Europe, ainsi Paris a vu sa population augmenter et devenir l'une des plus importantes villes du pays. Les grandes villes comme Paris ont pris une place importante et elles sont ainsi devenues des centres économiques et politiques. Ce fut la naissance des villes modernes. Donc, « en 1832, on compte seulement 33% de Parisiens nés dans la capitale et l'augmentation de la population de Paris est due à la migration intérieure plus qu'à l'augmentation des naissances. [...] La société française est dominée à tous points de vue, politique, économique, intellectuelle par Paris.» (Aprile 2010: 172). L'exode rural a provoqué naturellement l'augmentation de la population urbaine; au XVIIe siècle, il y a moins de 100 000 personnes à Paris, ce nombre dépasse les 150 000 au XIXe siècle. Selon Christophe Charle :

« Les progrès agricoles touchent principalement les régions avancées tandis que la surpopulation gagne dans les régions archaïques. Le gonflement des migrations temporaires déjà noté, la croissance de l'émigration outre-mer – on passe de 2 500 personnes par an entre 1821 et 1830 à 14 000 (1831-1840) puis 26 000 (1841- 1850) – et

l'essor de l'exode rural définitif comme la croissance accélérée de certaines villes, et surtout de Paris, témoignent de ce malaise. La France dépasse de nouveau son taux d'urbanisation de l'Ancien Régime (21,5% en 1836 contre 19% en 1806 et 20,5% en 1790). Mais surtout, de 1821 à 1846, la population des chefs-lieux d'arrondissement, seule connue avec précision, augmente de 31% alors que la population globale ne s'accroît dans le même temps que de 16,2%. Or les sociétés urbaines d'accueil ne sont guère mieux à même de résoudre les problèmes de ces populations pauvres et déracinées. » (Charle 1991 : 34)

L'évolution de la science et de la technologie depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle ainsi que le développement de l'industrie au XIX<sup>e</sup> siècle ont déclenché cet exode rural et ont été les causes principales des problèmes économiques, administratifs et sociaux survenus à cette époque dans la société.

Bien que les progrès apparus dans ce siècle aient occasionné d'une manière importante la croissance de la population, la conséquence à la surpopulation liée à la famine a malheureusement été également l'apparition d'épidémies et de maladies. Les maladies comme la typhoïde et le choléra se sont très rapidement propagées et ont causé la mort de plusieurs milliers de personnes, non seulement en France mais dans toute l'Europe. Les épidémies de choléra se sont de plus en plus répandues au XIX<sup>e</sup> siècle, principalement autour des années 1830, 1832, 1849 et 1893. Le bilan de ces épidémies a été catastrophique. Des milliers de personnes en sont mortes en Europe, par exemple nous pouvons avancer le chiffre d'environ cinquante mille personnes en 1849 et seulement en France par exemple, citons 18400 décès à Paris en seulement 7 mois ; A Lille, en 1832, l'épidémie touche 1619 personnes, dont plus de 59% d'ouvriers et 10% d'enfants ; un tiers en décèdent. (Pierrard 1987 : 31)

Malgré cela, la population urbaine n'a cessé d'augmenter. La surpopulation dans les villes a également entrainé la pauvreté et ses conséquences : la vie urbaine a vu se développer les crimes organisés et les violences de toute sorte. Cela a conduit à une augmentation du nombre de personnes dans les prisons et de ce fait le mécontentement dans la société. Par conséquent, le renforcement des forces de police et la construction des nouvelles prisons dans les villes deviennent indispensables.

De plus, le problème de la faim s'est aggravé parallèlement à la croissance de la population urbaine dans ce siècle. Pour sortir de cette situation, les Européens, en tête l'Angleterre et la France, se sont orientés vers les activités coloniales. Ils ont développé

leurs industries et ont échappé à la faim au moyen des matières premières importées des colonies. René Rémond écrit que :

« Le problème de la faim et des subsistances a d'abord été celui des sociétés rurales avant de s'étendre aux villes, et la plus ancienne, la plus constante, la plus générale des préoccupations qu'il faut évoquer au début d'une étude des sociétés rurales au XIXe et au XXe siècle, c'est cet impératif alimentaire. Au XIXe siècle, beaucoup de pays souffrent encore chroniquement de la faim. C'est moins vrai en Europe depuis que la révolution agricole a permis d'augmenter les rendements, de transformer les structures, d'introduire de nouvelles cultures, mais ailleurs, en Afrique, en Asie, populations et gouvernements sont encore affrontés à ce problème de la faim. » (Rémond 1974 : 145)

Outre le problème de la faim, l'augmentation de la population a également occasionné le problème du logement dans les grandes villes, qui par conséquent, se sont partagées en deux zones : le centre-ville et les banlieues. Le centre-ville appartenait aux bourgeois et les banlieues aux ouvriers qui étaient les anciens paysans. Les contrastes sociaux dans la société devenaient de plus en plus flagrants. De plus, cette migration incontrôlée a entrainé de nouveaux problèmes sociologiques et économiques pour les personnes vivants encore dans les campagnes. René Rémond signale dans son livre que :

« Une forme de ségrégation sociologique apparaît au XIXe siècle que ne connaissaient pas les villes d'autrefois qui rassemblaient sur le même espace les gens de toutes conditions, quelquefois même dans les même maisons. Avec l'extension des villes, on distingue les beaux quartiers des quartiers ouvriers, faubourgs, banlieues dans toutes les grandes agglomérations de l'Europe occidentale ou centrale » (Rémond 1974 : 120)

À la suite de l'exode rural, une certaine forme de ségrégation s'est opérée dans la société et les villes s'en sont trouvées divisées en différentes zones. Nous exposerons cette ségrégation au moyen des exemples dans les chapitres suivants. La classe paysanne venant des zones rurales aux grandes villes suite à l'exode rural a formé par la suite la classe ouvrière. Néanmoins, les gens quittant les zones rurales pour un avenir meilleur n'ont pas pour la plupart trouvé dans les grandes villes la sérénité et la prospérité qu'ils recherchaient. Sur ce sujet, le Dr. L.R. Villermé souligne que :

«Parmi les motifs qui déterminent les gens de la campagne à quitter les travaux agricoles, le plus général est le taux élevé des gains que leur offre immédiatement l'industrie manufacturière. Incapables de calculer toutes les suites de leur détermination, ils ne voient que le chiffre actuel de ces gains, et sont séduits par lui. Ils ignorent combien la prospérité des manufactures est éventuelle, et qu'à la première crise on réduira leur

salaire, ou bien qu'on les emploiera seulement trois ou quatre jours par semaine, au lieu de six, et qu'alors ils seront plus misérables que jamais. » (Villermé 1971 :182)

Au contraire, ils ont rencontré bien plus de problèmes sociologiques et économiques. Nous exposerons ceux-ci dans les parties suivantes. Rejetés par les résidents, la plupart d'entre eux n'arrivent pas à s'habituer à la nouvelle vie de la ville.

Pour finir, le XIX<sup>e</sup> siècle est considéré d'après les historiens comme le siècle des révolutions, compte tenu des évolutions socio-économiques et politiques vécues à cette époque. Dans cette partie, nous avons brièvement évoqué les évolutions apparues dans l'Europe, particulièrement dans la France. Néanmoins, l'effet de ces évolutions et de ces révolutions ne sera pas limité par ce siècle. Signalons, en outre, qu'il est nécessaire de se référer au XIX<sup>e</sup> siècle pour déterminer les raisons des problèmes sociaux et des deux Guerres mondiales vécues au XX<sup>e</sup> siècle.

## 1.3. LA QUESTION OUVRIÈRE SOUS LE SECOND EMPIRE

Le Second Empire est un régime politique établi en France en 1852 par Charles Louis-Napoléon Bonaparte, connu comme Napoléon III, et cette période se termine après la défaite de Sedan en 1870.

« La vie politique du Second Empire se divise en deux périodes distinctes : l'Empire autoritaire et l'Empire libéral. L'Empire autoritaire se déroule de 1852 à 1860. Napoléon III concentre durant toute cette période les pouvoirs. Un certain nombre de libertés sont restreintes et l'opposition est inexistante. En 1859, Napoléon III, lâché par sa droite, prend appui à gauche. Il proclame l'amnistie générale le 16 août 1859, et le 24 novembre 1860 donne aux Chambres de nouveaux pouvoirs et rétablit un grand nombre de libertés individuelles. C'est le début de l'Empire libéral qui sera à nouveau plesbicité par les français. Les élections législatives de 1863 voient la montée en puissance d'une opposition hétérogène qui allie les catholiques déçus aux libéraux et républicains. » (http://geoffreyhistoire.pagesperso-orange.fr/secondempire.html)

Sous le règne de Napoléon III, la France réalise des investissements très considérables pour le développement économique et social. Car, la période du Second Empire (entre les années 1852 et 1870) est une phase de croissance économique dans toute l'Europe. Comme nous l'avons indiqué dans les pages précédentes, Napoléon I<sup>er</sup> a essayé de reconstruire tous les systèmes en France et donc, cette période était très considérable

pour la construction d'une nouvelle France au début du XIXe siècle. En 1850, la France était encore intensément agricole et la capacité des industries ainsi que les minières restaient peu développées. Au contraire, les autres pays européens comme l'Angleterre, une révolution industrielle s'était opérée par le développement simultané des banques, du crédit, des chemins de fer et de la métallurgie. (Séguin 1990 : 20) Comme son oncle Napoléon I<sup>er</sup>, Napoléon III aussi essaye de construire des nouveaux systèmes et « il n'hésite pas à utiliser sa fortune personnelle pour financer certains projets comme la bonification de terres agricoles, notamment en Sologne. Il développe également des fermes modèles sur ses propriétés. » (http://www.assistancescolaire.com) D'ailleurs, d'une côté le réseau de chemin de fer s'agrandit et le télégraphe se répandit très vite en France. D'autre côté le secteur bancaire se développe rapidement; par exemple Le Crédit Mobilier est fondé au début du Second Empire et la capitale est réorganisée, particulièrement, par les travaux de Georges Haussmann.

Donc, plusieurs historiens croient que le Second Empire est une période non seulement de modernisation touchant de nombreux domaines mais aussi de prospérité générale en France. De 1852 à 1870, même si tous ces développements se réalisent en France « la société française ne bénéficie cependant pas pleinement des mutations économiques. La vie et le travail de la paysannerie française varient peu. Napoléon III se préoccupe sincèrement de la condition ouvrière, encourageant la charité et l'assistance. En 1864, il autorise le droit de grève et permet l'existence de certains syndicats. Mais le régime s'oppose à tout trouble de l'ordre et ne parvient pas à s'attacher le mouvement ouvrier.» (http://www.assistancescolaire.com/eleve/4e/histoire/reviser-une-notion/1852-1870-le-second-empire-la-modernisation-de-la-france-4\_his\_25)

Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, l'attitude du gouvernement Napoléon III envers les ouvriers est modérée en premier lieu; mais après cette attitude commence à changer;

« Louis Napoléon a participé de cet esprit humanitaire qui s'est intéressé à la question sociale, et son émotion n'est pas feinte quand il parle de sa mission sociale et de sa volonté de s'attaquer à la misère ouvrière. Il a lu Saint-Simon, Proudhon, rencontré Louis Blanc, médité sur la nécessaire intervention de l'État dans le domaine social, à contrecourant des idées libérales alors dominantes. En 1844, *L'Extinction du paupérisme*, qu'il présente « comme un écrit qui a pour unique but le bien-être de la classe ouvrière », le place parmi les réformateurs socialisants de son époque, attaché à l'association, aux sociétés mutuelles et aux caisses de retraite, à l'intervention de l'État, au rôle

redistributeur de la fiscalité, qui doit être allégée pour les plus pauvres. Mais, une fois au pouvoir, son projet social, pour s'intéressant qu'il soit, reste limité et prolonge surtout des initiatives qui ont été avancées par les catholiques sociaux de la Deuxième République. » (Démier 2000 : 257)

Quant à la classe ouvrière, même si le projet social de Napoléon III trouve un écho dans la société ouvrière, « son ancrage n'est pas comparable à celui qu'il a dans la paysannerie. La culture politique ouvrière, l'attachement des travailleurs à leur autonomie, limitent l'influence du bonapartisme dans un milieu qui refuse que la bienveillance sociale se mue en surveillance publique. » (Démier 2000 : 258) Mais, il s'agit d'une transition vers la reconnaissance légale du syndicalisme sous le règne de Napoléon III. Ainsi, la lutte de la classe ouvrière contre le patronat commence avec la naissance du syndicalisme en France.

Le mot « syndicat » est un mot nouveau pour la société du XIX<sup>e</sup> siècle. La société s'est scindée en deux groupes après l'apparition du capitalisme : le patronat et les ouvriers. On trouve beaucoup de travailleurs, mais pas autant de travail. Donc, cela favorise les bas salaires. Quand ce n'est pas suffisant, à ce moment le patronat choisit d'employer les femmes et les enfants pour payer encore moins de salaires.

« La révolution industrielle, qui s'est traduite avant tout par l'apparition des machines et des fabriques, n'était pas simplement une révolution technique ; elle a directement influé sur la composition de classe de la société, sur la création de nouveaux rapports entre les hommes, sur la naissance et le développement de deux classes antagonistes, de la bourgeoisie et du prolétariat industriels. Cette profonde transformation qualitative de la société a conduit à l'apparition et au développement des rapports de production capitalistes; d'une part, le propriétaire qui disposait des moyens et des instruments de production et, d'autre part, le prolétaire qui ne vivait que de ses bras. La lutte du prolétariat contre la bourgeoisie commence justement avec la naissance du prolétariat comme classe. » (Kota 1977 : 3)

Par ailleurs, les ouvriers veulent s'organiser et ainsi protéger leurs droits contre le patronat. De plus, ils souhaitent activement participer au gouvernement en militant pour leur droit de vote. Ces désirs deviennent réels avec le mouvement syndical dans les années suivantes. Selon René Rémond, « le premier objectif du mouvement ouvrier naissant est naturellement d'obtenir une modification de la législation, qui lui permette de sortir de la clandestinité et de s'organiser ouvertement ; c'est donc une lutte pour la conquête de l'égalité juridique ». (Rémond 1974 : 126) Donc, une nouvelle conscience

apparaît : la solidarité. Ainsi, cette solidarité a donné l'occasion de l'établissement du premier syndicat. Tout d'abord, il sera utile de signaler brièvement les objectifs du syndicalisme.

« Le mouvement ouvriers à former syndicale s'est toujours proposé concurremment plusieurs objectives : un premier objectif immédiat, qui justifie son existence aux yeux de ses mandats, vise à améliorer la condition matérielle, à obtenir la satisfaction des revendications qui concernent la stabilité de l'emploi, la durée du travail, les conditions d'hygiène, de sécurité, le montant des rémunérations, en un mot, tout ce qui concerne le travail. Pour y parvenir, le mouvement emploiera des moyens divers. Le second objectif est plus vaste, plus général : il s'agit de transformer la société, de préparer l'avènement d'un ordre social plus juste, pour l'ensemble de la société. C'est le messianisme de la classe ouvrière, convaincue de souffrir et de travailler pour l'humanité entière, et pas seulement pour la satisfaction de ses propres revendications délimitées. » (Rémond 1974 : 128-129)

Même s'il existe plusieurs types de syndicats actuellement, au début de ce mouvement, nous n'observons qu'un seul type de syndicat, le syndicat ouvrier. A cette occasion, le patronat riposte en organisant un syndicat patronal. Désormais, les deux groupes revendiquent leurs droits au moyen de leurs syndicats. En fait, le premier mouvement syndical se réalise en France par la déclaration du décret d'Allarde en 1791, au moment où la révolution industrielle apparaît pour la première fois en Angleterre. C'est le premier pas pour la démocratisation du monde du travail. Même si la déclaration du décret d'Allarde semble améliorer les conditions des ouvriers, Napoléon 1<sup>er</sup> impose de nouvelles règles dans son code Pénal sous le premier Empire :

«Toute coalition de la part des ouvriers pour faire cesser en même temps de travailler, interdire le travail dans un atelier, empêcher de s'y rendre et d'y rester... et en général pour suspendre, empêcher, enchérir les travaux, s'il y a eu tentative au commencement d'exécution sera punie d'un emprisonnement d'un mois au moins et de trois mois au plus. » (http://www.solidaires-industrie.org/IMG/pdf/histoire\_du\_mouvement\_ouvrier...)

Comme nous l'avons vu dans les exemples ci-dessus, les autorités au pouvoir privent toujours les ouvriers de leurs droits jusqu'à à la fin de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils doivent travailler sans cesse et ils n'ont pas de droit de grève. Les règles établies par la loi aggravent leurs conditions; elles protègent surtout les patronats. Après la période napoléonienne, nous rencontrons le luddisme durant la Restauration, c'est le mouvement de démolition des machines. Bien que ce mouvement apparaisse pour la première fois en Angleterre, ses effets auront une grande influence sur les

ouvriers français. À la fin de la deuxième moitié du siècle, l'accroissement de population au sein de leur classe leur a permis de prendre conscience de leur condition. Il était temps de s'opposer au patronat. Comme Étienne disait dans *Germinal*: « Ah! il est temps, il est temps!» (Zola 2007: 214) Donc, « La première grève éclate au Creusot le treize mars 1848 au moment où le droit de grève n'existe pas encore. Tous les travailleurs réclament une augmentation des salaires, une diminution de la journée de travail, des garanties contre le chômage, le maintien du même salaire aux ouvriers de plus de quarante ans. Des représentants du gouvernement interviennent, un accord est conclu, une augmentation de salaire est accordée le 17 mars 1848. » (http://www.bmlisieux.com/litterature/gambier/gambie09.htm)

En se basant sur ce mouvement, ils revendiquent des hausses de salaires, une assurance contre les maladies, la réduction de la durée du travail en France. Dans la période de Louis Philippe, en 1848, le gouvernement doit prendre un décret, face aux demandes raisonnables des travailleurs. Ainsi « Il s'engage à garantir l'existence de l'ouvrier par le travail... garantir le travail à tous les citoyens. Les ouvriers doivent s'associer entre eux pour iouir du bénéfice de leur travail.» (http://www.solidairesindustrie.org/IMG/pdf/histoire\_du\_mouvement\_ouvrier\_- ...) En dépit de la déclaration de ce décret en 1848, une révolte éclate spontanément dans les rues de Paris dans le mois de juin. Plus de 60 000 ouvriers participent, dont 10 000 seront tués, 25 000 seront arrêtés et 10 000 seront condamnés à la prison. C'est la plus grande rébellion de l'époque. Quant à la période du Second Empire ;

« En France, l'émancipation s'est faite en deux étapes. Deux régimes aussi différents que possible y ont concouru. Le second Empire d'abord par une décision personnelle de Napoléon III dont la pensée comportait un aspect humanitaire vaguement teinté de socialisme. En outre, il était conforme à l'orientation permanente du bonapartisme de s'appuyer sur les masses contre les classes dirigeantes et d'accorder au peuple un certain nombre de satisfactions. En 1864, une loi autorise grèves et coalitions qui cessent d'être un délit, la grève ne relevant des tribunaux que si elle s'accompagne de violences, d'atteintes à la liberté du travail. S'il n'accorde pas encore le droit d'association, le régime en 1867 reconnaît un statu légal aux coopératives. En 1868, c'est l'abolition du fameux article du Code, si discriminatoire. Le bilan du second Empire est donc nettement positif. » (Rémond 1974:127)

Après ces événements, les ouvriers doivent attendre jusqu'en 1886 pour voir la fondation de la Fédération Nationale des Syndicats (FNS) et les autres organisations,

comme Mutuelles ou Fraternelles, Bourses du Travail, ... etc. Ces organisations sont très efficaces en ce qui concerne l'amélioration des conditions de travail des ouvriers. Par conséquent, l'existence de ces organisations force les patrons à accepter les droits des ouvriers. À la fin du XIXe siècle, de nouvelles organisations syndicales apparaissent en Angleterre, en Allemagne et aussi en France, telles que, le Trade-Unionisme, le pluralisme syndical, l'anarcho-syndicalisme. Selon Filip Kota, « ces trois principaux courants dans le mouvement syndical eurent une importance particulière en ce qu'ils influèrent sur l'évolution du mouvement syndical mondial dans son ensemble. » (Kota 1977 : 8)

## **CHAPITRE II**

# 2. LE ROMAN NATURALISTE ET LA RÉALITÉ SOCIALE

« Le mot *«littérature»* prend au XVIII<sup>e</sup> siècle son sens moderne mais le livre est encore, à cet époque, un produit rare réservé à une élite sociale et intellectuelle de lettrés et de savants. Le XIXe siècle marque à cet égard une rupture capitale : on assiste tout d'abord à un développement considérable de l'instruction, de la création des lycées sous le Premier Empire à l'instauration de l'enseignement primaire obligatoire et laïque en 1882 par J. Ferry. Dès lors, le livre même s'il reste assez coûteux et ne concerne qu'une minorité de la population, devient un objet de consommation plus courant pour un public de lecteurs toujours plus large.» (Décote et Dubosclard 1988 : 8). En même temps, le XIX<sup>e</sup> siècle est une période de transition de la littérature classique à la littérature moderne, donc, il n'est pas homogène. D' ailleurs, la Révolution a aussi bouleversé la littérature ; car « une fois retombés les grondements de la puissante tourmente révolutionnaire, l'esprit se met à bouillonner : peu d'époques peuvent, comme ce premier tiers du XIXe siècle, se flatter d'avoir connu une telle effervescence d'idées. » (Brunel, Bellenger, Couty, ... 2005 : 392). De ce fait, nous constatons plusieurs discussions et polémiques sur la littérature de ce siècle. Car, la relation entre la littérature et la structure socio-politique d'un pays est incontestable :

« L'ancienneté et l'intensité du rôle politique de la littérature et, plus généralement, des liens entre littérature et politique marquent l'histoire politique et culturelle française. [...] Les liens entre littérature et politique en France apparaissent effectivement forts et anciens : pensons à la « politique littéraire » de la période révolutionnaire dont parle Tocqueville, puis aux abondants exemples du rôle politique des écrivains, au moment de l'Affaire Dreyfus ou encore après la seconde guerre mondiale. » (http://www.etudier.com/dissertations/Les-Fonctions-Du-Th%C3%A9%C3%A2tre/35...)

Le XIX<sup>e</sup> siècle en France a été marqué par la succession de plusieurs régimes politiques ; le Consulat et l'Empire sous le règne de Napoléon 1<sup>er</sup> (1799 – 1814), la Restauration sous le règne de Louis XVIII (1815 – 1824) et Charles X (1824–1830), la Monarchie de juillet sous le règne de Louis- Philippe (1830 – 1848), la seconde République sous le règne de Napoléon III (1848-1851), le second Empire sous le règne de Napoléon III (1851-1870) et enfin le régime républicain nommé la 3<sup>ème</sup> République (1870-1940).

Évidemment, la littérature a aussi évolué de manière très différente dans ce siècle politiquement mouvementé. Durant celui-ci, plusieurs nouveaux courants et genres littéraires sont apparus. En parallèle, l'école de chaque courant s'est développée, notamment avec les efforts des jeunes écrivains. Une étude sociologique sur la population des jeunes écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle nous montre que 24% des écrivains sont enfants de militaires et de marins, 20% de commerçants et de banquiers, 16% de médecins, d'universitaires ou d'avocats. (Décote et Dubosclard 1988 : 8). Ainsi la place et la fonction des écrivains ont changé dans la société.

«Peu à peu, sous l'influence de jeunes écrivains de toutes origines et de toutes tendances, se constitue une école soucieuse de transporter les acquis politiques et sociaux de la Révolution dans le domaine littéraire. Au nom d'une nouvelle sensibilité, certaines réclament une « littérature plus vaste, plus libre, plus sentimentale et surtout plus énergique « c'est-à-dire une littérature qui soit, selon le vœu de Madame de Staël,» l'expression de la société » (Brunel, Bellenger, Couty, ... 2005 : 392)

Les résultats socio-économiques et politiques de la révolution étaient divers. Cependant, la littérature, particulièrement le roman, a tenté de refléter la société avec une grande précision. Ainsi, nous voyons l'influence de ces évolutions sur la société et dans les romans de cette époque. Selon les frères Goncourt, «Le roman actuel se fait avec des documents racontés ou relevés d'après nature, comme l'histoire se fait avec des documents écrits. Les historiens sont des raconteurs du passé, les romanciers des raconteurs du présent. » (Journal des Goncourt, 24 octobre 1864) (Abry, Crouzet et Audic 1942 : 622)

Néanmoins, il existe plusieurs définitions et classifications du roman qui varient selon chaque auteur et critique. Ainsi, n'oublions pas que les pensées des auteurs et critiques, tels que Michel Butor, Lukács, Zola et Goldmann à propos du roman.

«Le roman est une forme particulière du récit. Celui-ci est un phénomène qui dépasse considérablement le domaine de la littérature il est un des constituants essentiels de notre appréhension de la réalité. Jusqu'à notre mort, et depuis que nous comprenons des paroles, nous sommes perpétuellement entourés de récits, dans notre famille tout d'abord, puis à l'école, puis à travers les rencontres et les lectures.» (Butor 1992 : 7)

Par exemple, selon Michel Butor, le roman ne concerne pas seulement la relation entre l'individu et la société ; il est une forme de récit des vérités que rencontre l'individu à

chaque instant dans tous les domaines de la vie. En se basant sur ces définitions, nous allons examiner l'évolution du roman au XIX<sup>e</sup> siècle.

## 2.1. LES CARACTÉRISTIQUES DU ROMAN NATURALISTE

Dans ce mémoire, nous allons nous concentrer sur le naturalisme. Puisque *Germinal* et *Jack*, ont été écrits sous l'influence de ce courant. Ce dernier se base sur l'observation, l'enquête et la documentation afin de reproduire objectivement la réalité. L'objectif principal des auteurs naturalistes étaient de décrire la réalité telle qu'elle était. Il s'est développé suite aux recherches de Charles Darwin sur la théorie de l'évolution, aux études de Prosper Lucas sur la théorie de l'hérédité et aux travaux scientifiques de Claude Bernard sur la médecine expérimentale. Émile Zola a rédigé en 1880 « *Le roman expérimental »* sur la base de ces découvertes. Donc, la destinée du naturalisme et la destinée de Zola sont indissociables. Ainsi, Zola est connu comme le précurseur du naturalisme. Selon quelques critiques les bases intellectuelles de Zola:

« [...] il s'est élaboré à travers les lectures et les découvertes du jeune écrivain. Dans l'Amour et la Femme de Michelet, il a pu apprendre l'influence de la physiologie sur le comportement humain; les Goncourt surtout dans Germinie Lacerteux, lui ont donné l'exemple d'une analyse clinique de cas psychologiques. Chez Taine, qu'il a rencontré à la Librairie Hachette, il a appris l'influence de la civilisation et de ses constantes sur la pensée et l'art. La science de l'époque lui a enfin fourni une justification à ses recherches. Il lit Darwin (traduit en 1864), la Physiologie des passions du Dr Letourneau, se renseigne sur l'hérédité dans le Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle de Prosper Lucas. Selon le témoignage d'Henry Céard, il n'a pas connu l'Introduction à la médecine expérimentale de Claude Bernard (parue en 1865) avant 1878.» (Adam, Lerminier et Morot 1968 : 183)

Les auteurs naturalistes analysent les passions des personnages en se basant sur des données psychologiques et héréditaires. Car, selon eux, l'hérédité est la base des comportements des humains. Il est important de consulter l'introduction de *«La Fortune des Rougon»* d'Émile Zola pour pouvoir comprendre l'importance de l'hérédité pour les auteurs naturalistes.

« Je veux expliquer comment une famille, un petit groupe d'êtres, se comporte dans une société, en s'épanouissant pour donner naissance à dix, à vingt individus qui paraissent, au premier coup d'œil, profondément dissemblables, mais que l'analyse montre intimement liés les uns aux autres. L'hérédité a ses lois, comme la pesanteur. Je tâcherai de trouver et

de suivre, en résolvant la double question des tempéraments et des milieux, le fil qui conduit mathématiquement d'un homme à un autre homme. » (Zola 1981 : 27)

Émile Zola et Alphonse Daudet soulignent les effets génétiques et les conditions environnementales quand ils transmettent à leurs lecteurs les caractères et les comportements des enfants ouvriers. À titre d'exemple; dans *Germinal* d'Émile Zola, quand il est demandé à Jeanlin pourquoi il a tué le soldat, celui-ci répond qu'il ne le sait pas, et qu'il a juste eu envie de le faire.

« Et il monta au pas de course, il trouva Jeanlin à quatre pattes, devant le cadavre, étalé en arrière, les bras élargis. Dans la neige, sous la clarté limpide, le pantalon rouge et la capote grise tranchaient durement. Pas une goutte de sang n'avait coulé, le couteau était encore dans la gorge, jusqu'au manche.

D'un coup de poing, irraisonné, furieux, il abattit l'enfant près du corps.

- Pourquoi as-tu fait ça ? bégayait-il éperdu. Jeanlin se ramassa, se traîna sur les mains, avec le renflement félin de sa maigre échine ; et ses larges oreilles, ses yeux verts, ses mâchoires saillantes frémissaient et flambaient, dans la secousse de son mauvais coup.
- Nom de Dieu! pourquoi as-tu fait ça?
- Je ne sais pas, j'en avais envie. » (Zola 2007 : 434)

Le troisième enfant des Maheu, Jeanlin, est un enfant ouvrier. Il commet un homicide. Pour le motif, il répond *« j'en avais envie »*. Celui-ci est incapable d'expliquer la raison pour laquelle il a fait ceci. En fait, Zola nous expose qu'il est sous l'influence de son hérédité et de son instinct. D'ailleurs, il est décrit comme un animal. Cet extrait démontre parfaitement la théorie naturaliste de l'auteur. De même, bien que le père de Jack, le personnage principal du roman d'Alphonse Daudet, ne soit pas clairement décrit, nous comprenons d'après certaines remarques de sa mère qu'il était aristocrate, et qu'il était décédé. Nous saisissons chez Jack les particularités héréditaires de son père d'après les descriptions de l'auteur.

«Quant à l'enfant, figurez-vous un bambin de sept à huit ans, efflanqué, poussé trop vite, habillé à l'anglaise comme le voulait le K de son nom de Jack, les jambes à l'air, une toque à chardon d'argent et un plaid. Le costume était peut-être de son âge, mais il semblait en désaccord avec sa longue taille et son cou déjà fort. Ses mollets musclés et gelés dépassaient de chaque côté son ajustement grotesque dans un élan maladroit de croissance en révolte. Il en était embarrassé lui-même. Gauche, timide, les yeux baissés, il glissait de temps en temps sur ses jambes nues un regard désespéré, comme s'il eût maudit dans son cœur lord Peambock et toute l'armée des Indes qui lui valaient d'être affublé ainsi.

Physiquement, il ressemblait à sa mère, avec quelque chose de plus fin, de plus distingué, et toute la transformation d'une physionomie de jolie femme à celle d'un homme

intelligent. C'était le même regard, plus profond, le même front, mais élargi, la même bouche resserrée par une expression plus sérieuse. » (Daudet 2008 : 7)

Jack ressemble d'une part à sa mère et d'autre part à son père. Car, bien qu'il devienne un enfant ouvrier au cours du roman, il se distingue des autres de par sa structure héréditaire. Par ailleurs, nous constatons dans certaines parties du roman que les autres enfants ouvriers détestent Jack, car il est venu de Paris et il a un aspect, une nature appartenant à une classe supérieure.

Les auteurs naturalistes ne sont pas très sélectifs sur la langue utilisée. Ils utilisent généralement celle appartenant au milieu social des personnages. En conséquence, nous rencontrons souvent l'argot et le langage familier des milieux en question. Par exemple, les mots ou les phrases, tels que, « méchant bougre, vermine, sale cochon, Va, montre-lui ta viande! » démontrent ce langage. En outre, le langage utilisé par les ouvriers lorsqu'ils parlent entre eux dans le roman d'Alphonse Daudet, confirme notre constat. Par exemple, pour les ouvriers : une machine s'appelait « une bécane », les chefs d'ateliers « des contre-coups, » les mauvais ouvriers « de la chouflique ».

L'intrigue classique ne permettait pas aux auteurs naturalistes de former leurs œuvres comme ils l'auraient voulu. En effet, dans la logique de l'intrigue classique, les événements devaient suivre un ordre dans une durée déterminée. Par exemple, le héros naissait, grandissait et puis décédait. Ceci était un processus qui prenait des années. Ce processus était transmis dans le roman selon un ordre défini. C'est pourquoi, ils ont adopté un autre type d'intrigue pour leurs romans, c'est-à-dire un roman sans intrigue.

« Le renoncement à l'intrigue est l'un des traits caractéristiques du roman naturaliste, qui privilégie la description au détriment de la narration. Ainsi, Henry Céard, romancier du groupe de Médan, a composé un roman étonnant, sans suspense et sans enjeu, Une belle journée (1881), qui raconte l'histoire d'un adultère raté. Rien ne s'y passe : les trois cents pages du récit relatent une seule journée, marquée par la platitude et le renoncement au rêve. Certes ni Maupassant ni Zola ne se laissent tenter par cette attitude extrême qui consiste à relater minutieusement des heures pratiquement vides. Mais, comme celui de Céard, leurs romans peuvent nous conter, sur un rythme parfois assez lent, les menus faits qui occupent le fil des jours. Et, loin de ne retenir que les « «crise de la vie », ils nous en montrent également les temps morts, présentant tous les sentiments qui occupent le cœur humain, même la mélancolie ou l'ennui. » (Carlie 1999 : 64)

Les personnages des auteurs naturalistes sont des gens ordinaires. C'est pour cette raison que les auteurs s'intéressent principalement dans leurs romans aux ouvriers, petits fonctionnaires, prostituées...etc. Leurs personnages sont toujours désignés par leur nom ou leur prénom. Ils n'écrivent pas directement leur arbre généalogique. Ils laissent généralement à la compréhension du lecteur les liens parentaux des personnages. Ils ne décrivent pas directement les caractères des personnages ; au contraire, ils essaient de les dépeindre à travers les yeux des autres personnages. D'ailleurs, certains auteurs naturalistes décrivent d'une manière détaillée les particularités physiques des personnages, puisqu'ils pensent que la particularité physiologique de l'individu est liée avec sa psychologie.

Les points de vue adoptés par ces auteurs varient selon le sujet et la structure du roman. En général, ils utilisent un point de vue interne qui leur permet de décrire quelque chose de secret et de pousser le lecteur à réfléchir. Les auteurs emploient aussi différentes méthodes, comme le retour en arrière, pour créer le rythme dans la narration, ou alors le leitmotiv. Ainsi, en répétant les phrases, ils essaient de former une narration cinématographique. Ils finissent leurs romans en général par une scène émouvante et il n'y a pas de final ou de conclusion en tant que tels. Le final du roman n'est pas une conclusion. Donc, en utilisant cette technique, ils veulent aussi faire réfléchir le lecteur. Par exemple, Étienne quitte Montsou à la fin du roman :

« Dehors, Étienne suivit un moment la route, absorbé. Toutes sortes d'idées bourdonnaient en lui. Mais il eut une sensation de plein air, de ciel libre, et il respira largement. Le soleil paraissait à l'horizon glorieux, c'était un réveil d'allégresse, dans la campagne entière. Un flot d'or roulait de l'orient à l'occident, sur la plaine immense. Cette chaleur de vie gagnait, s'étendait, en un frisson de jeunesse, où vibraient les soupirs de la terre, le chant des oiseaux, tous les murmures des eaux et des bois. Il faisait bon vivre, le vieux monde voulait vivre un printemps encore. [...]

Il marchait toujours, rêvassant, battant de sa canne de cornouiller les cailloux de la route ; et, quand il jetait les yeux autour de lui, il reconnaissait des coins du pays. [...]

Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre. » (Zola 2007 : 543-545-547)

Étienne part de la mine et se met en route pour aller chercher du travail comme au début du roman. Cependant, cette fois-ci, il a un espoir sur l'avenir et sur les droits des ouvriers.

En conclusion, les auteurs naturalistes essaient d'impliquer toutes les caractéristiques du courant ; parce qu'ils n'écrivent jamais pour la théorie « l'art pour l'art » (cf. Théophile Gautier dans sa préface de Mademoiselle de Maupin), au contraire, ils écrivent pour décrire les comportements des humains et de la société. Donc, les auteurs naturalistes essaient de changer la conception du roman dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

« Zola et Maupassant ouvrent la voie au roman moderne en abolissant la frontière traditionnelle entre écriture et parole, style soutenu et langue familière, récit et monologue intérieur. Le style indirect libre dont ils usent, donne à leurs romans une sorte de souplesse, de spontanéité, d'expressivité orale à laquelle de nombreux écrivains s'intéresseront après eux. Un roman comme L'Assommoir annonce toutes les œuvres du XXe siècle qui tirent d'une langue argotique des effets littéraires. Gervaise semble apostropher le lecteur quand elle lance avec brusquerie : « À qui le tour ? Moi, j'en ai ma claque ! » (L'Assommoir, chap.12). La langue orale, énergique et expressive, dont se sert ici Zola anticipe celle dont useront Louis-Ferdinand Céline, Raymond Queneau ou Frédéric Dard.

En mêlant ainsi le monologue intérieur à la narration, Zola et Maupassant préparent un autre aspect de la littérature moderne. Le roman du XXe siècle, de Proust à Beckett, nous fait souvent entendre une voix intérieure : celle d'un ou plusieurs narrateurs, qui donne au récit la forme de la confession ou de la confidence. Cette évolution est déjà en œuvre dans le monde naturaliste. Celui-ci incorpore au récit les réactions des personnages, leurs commentaires sur ce qui leur arrive : il ébauche ainsi, pour reprendre une formule de Marguerite Yourcenar, le « portrait d'une voix ».

Le naturalisme renouvelle donc de manière significative la technique romanesque. En outre, sur le plan théorique, il annonce par bien des points l'école du Nouveau Roman : disparation du narrateur omniscient, méfiance à l'égard de l'intrigue, attrait pour les personnages banals et effacés, refus de l'analyse psychologique, intérêt pour la description. Certes, on ne saurait comparer les œuvres de « nouveaux romanciers » comme Alain Robbe-Grillet, Michel Butor ou Nathalie Sarraute à celles de Zola ou Maupassant. Mais il est intéressant de constater que la réflexion des auteurs naturalistes a été poursuivie par d'autres écrivains. C'est la preuve que le naturalisme n'est pas seulement un mouvement qui a produit de grandes œuvres, mais qu'il est aussi une manière particulièrement féconde de concevoir le roman. » (Carlier 1999 : 146-147)

Pour le point final, les auteurs naturalistes, tels que Zola et Maupassant, changent non seulement la conception ancienne du roman, mais influencent aussi les auteurs suivants. Ils écrivent avec simplicité pour s'adresser à toutes les couches sociales. Ils n'ont pas

pour objectif de faire de l'art mais, au contraire, de décrire la vie, la nature et les comportements humains.

Comme on l'a vu, nous avons concentré le naturalisme au début de cette partie et nous allons concentrer, *Germinal et Jack*, dans les parties suivantes, puisqu'ils ont été écrits sous l'influence de ce courant.

#### 2.2. « GERMINAL » DE ZOLA: LA LUTTE DU TRAVAIL ET DU CAPITAL

Germinal d'Émile Zola est le treizième roman des vingt volumes des Rougon-Macquart publié en 1885. Après la publication de Nana en 1880 retraçant la tragique histoire de la fille de Gervaise Macquart, cette fois-ci Zola rédige l'histoire des ouvriers dont l'un des personnages est le fils de Gervaise, Étienne. La crise économique survenue dans les années 1880 et les grèves qui ont lieu à Anzin en 1878, en 1884 et à Denain en 1880 ont incité Zola à écrire ce roman. Claude Abastado et Hélène Potele écrivent dans leur livre que :

« Il écrit donc *Germinal* entre le 2 avril 1884 et le 23 janvier 1885. Le roman est dans un premier temps publié en feuilleton dans le quotidien le Gil Blas, du 26 novembre 1884 au 25 février 1885. Il paraît ensuite en libraire le 21 mars 1885. » (Abastado et Potele 1993 : 35)

Germinal est publié sous la forme d'un feuilleton. Ceci nous informe sur la méthode de travail de Zola. En tant qu'auteur documentariste, il utilise ses feuilletons dans le but de former son roman. En outre, « Voir et Savoir » sont les deux éléments formant sa méthode. Nous les aborderons en détail dans les pages suivantes. Selon Gérard Gengembre :

« Voir et savoir : telle est la première ambition du naturalisme selon Zola [...]. Vie et labeur du mineur, étude du milieu géographique, social, culture, mise en scène des conflits, mise en fiction des discours, répartition des personnages selon les points de vue, les intérêts, les mentalités : tout dans *Germinal* se dispose en fonction de cette volonté inscrite au cœur des préoccupations morales et esthétiques du roman zolien. » (Gengembre 2004 :18)

Le naturalisme, nous l'avons vu, repose sur l'expérience et l'observation. Juste avant d'écrire ce roman, Zola visite les mines en France et descend dans les galeries afin de

pouvoir en faire une description réaliste, basée sur ses observations in-situ. Il utilise par conséquent les mots appartenant au monde du travail souterrain, tels que « le haveur », « les bobines », « les molettes », … etc. Ainsi, nous constatons que Zola nous présente un roman documentaire qui montre de façon réaliste la vie des ouvriers travaillant aux mines. Pour lui, le roman est un moyen qui permet à l'auteur de montrer la réalité. À ce propos, Claude Abastado et Hélène Potele écrivent dans leur livre que :

« Une grève importante éclate à Anzin le 19 février 1884 : douze mille mineurs cassent le travail. Elle durera jusqu'au 17 avril. Zola se rend sur place. Il descend dans les galeries et les puits, il visite les habitations des mineurs, observe leurs mœurs. Il s'imprègne de tout ce qu'il voit emmagasiné des sensations et prend de nombreuses notes qu'il consigne dans un dossier intitulé : 'Mes notes sur Anzin'.» (Abastado et Potele 1993 : 35)

Penchons-nous maintenant sur le titre du roman. Germinal peut nous évoquer ici une métaphore. Zola utilise la racine du mot « germination ». Selon l'encyclopédie Larousse, ce mot décrit le « début du développement d'un nouvel individu végétal, à d'une les conditions favorables. » partir graine placée dans (www.larousse.fr/dictionnaires/.../germinal/368). critiques pensent que la Les germination symbolise le printemps, et le printemps symbolise l'espoir de l'avenir. Zola utilise plusieurs fois cette métaphore dans son roman. Ci-dessous quelques exemples :

- « Mais le mécontentement grandissait, Chaval et Levaque racontaient la menace de l'ingénieur, la berline baissée de prix, le boisage payé à part ; et des exclamations accueillaient ce projet, une rébellion germait dans ce coin étroit, à près de six cents mètres sous la terre. » (Zola 2007 : 77)
- « Des herbes envahissaient le terri, des fleurs couvraient les prés, toute une vie germait, jaillissait de cette terre, pendant qu'il geignait sous elle, là-bas, de misère et de fatigue. » (Zola 2007 : 155)
- « Une armée poussait des profondeurs des fosses, une moisson de citoyens dont la semence germait et ferait éclater la terre, un jour de grand soleil. » (Zola 2007 : 308)

D'ailleurs, ce titre a une grande importance du point de vue sociologique, car il exprime la vie, l'espoir, le rêve, la tristesse et la souffrance des enfants et des ouvriers. C'est pourquoi, Zola a beaucoup réfléchi avant de déterminer ce titre, et finalement a décidé d'employer le titre « *Germinal* ». Gérard Gengembre mentionne dans son livre que Zola a décidé d'utiliser ce titre lors de son séjour à Anzin :

« Après avoir pensé à des métaphores tirées du feu (le Feu souterrain, le Feu qui couve, le Sol qui brûle) ou de la fissure (Château branlant, la Maison qui craque, la Lézarde, un Coup de pioche), après avoir songé à inscrire d'entrée le contenu social (l'Assiette au beurre, le Cahier des pauvres, Table rase, les Affamés, l'Orage qui monte, la Liquidation, Légion, le Quatrième ordre), Zola penche pour des expressions plus proches du titre définitif : la Moisson rouge, Sous terre, Le Grain qui germe, le Sang qui germe, la Misère qui germe. Il choisit *Germinal* lors de son séjour à Anzin, en février 1884. » (Gengembre 2004 : 31)

Quant au roman, en voici un résumé. Jeune mécanicien, Étienne Lantier part dans le Nord de la France pour trouver un emploi. Il se fait embaucher dans les mines de Montsou, où il rencontre une famille d'ouvriers, les Maheu. Étienne tombe amoureux de Catherine qui est la fille des Maheu. Cette dernière a quinze ans et est la maîtresse de Chaval, un ouvrier cruel, rude et violent. Les conditions de travail dans les mines sont affreuses. C'est ainsi qu'il se révolte et puis incite les autres mineurs à la grève.

Bien que les mineurs fassent leur possible ils ne réussissent pas à faire accepter leurs demandes. Par la suite, l'armée intervient pendant la grève et prend le contrôle des mines. Un jour, après une discussion familiale, Catherine et Étienne décident d'aller travailler ensemble à la mine. Ce même jour, un ouvrier anarchiste nommé Souvarine sabote la mine. En conséquence, Étienne, Catherine et son amant violent Chaval restent enterrés sous les décombres. Étienne tue Chaval au moyen d'une pierre suite à une dispute qui a eu lieu dans les tunnels inondés. Par la suite, Étienne devient l'amant de Catherine. La situation s'aggrave davantage sous les décombres et malheureusement, Catherine est à bout de forces et décède dans les bras d'Etienne Lantier.

Après avoir été sauvé des décombres, Étienne décide de quitter Montsou pour aller à Paris. Il caresse l'espoir de grimper l'échelle sociale en devenant ouvrier pour pouvoir améliorer sa vie.

Nous nous pencherons plus loin de plus près aux différents protagonistes du roman. Nous citerons ci-dessous les plus importants :

Le personnage principal, Étienne Lantier, est le fils de Gervaise Macquart et de Lantier. Apres s'être fait renvoyer d'un atelier de chemin de fer à Lille, il arrive à Montsou et commence à travailler en tant que haveur dans la mine souterraine. Il devient le leader

de la révolte durant la grève. Son histoire devient l'histoire de toute une classe sociale. De plus, il symbolise spécifiquement la conscience de la classe ouvrière.

La famille Maheu apparaît comme le groupe le plus important dans le roman. L'existence de cette famille est primordiale pour la continuité du roman. Elle est composée de dix membres. Le père de Toussaint Maheu s'appelle Bonnemort. Ce dernier est le grand-père de la famille. Son vrai nom est Vincent Maheu. Toussaint Maheu est marié à la Maheude et est le père de sept enfants, qui sont :

Catherine, la plus âgée des filles des Maheu, a quinze ans. Ses rêves, ses espoirs, ses souffrances et ses amours constituent le fil conducteur du roman. Zacharie Maheu est le fils aîné des Maheu et à vingt et un ans. Jeanlin Maheu est le troisième enfant des Maheu et a onze ans. Alzire est le quatrième enfant des Maheu. Lénore est le cinquième enfant, Henri le sixième et Estelle la benjamine.

Antoine Chaval est certainement le personnage le plus doté de particularités brutales et inhumaines. C'est un ouvrier violent et par ailleurs l'ennemi d'Étienne mais aussi l'amant de Catherine.

Philippe Hennebeau est le directeur des mines de Montsou. Il a un neveu ingénieur qui s'appelle Paul Négrel. Les Grégoire sont actionnaires dans la Compagnie des Mines de Montsou. Ce sont les représentants de la bourgeoisie dans la Compagnie.

Les Levaque et les Pierron sont d'autres familles travaillant aux mines de Montsou. Ils sont aussi les voisins des Maheu. Bouteloup travaille aux mines et vit chez les Levaque en tant que locataire.

À part ces familles, nous trouvons des personnages socialistes et anarchistes dans le roman. L'un d'entre eux, Rasseneur est un ancien haveur dans les mines de Montsou et le nouveau propriétaire du bar où les grévistes se réunissent avant et pendant la grève. Un autre, Souvarine, est le locataire de Rasseneur. C'est aussi un anarchiste (russe) et sabote la mine avant son départ de Montsou. Et en dernier, Pluchart est un socialiste qui voyage en Europe pour défendre les droits des ouvriers.

Les personnages de *Germinal* sont des gens ordinaires, banals et superficiels. Ils appartiennent à la classe ouvrière et à la petite bourgeoisie. C'est, nous l'avons vu, la

caractéristique significative des auteurs naturalistes. Ils choisissent des personnages insignifiants, curieux, vulgaires et naïfs. Zola met en évidence les événements et les personnages d'une manière objective sur la base de ses idées naturalistes. Ses observations objectives sont assez importantes pour pouvoir comprendre les comportements des gens vivant dans un milieu social défini et la structure sociologique de cette époque. Sur ce sujet, Gérard Gengembre écrit dans son livre :

« Germinal illustre également la loi gouvernant le corps naturaliste zolien. Étudier l'homme comme on dissèque un animal (la bête humaine) va de pair avec l'ambition de montrer que l'homme porte en lui une part de bestialité irrépressible. L'affrontement entre Étienne et Chaval, la fureur des grévistes, le déchaînement des femmes contre l'épicier Maigrat illustrent cette composante de l'individu zolien, démultipliée par l'effet de foule. Contre l'idéalisation mutilante, l'homme doit être naturalisé. » (Gengembre 2004:20)

« Le déchaînement des femmes contre l'épicier Maigrat » que Gérard Gengembre évoque est décrit de la manière suivante par Émile Zola :

« Tout de suite, les huées recommencèrent. C'étaient les femmes qui se précipitaient, prises de l'ivresse du sang.

- Il y a donc un bon Dieu! Ah! cochon, c'est fini!

Elles entouraient le cadavre encore chaud, elles l'insultaient avec des rires, traitant de sale gueule sa tête fracassée, hurlant à la face de la mort la longue rancune de leur vie sans pain.

- Je te devais soixante francs, te voilà payé, voleur ! dit la Maheude, enragée parmi les autres. Tu ne me refuseras plus de crédit... Attends ! Attends ! il faut que je t'engraisse encore.

De ses dix doigts, elle grattait la terre, elle en prit deux poignées, dont elle lui emplit la bouche, violemment.

- Tiens! mange donc!... Tiens! mange, mange, toi qui nous mangeais!

Les injures redoublèrent, pendant que le mort, étendu sur le dos, regardait, immobile, de ses grands yeux fixes, le ciel immense d'où tombait la nuit. Cette terre, tassée dans sa bouche, c'était le pain qu'il avait refusé. Et il ne mangerait plus que de ce pain-là, maintenant. Ca ne lui avait guère porté bonheur, d'affamer le pauvre monde.

Mais les femmes avaient à tirer de lui d'autres vengeances. Elles tournaient en le flairant, pareilles à des louves. Toutes cherchaient un outrage, une sauvagerie qui les soulageât.

On entendit la voix aigre de la Brûlé. – Faut le couper comme un matou!

Oui, oui! au chat! au chat!... Il en a trop fait, le salaud! » (Zola 2007: 387-388)

Cette animosité démontrée clairement dans le roman n'est pas limitée seulement aux femmes ou aux hommes. Les enfants aussi sont représentés avec des comportements similaires. Ceci est important pour nous permettre d'analyser sociologiquement la place des enfants dans le milieu où ils sont nés et où ils ont grandi.

«[...] Il arrivait sournoisement, sans sa lampe, pinçait le camarade au sang, inventait des farces de mauvais singe, avec ses cheveux jaunes, ses grandes oreilles, son museau maigre, éclairé de petits yeux verts, luisants dans l'obscurité. D'une précocité maladive, il semblait avoir l'intelligence obscure et la vive adresse d'un avorton humain, qui retournait à l'animalité d'origine. » (Zola 2007 : 204 - 205)

D'après Zola, le milieu social et l'hérédité sont deux éléments qui déterminent les comportements des humains. Nous observons ainsi ces éléments dans la narration du roman. Par exemple, les comportements instinctifs de Jeanlin nous le démontrent bien. Celui-ci suit son instinct et agit comme un animal. Au moment où Étienne découvre le cadavre d'un soldat, il demande à Jeanlin s'il a fait ça. Jeanlin ne sait pas pourquoi il a tué le soldat. Cela justifie la théorie de Zola. Comme Zola l'indique, le milieu social détermine les caractères des gens et l'hérédité influence les comportements des humains. C'est le naturalisme.

Par ailleurs, dans la narration du roman, nous rencontrons deux intrigues différentes. La première intrigue est liée à l'amour et à l'infidélité. La deuxième à la grève et à l'espoir. Même s'il y a deux intrigues, en effet, le final est le même : dramatique. Nous trouvons aussi des oppositions dans la narration du roman, tel que Chaval et Étienne, Catherine et Cécile, les ouvriers et la bourgeoisie. Ainsi, Zola essaie de créer une narration effective et énergique pour le lecteur.

De plus, l'auteur utilise en parallèle des thèmes tels que la faim, l'amour, le collectivisme, l'anarchisme, le socialisme, ... etc. Le thème le plus important est la faim. Des enfants en meurent. Ce phénomène a été illustré de manière frappante et touchante au cours du roman. Dans la narration nous rencontrons plusieurs fois le thème de la faim :

«Du reste, Maheu coupa la parole au directeur. Maintenant, il était lancé, les mots venaient tous seuls. Par moments, il s'écoutait avec surprise, comme si un étranger avait parlé en lui. C'étaient des choses amassées au fond de sa poitrine, des choses qu'il ne savait même pas là, et qui sortaient, dans un gonflement de son cœur. Il disait leur misère à tous, le travail dur, la vie de brute, la femme et les petits criant la faim à la maison. Il cita les dernières paies désastreuses, les quinzaines dérisoires, mangées par les amendes et les chômages, rapportées aux familles en larmes. Est-ce qu'on avait résolu de les détruire? » (Zola 2007 : 235)

Par ailleurs, nous retrouvons souvent le thème de l'amour décliné de plusieurs manières dans le roman. En effet, il y a des contrastes émotionnels qui symbolisent l'amour. Par

exemple, l'amour entre Catherine et Chaval symbolise la brutalité et l'inhumanité. Tandis que l'amour entre Étienne et Catherine symbolise la pureté et l'innocence.

« Brusquement, Catherine regarda autour d'elle. Chaval l'avait conduite dans les décombres de Réquillart, et elle eut un recul frissonnant devant les ténèbres du hangar effondré.

- Oh! non, oh! non, murmura-t-elle, je t'en prie, laisse-moi!

La peur du mâle l'affolait, cette peur qui raidit les muscles dans un instinct de défense, même lorsque les filles veulent bien, et qu'elles sentent l'approche conquérante de l'homme. Sa virginité, qui n'avait rien à apprendre pourtant, s'épouvantait, comme à la menace d'un coup, d'une blessure dont elle redoutait la douleur encore inconnue.

- Non, non, je ne veux pas ! je te dis que je suis trop jeune... Vrai ! plus tard, quand je serai faite au moins.

Il grogna sourdement : – Bête! rien à craindre alors. Qu'est-ce que ça te fiche?

Mais il ne parla pas davantage. Il l'avait empoignée solidement, il la jetait sous le hangar. Et elle tomba à la renverse sur les vieux cordages, elle cessa de se défendre, subissant le mâle avant l'âge, avec cette soumission héréditaire, qui, dès l'enfance, culbutait en plein vent les filles de sa race. Ses bégaiements effrayés s'éteignirent, on n'entendit plus que le souffle ardent de l'homme. » (Zola 2007 : 146 - 147)

Nous voyons dans cet exemple que l'amour entre les deux amants est entièrement basé sur la satisfaction sexuelle. Sur la dimension sociologique, ceci est crucial, puisqu'il nous montre l'inhumanité chez les jeunes gens. Ensuite, le sentiment d'amour est représenté, cette fois entre Catherine et Etienne, assez pur et innocent :

« Hein ? fait-il chaud !... Prends-moi donc, restons ensemble, oh ! toujours, toujours ! Il la serrait, elle se caressait contre lui, longuement, continuant dans un bavardage de fille heureuse :

- Avons-nous été bêtes d'attendre si longtemps! Tout de suite, j'aurais bien voulu de toi, et tu n'as pas compris, tu as boudé... Puis, tu te rappelles, chez nous, la nuit, quand nous ne dormions pas, le nez en l'air, à nous écouter respirer, avec la grosse envie de nous prendre?

Il fut gagné par sa gaieté, il plaisanta les souvenirs de leur muette tendresse.

- Tu m'as battu une fois, oui, oui! des soufflets sur les deux joues!
- C'est que je t'aimais, murmura-t-elle. Vois-tu, je me défendais de songer à toi, je me disais que c'était bien fini ; et, au fond, je savais qu'un jour ou l'autre nous nous mettrions ensemble... Il ne fallait qu'une occasion, quelque chance heureuse, n'est-ce pas ? (Zola 2007 : 532)

Ce dialogue entre Étienne et Catherine est important, puisqu'il nous fait voir l'amour pur entre les deux jeunes personnages. C'est seulement dans ce passage du roman que de tels sentiments humains et purs sont transmis dans un milieu où ces ouvriers vivent. Tous les autres événements liés aux ouvriers sont exposés d'une manière extrêmement brutale et féroce.

L'idée de collectivisme est souvent utilisée par Zola. Les grèves des ouvriers contre les patrons et leurs efforts pour créer un syndicat nous montrent bien ce concept de collectivisme :

« L'injustice devenait trop grande, ils finiraient par exiger leur droit, puisqu'on leur retirait le pain de la bouche. Les femmes surtout auraient voulu entrer d'assaut, tout de suite, dans cette cité idéale du progrès, où il n'y aurait plus de misérables. Il faisait presque nuit, et la pluie redoublait, quelles emplissaient encore le coron de leurs larmes, au milieu de la débandade glapissante des enfants.

Le soir, à l'Avantage, la grève fut décidée. Rasseneur ne la combattait plus, et Souvarine l'acceptait comme un premier pas. » (Zola 2007 : 202)

Le rassemblement des ouvriers contre l'injustice qu'ils vivent montre que l'idée du collectivisme a été soigneusement traitée, ceci est une indication importante pour la continuité du roman.

L'anarchisme et le socialisme sont des autres thèmes utilisés par Zola. L'existence de Souvarine et son histoire nous le démontre :

« Souvarine était le dernier-né d'une famille noble du gouvernement de Toula. À Saint-Pétersbourg, où il faisait sa médecine, la passion socialiste qui emportait alors toute la jeunesse russe l'avait décidé à apprendre un métier manuel, celui de mécanicien, pour se mêler au peuple, pour le connaître et l'aider en frère. (Zola 2007 : 156)

[...] Des bêtises! répéta Souvarine. Votre Karl Marx en est encore à vouloir laisser agir les forces naturelles. Pas de politique, pas de conspiration, n'est-ce pas? tout au grand jour, et uniquement pour la hausse des salaires... Fichez-moi donc la paix, avec votre évolution! Allumez le feu aux quatre coins des villes, fauchez les peuples, rasez tout, et quand il ne restera plus rien de ce monde pourri, peut-être en repoussera-t-il un meilleur. (Zola 2007: 159) »

Les pensées de Souvarine, à savoir brûler les villes, faucher les peuples, former un nouvel ordre mondial est en fait important pour voir la réaction d'Émile Zola envers la situation sociologique existante.

En conclusion, Zola s'est toujours efforcé de dépeindre les situations d'une manière naturelle, en allant toujours au-delà des vérités. «Si Zola se veut le peintre de la société, il ne se contente pas d'en faire le tableau statique. Ce qui l'intéresse surtout, c'est la

société en évolution, le mouvement des transformations historiques. Zola est un analyste du changement qui a trouvé un domaine d'investigation particulièrement riche dans cette période de profondes mutations économiques et sociales que fut le Second Empire. Et il a su voir puis décrire les principaux bouleversements intervenus alors : accélération du développement industriel, apparition du machinisme, extension de la classe ouvrière, exode rural et urbanisation, mobilité sociale liée à l'expansion économique.» (Décote et Dubosclard 1988: 494). Ses efforts l'ont conduit à être le théoricien du naturalisme et donc l'un de ses défenseurs le plus passionné. Nous prendrons en compte ce concept lors de l'évaluation de l'œuvre.

## 2.3. « JACK » DE DAUDET : LA TRAGÉDIE DE L'ENFANT OUVRIER

Jack, qui a été publié en 1876, est un roman d'Alphonse Daudet sur l'histoire d'un enfant martyr. Entre les années 1861 et 1865, Daudet travaille comme secrétaire au service du duc de Morny. Le duc lui laisse la liberté d'écrire et Daudet s'intéresse davantage aux contes et aux chroniques, même s'il écrit également des poésies. Après la mort du duc en 1865, ses préférences en matière d'écriture commencent à changer. Il se consacre alors à l'écriture de romans. C'est ainsi que Jack est publié. «Daudet n'invente pas. Il emprunte ses personnages à la vie réelle : « J'ai connu le vrai Nabab en 1864», nous confie-t-il, par exemple. Il attribue des mots, des attitudes qu'il a pu observer.» (Adam, Lerminier et Morot 1968 : 183). À ce propos, Colette Becker écrit dans son essai :

« Daudet est un des premiers romanciers à avoir peint le travail et ses conditions dans une grande usine sidérurgique, les forges d'Indret, situées dans une île de la Loire, près de Nantes, et spécialisées dans la fabrication des chaudières de machines à vapeur. Il le fait avec Jack, qu'il publie d'abord en feuilleton en 1875, puis en volume en 1876. » (Becker 2002 : 53-63)

L'histoire de Jack dont Daudet fait la description est un drame vivant bien réel, car c'est en fait l'histoire de Raoul Dubief qu'il raconte. Raoul est un enfant élevé dans une famille riche, mais qui, à onze ans, est forcé de partir travailler comme ouvrier par l'amant de sa mère. Ce dernier meurt à l'hôpital à vingt ans, tout comme Jack, qui mourra aussi au même âge. Daudet change seulement les noms et les lieux ; à part

quelques épisodes où il nous laisse les imaginer, Daudet dépeint plusieurs événements qu'il a réellement vécus à son époque. À ce propos, il fait la remarque suivante : « Ce qui m'a surtout servi pour peindre, dans la troisième partie de Jack, le peuple des faubourgs, ce sont mes souvenirs du siège et de la garde nationale, le bataillon ouvrier avec lequel j'ai roulé Paris et la banlieue quatre mois durant.» (Becker 2002 : 53-63) Comme nous le constatons, Daudet s'est inspiré de la réalité et de ses expériences de la vie quotidienne. Celles-ci influencent ainsi son écrit. Selon Zola, « il a la passion des larges horizons réels : il croit à la nécessité des milieux exacts et des personnages étudiés sur nature. Toutes ses œuvres sont prises en pleine vie moderne.» (Adam, Lerminier et Morot 1968 : 183)

Le roman commence par une conversation entre une mère et un directeur. La mère, Ida de Barancy, tente de faire accepter son enfant au collège de Vaugirard. Celui-ci, Jack, est le personnage principal du roman. Jack a sept ans et est habillé à l'anglaise. Ce costume lui donne un visage ridicule et timide. Jack est un enfant tranquille, paisible et calme. Après être refusé au collège de Vaugirard, Jack est inscrit au gymnase Moronval.

Par ailleurs, sa mère est follement amoureuse d'Amaury d'Argenton, un professeur de littérature du gymnase Moronval. C'est ainsi que l'histoire tragique de Jack commence. L'amant de sa mère, qui devient son beau-père, l'oblige à quitter la maison. Jack commence à travailler à la fonderie. La fonderie ne convient pas à la santé d'un enfant surtout celle de Jack. En conséquence, Jack décide de se faire employer comme chauffeur et part à travers la France. Durant trois années, il vit loin de chez lui et ne voit plus sa mère. Il retourne finalement au pays, et recommence à vivre avec son beau-père. Là, Jack tombe amoureux de Cécile, mais ne peut rien avouer parce qu'il a honte de lui-même, de ses mains, de son apparence, en plus d'être un enfant illégitime.

Après avoir passé du temps avec Cécile et son grand-père, Jack apprend que Cécile est elle-aussi une enfant illégitime, ce qui lui donne un nouvel espoir. Par la suite, Jack décide de partir à Paris pour travailler et ainsi économiser de l'argent dans le but de se marier avec Cécile. Cependant, Jack tombe malade et sa santé s'aggrave de jour en jour. Il doit finalement être hospitalisé. Malgré son hospitalisation, il continue de rêver et d'espérer l'arrivée de sa mère et son amante Cécile. Enfin, Cécile et le docteur Rivals

arrivent in-extremis auprès de Jack. Malheureusement, il ne peut voir sa mère encore une fois. Il décède, à vingt ans.

Nous citerons ci-dessous les personnages les plus importants :

Cécile est la petite-fille du docteur Rivals, avec qui elle vit. Elle est aussi, comme Jack, une enfant illégitime. Notons aussi la présence de Madame Rivals, qui est la femme du docteur Rivals et donc la grand-mère de Cécile.

Le deuxième personnage principal est Ida de Barancy. C'est la maman de Jack, une femme charmante et attractive. Après avoir inscrit son enfant au gymnase Moronval, elle fait la connaissance d'Amaury d'Argenton et tombe amoureuse de lui. Elle abandonne son enfant pour vivre avec son amant. Elle n'arrive pas à temps à l'hôpital lors du décès de son enfant.

Citons également Mademoiselle Constante, la bonne à tout faire de Madame Ida de Barancy.

Le personnage suivant est Amaury d'Argenton. Ce dernier est professeur de littérature et travaille au gymnase Moronval. D'Argenton essaie de devenir un grand poète ; mais il est incapable d'écrire de la poésie. Labassindre et le docteur Hirsch sont ses amis. Le premier est professeur de chant et vient de l'Académie Impériale de musique. C'est aussi un ancien ouvrier. Le deuxième est professeur de mathématiques et de sciences naturelles.

Monsieur Moronval est à la fois le propriétaire et le directeur du gymnase Moronval. Madame Moronval aide son mari à diriger le gymnase.

Bélisaire est le logeur de Jack. C'est un marchand ambulant, il vend des casquettes. Il a une certaine influence sur Jack, qu'il traite comme un ami, bien qu'il soit plus âgé.

Enfin, nous pouvons évoquer la famille de Roudic, qui travaille dans l'usine d'Indret comme chef d'atelier aux halles de montage. Clarisse est l'épouse de Roudic. Zénaïde est sa fille. Nantais est le neveu de Roudic. Le dernier personnage lié à Roudic est Labescam, le chef d'atelier de la halle de forge. Ils travaillent ensemble aux usines d'Indret.

Comme nous le constatons, il y a aussi dans ce roman des personnages simples et ordinaires. De plus, quelques-uns, comme le poète d'Argenton, le docteur Hirsch et le chanteur Labassindre, symbolisent les personnages sans succès. Ces caricatures contribuent à donner au lecteur une vision dégradée des personnages. Par exemple, d'Argenton est décrit comme un grand poète mais il est sans talent. Il n'écrit rien et accuse tout le monde, spécialement Jack. D'une part, Daudet essaie, grâce à la caricature, d'éveiller l'intérêt du lecteur; d'autre part, il tente de souligner tous les personnages appartenant à la classe ouvrière et à la petite bourgeoisie. Il n'y a pas de personnages extraordinaires et héroïques. Nous pouvons affirmer, par conséquent, que ce roman est typique d'une œuvre naturaliste.

Ainsi, le courant naturaliste pousse les auteurs du XIXème siècle à traiter de près les conditions de vie des ouvriers et de la classe ouvrière. Ces auteurs voient cette classe comme un pays inconnu. En d'autres termes, ce sont encore des territoires à découvrir, exotiques et curieux. Pour ce sujet et le roman en question, Colette Becker note dans son essai ce qui suit :

«Le roman *Jack* touche à la vie des travailleurs dans une usine de chaudières et de machines à vapeur. Daudet s'intéresse plus aux détails de la vie frappant les imaginations et remuant les émotions qu'aux détails du travail. L'auteur rappelle par ailleurs certaines modalités de l'entrée du monde du travail, « les basses classes », dans la littérature. » (Becker 2002 : 53-63)

Une lecture plus poussée du roman nous amène à constater que l'auteur analyse minutieusement les personnages et les situations sociales d'une époque par le biais de l'histoire dramatique d'un petit enfant. Émile Zola accentue l'importance de Daudet sur l'analyse de ce monde, ainsi que nous le montre C. Becker dans son livre :

« Le roman a jusqu'ici dédaigné le peuple, je parle du roman d'analyse fait sur des notes exactes ; l'auteur de *Jack* est un des premiers qui ait osé descendre dans ce monde à part, si admirable à peindre pour un coloriste.» (Becker 2002 : 53-63)

Nous observons donc, à travers cet extrait, qu'Émile Zola critique les romans écrits jusqu'à cette époque. Selon lui, le roman se présente de différentes manières grâce au travail effectué par Alphonse Daudet qui a rendu le roman plus coloré avec sa narration caricaturiste.

La description de certains milieux est très sombre et mélancolique (comme le Cydnus et les usines d'Indret) et cette impression est accentuée par le fait que l'auteur nous le dépeint à travers les yeux d'un petit enfant. L'auteur fait des descriptions inhumaines des ouvriers, à la manière d'Émile Zola :

« D'abord, le bruit, un bruit effroyable, assourdissant, trois cents marteaux retombant en même temps sur l'enclume, des sifflements de lanières, des déroulements de poulies, et toute la rumeur d'un peuple en activité, trois cents poitrines haletantes et nues qui s'excitent, poussent des cris qui n'ont plus rien d'humain, dans une ivresse de force où les muscles semblent craquer et la respiration se perdre. Puis, ce sont des wagons, chargés de métal embrasé, qui traversent la halle en roulant sur des rails, le mouvement des ventilateurs agités autour des forges, soufflant du feu sur du feu, alimentant la flamme avec de la chaleur humaine. Tout grince, gronde, résonne, hurle, aboie. On se croirait dans le temple farouche de quelque idole exigeante et sauvage. » (Daudet 2008 : 190)

Daudet développe aussi une méthode de description cinématographique et essaye de décrire les lieux minutieusement. Colette Becker aussi fait un constat à propos de ce sujet dans son essai :

« Que l'action se passe dans l'usine d'Indret ou dans la salle des machines du Cydnus, Daudet peint des tableaux en noir et rouge, terrifiant, « fantastique », exactement superposables. Quand il arrive à Indret, Jack voit une grue immense qui ressemble à un gibet. Le ton est donné, la suite de l'histoire annoncée. »

[...]

«Pour peindre les conditions particulièrement pénibles du travail, Daudet recourt aux procédés que Zola reprendre peu après : agrandissement fantastique — d'autant plus fantastique que nous voyons par les yeux d'un enfant terrifié qui vient d'un autre milieu social-; personnification des machines et de l'espace, recours à la mythologie païenne ou chrétienne : visions de l'enfer ; opposition entre le paysage naturel, « beau décor », calme, poétique, et le paysage industriel, sa vie trépidante, son bruit infernal, ses fumées noires qui salissent la pureté du ciel. » (Becker 2002 : 53-63)

Néanmoins, à la fin du roman, l'auteur cesse de raconter les événements vus par un enfant et oriente brutalement le lecteur dans la vie réelle. Le lecteur se retrouve dans un final très pathétique. Jack meurt sans voir une dernière fois sa mère et sans réaliser ses rêves. Le roman ne nous donne aucun espoir sur les autres enfants ouvriers. Le lecteur perd espoir, parce que Jack est mort à cause des conditions insupportables et dangereuses des usines et des ateliers. Alphonse Daudet nous transmet des informations

sur le monde du travail ; mais il ne propose aucune solution concrète pour résoudre les problèmes de ce monde.

En conclusion, en écrivant ce roman en 1876, Alphonse Daudet ouvre une porte considérable sur la condition et la vie des enfants ouvriers dans la littérature française. Plusieurs auteurs commencent alors à s'y intéresser après la publication de *Jack*. Par exemple, en 1878, Hector Malot écrit « Sans Famille » et en 1885, Émile Zola « *Germinal* ». C'est pourquoi, ce roman peut être considéré comme le point de départ de la narration de la vie des ouvriers, des paysans et des bourgeois, dont nous verrons l'analyse dans la partie suivante.

## **CHAPITRE III**

## 3. LE MONDE DU TRAVAIL ET SES ACTEURS

Selon Goldmann, il y a là une inévitable ressemblance entre les aspects littéraires et sociaux. Il se distingue de Lukács par cette pensée et il nomme cette ressemblance *«homologie»*. En premier lieu, il recommande une modification sur les méthodes de la sociologie de la littérature puisqu'il découvre qu'il y a des ressemblances et des dissemblances entre les méthodes appliquées. Car elles étaient insuffisantes si l'on souhaitait obtenir une étude complète de l'œuvre. C'est pourquoi, il a mené sa propre recherche de méthode qu'il pense pouvoir appliquer à tous les domaines sociaux.

Donc, le structuralisme génétique permet d'étudier l'œuvre d'un point de vue holistique et fait une véritable analyse littéraire. Par exemple, afin de définir la conception de la bourgeoisie dans les œuvres de Zola, il faut comprendre historiquement ce qu'est la bourgeoisie et expliquer l'origine de ce concept. Ensuite, nous devons tenter de comprendre les relations sociales à partir du XVI<sup>e</sup> siècle en Europe puis d'expliquer son évolution dans la vie sociale. Pour présenter sa méthode Goldmann nous a donné des exemples sur les Pensées de Pascal et les tragédies de Racine.

« Prenons un exemple : comprendre les Pensées de Pascal ou les tragédies de Racine, c'est mettre en lumière la vision tragique qui constitue la structure significative régissant l'ensemble de chacune de ces œuvres ; mais comprendre la structure du jansénisme extrémiste, c'est expliquer la genèse des Pensées et des tragédies raciniennes. De même, comprendre le jansénisme, c'est expliquer la genèse du jansénisme extrémiste ; comprendre l'histoire de la noblesse de robe au XVII siècle, c'est expliquer la genèse du jansénisme ; comprendre les relations de classe dans la société française du XVII siècle, c'est expliquer l'évolution de la noblesse de robe, etc. » (Goldmann 1967 : 544)

C'est pourquoi l'étude que nous ferons dans les pages ultérieurs sera pour comprendre et expliquer la perception des paysans, des bourgeois et des ouvriers. Ainsi, en utilisant les romans en questions et les rapports officiels, nous essayerons de déterminer si ces conceptions étaient conformes ou non à la réalité.

#### 3.1. LES PAYSANS

Le mot « paysan » définit les personnes qui habitent à la campagne et qui s'occupent des activités agricoles ou de l'élevage. Ils existent depuis la préhistoire; mais le XIX<sup>e</sup> siècle a été l'une des périodes les plus difficiles pour eux. Leur condition s'est considérablement détériorée durant ce siècle. Ils étaient la couche sociale la plus inférieure de la nation. Leurs conditions de vie étaient généralement très dures avant la Révolution française. Ils ne possédaient pas de terres durant le Moyen Âge. Les seuls propriétaires de terres étaient les seigneurs selon la hiérarchie sociale dans les campagnes. Les paysans vivaient dans les villages et dépendaient d'un seigneur. Ils pouvaient seulement être propriétaire de leur maison et non de la terre, puisque celle-ci appartenait aux seigneurs. En générale, il existait seulement un type de maison dans les campagnes. D'ailleurs, « L'agencement de l'habitation révèle aussi le statut social. La plupart des maisons ne comportent qu'une pièce à vivre, la salle, destinée à tous les usages. Adossée à un mur, une cheminée sert à la fois au chauffage et à la fois au chauffage et à la préparation des repas. A proximité immédiate, se trouve un coffre où sont rangés les ustensiles de cuisine. A l'occasion, il fait office de siège ou de marchepied. On trouve aussi une table, des clos ou les alcôves fermées, selon les régions, sont rangés contre les murs restants. [...] La maison paysanne n'est pas confortable. La pièce d'habitation est sombre car la lumière n'entre le plus souvent que par la porte et une unique fenêtre. » (Moulin 1988 : 93-94).

Tout comme l'habitat, les vêtements des personnes vivant en milieu rural reflétaient aussi leurs conditions de vie. Les hommes, les femmes et les enfants ne renouvelaient pas souvent leur garde-robe. De plus, ils avaient l'habitude de porter leurs vêtements longtemps, sans les laver, ce qui était très malsain, surtout pour les enfants.

« Les femmes en font du fil. Souvent, le tissage est affaire de spécialités. Un tisserand vient à domicile fabriquer les étoffes. Celles-ci sont grossières, comme le droguet qui est particulièrement raide et inconfortable. Les vêtements sont faits à la maison, tant bien que mal. Pour les enfants, on se contente de « recycler » de vieux habits. Une bonne partie de l'habillement des familles pauvres provient de la charité des notables locaux. [...] le vêtement masculin paysan se compose d'une veste courte, d'une chemise ample, d'un pantalon et de sabots. Les femmes portent une chemise de toile, une jupe, un corsage, un tablier, un bonnet ou une coiffe. Tous ces vêtements sont en mauvais état. Il n'est pas rare de rencontrer des enfants en haillons. Ces habits informes ne sont lavés que deux ou trois fois par an, ce qui assure leur pérennité. » (Moulin 1988 : 96)

Par contre, au-delà des aspects matériels précaires, les relations familiales dans le milieu rural apparaissaient plus chaleureuses, par rapport aux relations dans les régions urbaines. Les familles vivaient généralement ensemble. Pour les parents, la finalité de l'éducation des enfants était le mariage et ils y contribuaient du mieux possible. Il existait une collectivité dans la famille. Les coutumes et les valeurs familiales avaient une place importante dans le domaine social.

L'endogamie était très populaire chez les paysans. Les recherches nous montrent que soixante et onze mariages sur cent étaient endogamiques. L'église jouait un rôle très important dans cette tendance. Néanmoins, l'église n'était pas le seul facteur. « La terre est toujours au cœur des relations familiales, [...] La stratégie des familles a pour but de maîtriser le devenir de l'exploitation. Il ne faut pas que les mariages mettent en danger le patrimoine. Dans ces conditions, la liberté des jeunes gens est restreinte. Si l'on tient compte des interdits de parenté ou de consanguinité et de l'obligation d'éviter une mésalliance, le choix ne peut s'opérer qu'entre trois ou quatre personnes. » (Moulin 1988 : 97). D'ailleurs les tantes, les oncles et les grands-parents étaient responsables de leurs enfants et mêmes de leur mariage. Ainsi, les familles forçaient leurs filles à se marier à l'intérieur de leur groupe familial pour préserver les parentés. En outre, même s'il arrivait que des jeunes vivants dans le même village tombaient amoureux, ils heurtaient aux barrières familiales et par conséquent restaient obligés de se marier avec la personne initialement désignée pour eux. Malheureusement, la plupart du temps, ces mariages arrangés et forcés ne comblaient jamais les attentes des jeunes gens de l'époque.

Les paysans gagnaient leur vie grâce aux activités agricoles et pour cela une division du travail était nécessaire au sein de la famille elle-même. Car « La famille est toujours l'unité de base de l'organisation du travail. L'âge et le sexe déterminent la hiérarchie des tâches et des responsabilités. [ ...] L'essentiel d'une existence paysanne réside dans le travail qui tend à s'intensifier pour l'homme comme pour la femme. Il existe indiscutablement des domaines réservés à chacun des deux sexes. Aux hommes, les travaux pénibles de préparation du sol, tandis que les femmes s'occupent de l'entretien de la maison, de la basse-cour et du jardin. » (Moulin 1988 : 99)

Les enfants aussi participaient d'une manière active aux tâches dans une famille de ce type. Les garçons travaillaient avec leurs pères tandis les filles avec leurs mères. Mais, toute la famille agissait ensemble. Le soir, toutes les membres de la famille étaient réunis à la maison, peu importe les travaux qu'ils exerçaient. L'union dans la famille était assurée de cette manière. Malheureusement, cette situation a changé après que les individus ont commencé à travailler dans le secteur industriel. Nous traiterons ce sujet dans les chapitres suivants.

Les paysans n'étaient pas du tout satisfaits de leur vie, en particulier les jeunes. Cette situation ne pouvait plus continuer. Les conditions de vie dans le milieu rural devenaient de plus en plus difficiles suite aux nouvelles évolutions technologiques. En effet, la main-d'œuvre était de moins en moins demandée. À présent, la terre ne fournissait plus de travail pour tout le monde. Le seul point fort des paysans était leur nombre. Par ailleurs, avant le XIX<sup>e</sup> siècle, la société française est composée en majorité par les paysans. Ainsi, ils formaient la couche sociale la plus importante au moment de la Révolution française.

«La société française d'ancien Régime est avant tout rurale. Sur les 27 ou 28 millions d'habitants que compte la France en 1789, 22 millions pour le moins sont des ruraux et 18 millions d'entre eux forment la population agricole, femmes, vieillards, enfants compris. Près de trois Français sur quatre sont des paysans. En raison de leur grande population dans la société l'effet des paysans étaient très grande dans la Révolution française ». (Moulin 1988 : 14)

Les idées révolutionnaires se diffusaient rapidement du fait des mauvaises conditions des paysans et les résultats étaient très efficaces. Néanmoins, malgré la révolution, ils n'ont pas pu obtenir ce qu'ils espéraient, du moins dans les premières années qui ont suivi. Le système seigneurial ne changeait pas et la bourgeoise prenait la place des seigneurs. La déception des paysans était immense. L'incertitude régnait au sujet de la situation politique après la Révolution française. Après le Consulat, dans la période de Napoléon, les conditions générales des paysans sont restées les mêmes. Cette incertitude aggravait davantage leur situation économique. De plus, le statut des terres dans les campagnes a été modifié. C'est ainsi que les pâtures et les champs cultivés ont diminué progressivement, laissant la place à des mines, suite à l'évolution de la technologie et de

l'industrie. C'est ainsi que la situation des paysans s'est aggravée davantage. Au fur et à mesure, de paysanne, la classe populaire devient ouvrière.

« À partir de 1792, à cause de la guerre, les paysans doivent supporter de lourdes contraintes. Il leur faut nourrir les villes et l'armée, les divergences grandissent tandis que les intérêts s'opposent au sein de la paysannerie. Dans certaines régions, les paysans en viennent même à prendre les armes contre la République. La paysannerie française sort de la période révolutionnaire profondément divisée.» (1988 : 47)

Bien que les paysans n'aient pas pu obtenir ce qu'ils voulaient à la fin de la révolution, ils ont tout de même eu une grande influence dans les domaines socio-économiques et politiques. C'est pourquoi de nombreux auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle en ont fait leur sujet de prédilection. Les paysans sont décrits d'une manière positive ou négative dans plusieurs romans. Par exemple, bien que les romans d'Émile Zola et d'Alphonse Daudet narrent principalement des événements vécus par des ouvriers et des bourgeois, nous retrouvons toutefois quelques évocations des paysans de l'époque dans certaines parties. Notamment, dans le roman *Jack* d'Alphonse Daudet, les propos du docteur Rivals, médecin de campagne, au sujet des paysans sont très percutants et reflètent bien l'idée générale que la société s'en fait.

«C'est une chose singulière que la maladie dans ces intérieurs de paysans. Elle n'entrave rien, n'arrête rien. Les bestiaux entrent, sortent, aux heures ordinaires. Si l'homme est malade, la femme le remplace à l'ouvrage, ne prend pas même le temps de lui tenir compagnie, de s'inquiéter, de se désoler. La terre n'attend pas, ni les bêtes non plus. La ménagère travaille tout le long du jour ; le soir, elle tombe de fatigue et s'endort pesamment. Le malheureux couché à l'étage supérieur, au-dessus de la chambre où la meule grince, de l'étable où beuglent les bœufs, c'est le blessé tombé pendant le combat. On ne s'occupe pas de lui. On se contente de le mettre à l'abri dans un coin, de l'accoter à un arbre ou au revers d'un fossé, pendant que la bataille qui réclame tous les bras continue. Autour on bat le blé, on blute le grain, les coqs s'égosillent. C'est un entrain, une activité, ininterrompus, tandis que le maître du logis, le visage tourné à la muraille, résigné, muet et dur, attend que le soir qui tombe ou le jour qui blanchit les carreaux lui emporte son mal ou sa vie. » (Daudet 2008 : 156)

En conclusion, la vie est très difficile pour les paysans vivant à la campagne. Ils doivent travailler pour pouvoir vivre même s'ils sont malades. Comme l'auteur l'indique, la terre ainsi que les bêtes n'attendent jamais. C'est pourquoi, l'homme et la femme ne passent pas beaucoup de temps ensemble. L'éducation des enfants n'est pas une priorité pour eux.

#### 3.2. LES BOURGEOIS

Depuis le Moyen-Âge, la bourgeoisie a constamment évolué dans l'échelle sociale. « Son seul désir était de supprimer les privilèges de la noblesse, d'amoindrir son prestige et de devenir l'unique bénéficiaire. C'est ce qui la poussa à soutenir les philosophes et les idéologues dans leur lutte contre la double autorité monarchique et religieuse. Ils voulaient par là réaliser un vaste programme susceptible de leur conférer une suprématie grandissante dans la vie française.» (Youssef 2011 : 126) Enfin, après la chute de la noblesse, elle est devenue une classe dominante dans la société au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les bourgeois vivent dans leurs bourgs jusqu'à la Révolution Française; mais ensuite, ils déménagent dans les grandes villes. De ce fait, ils commencent à jouer un rôle essentiel dans la vie socio-économique et politique de la ville et leur mode de vie quotidien change. Certains historiens considèrent la Révolution Française comme une « révolution bourgeoise ».

« Là où la féodalité a disparu, la propriété bourgeoise lui a succédé, entre autres dans les pays touchés par la Révolution française. Les principaux bénéficiaires, sinon les bénéficiaires exclusifs, du transfert de propriété lié à la vente des biens nationaux ont été des bourgeois qui ne cultivent pas eux-mêmes. Si bien que la situation du paysans n'a guère changé; s'il changé de maître, il n'en est pas pour autant propriétaire de la terre qu'il fait fructifier. Enfin, d'autres groupes accaparent progressivement la propriété de la terre, ceux notamment auxquels le paysan est obligé de recourir quand il a besoin d'argent. » (Rémond 1974 : 146)

Napoléon Bonaparte a joué un rôle important dans la notion de révolution bourgeoise. Car :

« Reprenant la politique traditionnelle de l'ancienne royauté, Napoléon voulut s'appuyer sur les Tiers-État, c'est-à-dire, sur une grande partie de la bourgeoise. [...] Il savait aussi que le développement de l'industrie et du commerce n'était réalisable que par le concours des capitaux de la riche bourgeoisie. Comme Louis XVIII savait que l'opposition bourgeoise était dangereuse, il se montra favorable à cette classe. Il la flatta et l'orienta vers la prospérité du pays.» (Youssef 2011 : 126)

Après le décès de Napoléon, la bourgeoisie n'a pas immédiatement pu accéder à des fonctions politiques, il leur aura fallu attendre le règne de Louis Philippe où elles vécurent leur âge d'or à ce moment-là. Certains bourgeois se sont considérablement enrichis, notamment au cours de cette période où l'industrialisation s'est développée

très vite. Si bien que certaines familles bourgeoises, regroupées sous le terme de « grande bourgeoisie » pouvaient alors s'enorgueillir de posséder des fortunes considérables, rivalisant ainsi de pouvoir avec le gouvernement de l'époque :

« Cette grande bourgeoisie bancaire et industrielle crée et maîtrise des moyens de production de plus en plus massifs. Elle a provoqué avec hardiesse la révolution industrielle et en recueille les avantages. Mais nous sommes encore mal armés pour la définir et analyser les mécanismes de sa domination : les archives familiales et plus encore celles des successions sont peu accessibles, les fortunes bien disséminées, les liaisons discrètes et sûres. » ... « La mobilité sociale semble plus réservée à la petite et la moyenne bourgeoisie en pleine effervescence. » ... « La grande bourgeoisie d'entreprise triomphe avec la révolution industrielle. Elle fait fructifier le capital à vive allure, sait utiliser le génie humain et le travail. Ses vertus solides de prévoyance et de stabilité sont données en exemple à toute la société. Les banquiers d'affaires, les gros industriels, les grands négociants ont montré leur assurance. Leur pouvoir multiforme n'est pas sans effets désormais sur tous les groupes sociaux, leurs travaux et leurs mentalités. » (Rioux 1989 : 214)

Ainsi, la classe bourgeoise a elle-aussi subit des mutations, tout comme les autres couches sociales. Même si l'essentiel de leur mode de vie n'a pas changé, elle a vu sa fortune s'accroître. Particulièrement, « la bourgeoisie française a triomphé sous la Révolution et occupe désormais le haut de l'échelle sociale grâce à l'enrichissement que lui apporte le développement du commerce et de l'industrie. La monarchie censitaire voit son apogée politique puisque le droit de vote est alors réservé aux citoyens aisés. Les écrivains français, qui décrivent la société de leur temps, sont conscients de la puissance de la bourgeoisie et de la force de son emprise sur les pays.» (Youssef 2011 : 13) C'est pourquoi, les auteurs ont commencé à s'intéresser à l'évolution de cette classe à partir de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, comme le prouvent les nombreux romans français y faisant référence (et notamment ceux de Balzac, Flaubert et Stendhal). En même temps, la bourgeoisie a su profiter des auteurs pour accompagner son évolution.

## « Citoyens, bourgeois, croûtons!

En ce jour solennel où nous sommes réunis pour adorer le trois fois Saint Pot-au-feu, emblème des intérêts matériels, autrement dit des plus chers, si bien que, grâce à vous, le voilà maintenant presque une divinité! [...] Vos devoirs, ô bourgeois, nul d'entre vous... n'y a transgressé. Vous vous êtes tenus philosophiquement dans vos maisons, ne pensant qu'à vos affaires, à vous-mêmes seulement... continuez votre petit bonhomme de chemin, qui vous mènera au repos, à la richesse, à la considération. Ne marquez point de haïr ce qui est exorbitant ou héroïque – pas d'enthousiasme surtout!- et ne changez rien à quoi que ce soit, ni à vos idées ni à vos redingotes; car le bonheur particulier comme le public

ne se trouve que dans la tempérance de l'esprit, l'immutabilité des usages et le glouglou du Pot-au-feu. » (Flaubert 1924 : 144)

La bourgeoisie s'intéresse naturellement au domaine des arts, en particulier à la littérature depuis le Moyen-Âge. Car, Goldmann pense que « la vision du monde » des œuvres pourrait changer d'un groupe social à l'autre. Par exemple, la narration de la révolution industrielle par un auteur bourgeois serait différente d'un auteur prolétaire. Une œuvre doit être rédigée pour exprimer les vœux et les espoirs de la société ou bien d'un groupe social. C'est pourquoi, en tant que classe sociale de rang élevé dans les domaines socio-économiques et politiques au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, elles s'intéressent davantage aux romans. Car, le roman devient genre littéraire identifiant la bourgeoisie au plus près.

« Par ailleurs, les travaux de Lukács et de Goldmann montrent que le roman, par exemple, comme forme et comme contenu essentiel (deux choses absolument indissociables) est né avec l'ascension de la bourgeoisie et s'est développé parallèlement à la structure de l'économie marchande. Le roman est véritablement l'œuvre de la bourgeoisie parce que ce « genre » est né avec elle quand les bourgeois du XIVe siècle en ont eu assez de lire en latin et qu'ils se sont donné des histoires en bonne langue romane, parce que cette classe a pris le pouvoir et que ses valeurs sont devenues les valeurs dominantes, que sa littérature autrefois une sous-littérature, est devenue avec elle la littérature, parce que ce « genre » s'est donné une structure homologue aux structures développées dans la vie économique. » (Brûlé 1971 :12-13)

Comme G. Lukács l'avait déjà annoncé, R. Girard pense et admet que : « le roman est une recherche de valeurs authentiques dans un monde dégradé. » (Goldmann 1964 : 23). En effet, le roman contient des valeurs, des normes et des comportements qui sont aussi observés dans la société. Cette particularité permet au roman d'être différent des autres genres littéraires. Le roman recherche toujours les valeurs authentiques pour décrire le monde ; même si ces valeurs varient d'un roman à l'autre et s'intéressent à la conscience collective des groupes sociaux. De plus, le roman indique généralement en arrière-plan plus d'événements réels que les autres genres. C'est pour cette raison que nous avons utilisé les romans en question pour révéler la conjoncture générale en France au XIXe siècle.

Auparavant, les femmes aristocrates organisaient des soirées dans leurs châteaux ou manoirs dans le but d'y accueillir les auteurs et ce, dans des salons littéraires. Par la

suite, les femmes bourgeoises qui souhaitaient elles-aussi susciter les intérêts littéraires, jouèrent un rôle essentiel en supportant financièrement les écrivains. C'est pourquoi, comme plusieurs d'entre eux, Zola et Daudet mentionnent souvent cette classe dans leurs œuvres. La vie et la situation générale de celles-ci sont transmises brièvement dans les romans en question. Par exemple, les minutieuses descriptions des habitations bourgeoises, toujours très larges et pittoresques ne manquent pas :

« L'hôtel l'avait impressionné. Le quartier tout neuf alors, ce luxe de tapis et de fleurs qui commençait à l'escalier orné de plantes vertes pour finir au petit boudoir parfumé de lilas blanc, le salon de dentiste avec un ciel bleu encadré de boiseries dorées, le meuble noir capitonné de jaune, et le balcon où la poussière du boulevard voltigeait mêlée au plâtre des constructions voisines, tout devait charmer cet habitué du gymnase Moronval, lui donner une impression luxueuse et de haute vie. » (Daudet 2008 : 70)

Alphonse Daudet essaie de décrire l'hôtel où Ida de Barancy, la mère de Jack, habite à Paris. Elle mène une vie bourgeoise au début du roman. Cet extrait nous montre l'atmosphère plaisante et charmante du quartier.

Par ailleurs, ci-dessous le paragraphe où Émile Zola décrit la maison des Grégoire. Ces derniers sont le propriétaire de la Compagnie de Voreux et habitent dans la campagne :

« La propriété des Grégoire, la Piolaine, se trouvait à deux kilomètres de Montsou, vers l'est, sur la route de Joiselle. C'était une grande maison carrée, sans style, bâtie au commencement du siècle dernier. Des vastes terres qui en dépendaient d'abord, il ne restait qu'une trentaine d'hectares, clos de murs, d'un facile entretien. On citait surtout le verger et le potager, célèbres par leurs fruits et leurs légumes, les plus beaux du pays. D'ailleurs le parc manquait, un petit bois en tenait lieu. L'avenue de vieux tilleuls : une voûte de feuillage de trois cents mètres, plantée de la grille au perron, était une des curiosités de cette plaine rase, où l'on comptait les grands arbres, de Marchiennes à Beaugnies. » (Daudet 2008 : 89)

« Mme Grégoire, qui avait médité dans son lit la surprise de la brioche, resta pour voir mettre la pâte au four. La cuisine était immense, et on la devinait la pièce importante, à sa propreté extrême, à l'arsenal des casseroles, des ustensiles, des pots qui l'emplissaient. Cela sentait bon la bonne nourriture. Des provisions débordaient des râteliers et des armoires. » (Daudet 2008 : page 90)

La propriété des Grégoire n'est pas au centre-ville. C'est une famille nucléaire composée de trois personnes au total. Les autres individus sont des bonnes et des cuisinières. Leur propriété est très vaste, ils vivent dans l'opulence et l'abondance. Les

bourgeois font travailler les ouvriers et les bonnes à leur place. Ils mènent une vie riche et prospère ; tandis que les ouvriers sont exploités :

« Rêveur, M. Grégoire regardait cette femme et ces enfants pitoyables, avec leur chair de cire, leurs cheveux décolorés, la dégénérescence qui les rapetissait, rongés d'anémie, d'une laideur triste de meurt-de-faim. Un nouveau silence s'était fait, on n'entendait plus que la houille brûler en lâchant un jet de gaz. La salle moite avait cet air alourdi de bien-être, dont s'endorment les coins de bonheur bourgeois.

- Que fait-elle donc ? s'écria Cécile, impatientée. Mélanie, monte lui dire que le paquet est en bas de l'armoire, à gauche.

Cependant, M. Grégoire acheva tout haut les réflexions que lui inspirait la vue de ces affamés.

– On a du mal en ce monde, c'est bien vrai ; mais, ma brave femme, il faut dire aussi que les ouvriers ne sont guère sages... Ainsi, au lieu de mettre des sous de côté comme nos paysans, les mineurs boivent, font des dettes, finissent par n'avoir plus de quoi nourrir leur famille. » (Daudet 2008 : 109)

La maison des Grégoire est remplie de provisions qui débordent des râteliers et des armoires, alors que les ouvriers doivent mendier puisqu'ils ont faim. Pire, ils méprisent et maltraitent les ouvriers qui viennent chez eux quémander de l'argent. Au contraire, Paul Négrel, un jeune ingénieur, s'exprime sur le comportement des Grégoire en s'adressant à eux dans ces termes : « vous ne faites rien, vous vivez du travail des autres. Enfin, vous êtes l'infâme capital, et cela suffit... Soyez certain que, si la révolution triomphait, elle vous forcerait à restituer votre fortune, comme de l'argent volé. » (Zola 2007 : 227). Cet extrait montre bien la perception qu'avait la société de la bourgeoisie.

De même, dans le début du roman d'Alphonse Daudet, Jack et sa mère, Ida de Barancy symbolisent la petite bourgeoisie. Le paragraphe ci-dessous reflète le point de vue celleci envers les ouvriers.

«À Paris, quelquefois l'enfant avait vu des ouvriers. Il y en avait qui habitaient dans le passage des Douze-Maisons ; et tout auprès du Gymnase, une fabrique de phares dont il guettait souvent la sortie, laissait s'échapper, vers six heures, une troupe d'hommes aux blouses tachées d'huile, aux mains noires, rudes, déformées par le travail.

Cette idée qu'il porterait une blouse le frappa tout d'abord. Il se rappelait le ton de mépris dont sa mère disait autrefois « ce sont des ouvriers, des gens en blouse, » le soin avec lequel elle évitait dans la rue le frôlement salissant de leurs vêtements souillés. » (Daudet 2008 : 166)

En conclusion, nous avons eu l'occasion de décrire au moyen d'exemples, comment les vies des familles bourgeoises du XIX<sup>e</sup> siècle sont reflétées dans les romans concernés.

#### 3.3. LES OUVRIERS

« Le monde appartient à ceux dont les ouvriers se lèvent tôt. »

(Michel Colucci)

Le XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par les évolutions scientifiques et technologiques. Malheureusement, ceux-ci n'ont pas permis que les ouvriers mènent une vie agréable et confortable. Au contraire, ils contribuent seulement au machinisme. Ensuite, les hommes et les machines se retrouvent groupés dans un seul lieu : l'usine. « Dans l'usine, il faut une hiérarchie bien installée pour maintenir la discipline et mieux organiser les différentes tâches. La hiérarchie, elle aussi, s'étale beaucoup. En bas de l'échelle se trouve les petits ouvriers. Ainsi, nous continuons à monter avec les agents de maîtrise, les chefs, les comptables, les dessinateurs, les ingénieurs et tout en haut, celui qui dirige tout ce petit monde : le directeur. » (http://www.bmlisieux.com/litterature/gambier/...) En effet, au cours de la première moitié du XIXe siècle, la classe ouvrière ne représente pas plus de 30% de la population vivant dans cette hiérarchie. D'ailleurs, dans les pages suivantes, nous avons l'intention de revenir aux problèmes de ces petits ouvriers qui se trouvent en bas de l'échelle des usines.

En revanche, dans ce nouvel ordre mondial, aux antipodes des ouvriers, un nouveau groupe apparaît : c'est le patronat, qui représentait en 1880, un quart des travailleurs actifs de l'industrie (hommes, femmes et enfants inclus). En moyenne, d'après les statistiques de l'époque, il y avait 11 ouvriers pour un patron dans les industries extractives, 6 ouvriers pour un patron dans la grande industrie, voire moins de 2 ouvriers pour un patron dans la petite industrie. (Pierrard 1987 : 11) Tous les événements et conflits vécus en France au cours de ce siècle sont essentiellement issus de la lutte entre ces deux groupes.

En effet, le but du patronat est manifestement de gagner de l'argent et de multiplier sa croissance et son investissement, tandis que les ouvriers travaillent uniquement pour pouvoir survivre. Ainsi, les ouvriers doivent lutter contre le patronat pour obtenir et défendre leurs droits. Dans son livre intitulé « Le XIX<sup>e</sup> siècle 1815-1914 » René Rémond indique que :

« Entre ces deux groupes, la dissociation s'accentue et gagne tous les aspects de la vie sociale car ce n'est pas seulement à l'intérieur de l'usine que ces deux groupes se différencient mais encore par l'accès à l'instruction, la participation à la vie politique, l'habitat. [...] Leurs intérêts sont contraires et le libéralisme concourt à les opposer. L'intérêt des patrons est évidemment d'abaisser les salaires, celui des travailleurs, de les défendre, faute de pouvoir obtenir des augmentations, la concurrence qui oppose les entrepreneurs entre eux jouant au détriment des salariés. Donc, suite à ces citations on voit que les événements suivant la révolution industrielle rendent la vie des ouvriers plus difficile à vivre sans problème ». (Rémond 1974:120)

Les conditions des ouvriers s'aggravent de jour en jour, ils doivent travailler pendant de longues heures : quinze, voire dix-sept heures par jour. Les jours de repos n'existent pas et en général ils doivent travailler même les dimanches. Les lieux de travail et les conditions sont inhumains. On y trouve à peine de l'air frais. Le Dr. L.R. Villermé décrit ces conditions affreuses dans son livre.

« J'ai beaucoup entendu parler, dans le cours de mes recherches, de l'insalubrité des manufactures, surtout des manufactures de coton... J'ai mesuré beaucoup d'ateliers de manufactures de coton, pour connaître le volume d'air dont, terme moyen, chaque ouvrier dispose, abstraction faite de la masse des métiers ou machines, qui est très peu de chose. J'ai trouvé pour chaque personne :

Dans les filatures, du moins dans les salles du filage et du cardage, dont l'influence sur la santé des ouvriers est regardée comme pernicieuse, depuis 20 mètres cubes, jusqu'à 60, même 68 :

Dans les salles du filage, qui sont les plus grandes, proportion gardée, rarement moins de 35, et ordinairement de 40 à 47;

Dans les ateliers de tissage à la mécanique, de 17 à 26 mètres cubes ;

Et dans les ateliers d'impression d'indiennes, de 16 à 30, quelquefois bien davantage.

Ces résultats donnent des quantités d'air suffisantes à la respiration pendant quinze ou seize heures par jour. On ne peut avoir aucun doute à cet égard, quand on sait que le minimum d'espace exigé dans nos hôpitaux militaires par leur règlement, n'est pas de plus de vingt mètres cubes pour chaque malade fiévreux ou blessé, et de 18 pour les autres... On pourrait soutenir, il est vrai, que 20mètres cubes ne suffisent pour des malades. Les tisserands à la main ou à bras qui travaillent chez eux, n'ont pas autant d'air à respirer. En effet, si à l'espace d'environ 8 mètres cubes, occupé par un de leurs métiers, on ajoute 4 à 6 mètres, 7 au plus, que donnent les passages et les intervalles libres, on aura, pour chacun d'eux, de 12 à 15 mètres cubes... » (Villermé 1971 : 170)

Les ouvriers étaient obligés de travailler dans des conditions malsaines et dangereuses. « Dans les mines, les descentes par échelles ou par chaînes au fond du puits, avant que les compagnies ne consentent à tolérer l'usage des bennes à charbon par leurs mineurs, les éboulements dans les galeries mal étayées, l'inondation, le grisou mal détecté, l'incendie, multiplient les risques pour les haveurs. » (Rioux 1989 : 173) De plus, après le travail, ils devaient marcher pendant des heures pour rentrer chez eux. En échange, leurs salaires étaient dérisoires. D'ailleurs, ils en dépensaient une grande partie en alcool, qui était surtout le moyen d'oublier leurs problèmes. « L'alcoolisme sévit, pour échapper aux paillasses nauséabondes et aux caves humides, pour retrouver euphoriquement quelques forces. » (Rioux 1989:186) Malheureusement, la consommation abusive d'alcool avait des effets néfastes sur la santé des ouvriers, qui tombaient plus facilement malades et mouraient souvent à la fleur de l'âge.

« Les conditions de travail sont les plus dures qui soient, en l'absence de toute limitation de durée. On travaille aussi longtemps que l'éclairage ou la lumière du jour le permet, soit jusqu'à quinze ou seize heures par jour. Jamais de repos, pas même le dimanche, la suppression de la plupart des fêtes religieuses, chômées sous l'Ancien Régime, réduisant encore les possibilités de repos des travailleurs. Sur le plan religieux, la continuité du travail, mettant les ouvriers dans l'impossibilité de pratiquer et d'observer les commandements, a contribué à la déchristianisation. » (Rémond 1974 :120)

Comme nous l'avons déjà indiqué, après le pluralisme syndical, l'influence de la classe ouvrière dans le domaine social a évolué. En parallèle, les ouvriers ont commencé à faire l'objet d'œuvres littéraires, notamment dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Ainsi, plusieurs auteurs importants décrivent dans leurs œuvres la vie des ouvriers, leurs conditions de travail et leurs modes de vie. Car « le paupérisme, grand fait social- on en trouve la trace dans la littérature de l'époque, des Misérables aux romans de Dickens-, s'impose comme une évidence à l'attention. Présent dans toutes les grandes agglomérations industrielles, il inspire une législation (les lois sur les pauvres en Angleterre), suscite un mouvement de pitié et de sympathie, des œuvres philanthropiques, les conférences de Sainte-Vincent-de-Paul, le romantisme du misérabilisme. » (Rémond 1974:123)

En premier lieu, la littérature est l'art qui s'intéresse davantage aux sujets socioéconomique, politique et culturelle. Cependant, « Nous notons que la nature et la fonction de littérature se modifient et se transforment selon les époques et les cultures données. L'auteur d'une œuvre littéraire pourra chercher à présenter sa propre perception de la réalité et de sa vision du monde. Wellek et Warren remarquent également qu'un écrivain littéraire, en tant que critique sociale devrait avoir une prise de conscience des situations particulières. » (Onuko http://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:c2SVxNz3AncJ:www.ajol.info /index.php/ujah/article/download/83237/73309+&cd=1&hl=tr&ct=clnk&gl=tr). pour cette raison que les auteurs, tels qu'Émile Zola et Alphonse Daudet, soulignent les conditions difficiles de travail des ouvriers dans les romans concernés. Ces conditions sont décrites parallèlement au rapport de Dr. L.R. Villermé.

« Les quatre haveurs venaient de s'allonger les uns au-dessus des autres, sur toute la montée du front de taille. Séparés par les planches à crochets qui retenaient le charbon abattu, ils occupaient chacun quatre mètres environ de la veine ; et cette veine était si mince, épaisse à peine en cet endroit de cinquante centimètres, qu'ils se trouvaient là comme aplatis entre le toit et le mur, se traînant des genoux et des coudes, ne pouvant se retourner sans se meurtrir les épaules. Ils devaient, pour attaquer la houille, rester couchés sur le flanc, le cou tordu, les bras levés et brandissant de biais la rivelaine, le pic à manche court.

En bas, il y avait d'abord Zacharie ; Levaque et Chaval s'étageaient au-dessus ; et, tout en haut enfin, était Maheu. Chacun havait le lit de schiste, qu'il creusait à coups de rivelaine ; puis, il pratiquait deux entailles verticales dans la couche, et il détachait le bloc, en enfonçant un coin de fer, à la partie supérieure. La houille était grasse, le bloc se brisait, roulait en morceaux le long du ventre et des cuisses. Quand ces morceaux, retenus par la planche, s'étaient amassés sous eux, les haveurs disparaissaient, murés dans l'étroite fente.

C'était Maheu qui souffrait le plus. En haut, la température montait jusqu'à trente-cinq degrés, l'air ne circulait pas, l'étouffement à la longue devenait mortel. Il avait dû, pour voir clair, fixer sa lampe à un clou, près de sa tête ; et cette lampe, qui chauffait son crâne, achevait de lui brûler le sang. Mais son supplice s'aggravait surtout de l'humidité. La roche, au-dessus de lui, à quelques centimètres de son visage, ruisselait d'eau, de grosses gouttes continues et rapides, tombant sur une sorte de rythme entêté, toujours à la même place. Il avait beau tordre le cou, renverser la nuque : elles battaient sa face, s'écrasaient, claquaient sans relâche. Au bout d'un quart d'heure, il était trempé, couvert de sueur luimême, fumant d'une chaude buée de lessive. Ce matin-là, une goutte, s'acharnant dans son œil, le faisait jurer. Il ne voulait pas lâcher son havage, il donnait de grands coups, qui le secouaient violemment entre les deux roches, ainsi qu'un puceron pris entre deux feuillets d'un livre, sous la menace d'un aplatissement complet.

Pas une parole n'était échangée. Ils tapaient tous, on n'entendait que ces coups irréguliers, voilés et comme lointains. Les bruits prenaient une sonorité rauque, sans un

écho dans l'air mort. Et il semblait que les ténèbres fussent d'un noir inconnu, épaissi par les poussières volantes du charbon, alourdi par des gaz qui pesaient sur les yeux. Les mèches des lampes, sous leurs chapeaux de toile métallique, n'y mettaient que des points rougeâtres. On ne distinguait rien, la taille s'ouvrait, montait ainsi qu'une large cheminée, plate et oblique, où la suie de dix hivers aurait amassé une nuit profonde. Des formes spectrales s'y agitaient, les lueurs perdues laissaient entrevoir une rondeur de hanche, un bras noueux, une tête violente, barbouillée comme pour un crime. Parfois, en se détachant, luisaient des blocs de houille, des pans et des arêtes, brusquement allumés d'un reflet de cristal. Puis, tout retombait au noir, les rivelaines tapaient à grands coups sourds, il n'y avait plus que le halètement des poitrines, le grognement de gêne et de fatigue, sous la pesanteur de l'air et la pluie des sources. » (Zola 2007 : 54-55-56)

Les ouvriers travaillant dans la mine sont décrits d'une façon très pathétique et pitoyable. Ils doivent travailler cinq ou six cents mètres en dessous de la terre. En outre, ils doivent se tenir debout toute la journée. L'humidité est très élevée dans les mines et ceci est très dangereux pour leur santé. De plus, sous terre, cette humidité provoque l'augmentation de la température jusqu'à quarante degrés, rendant la respiration quasi impossible. Ailleurs, nous constatons aussi les mêmes conditions de travail dans le roman d'Alphonse Daudet.

« Comme il mettait le pied sur l'échelle menant à la chambre de chauffe, une longue secousse ébranla le navire, la vapeur qui grondait depuis le matin régularisa son bruit, l'hélice se mit en branle. On partait.

En bas, c'était l'enfer.

Chargés jusqu'à la gueule, dégageant avec des lueurs d'incarnat une chaleur visible, les fours dévoraient des pelletées de charbon sans cesse renouvelées par les chauffeurs dont les têtes grimaçaient, tuméfiées, apoplectiques, sous l'action de ces feux ardents. Le grondement de l'Océan semblait le rugissement de la flamme; le bruit du flot confondu avec un pétillement d'étincelles donnait l'expression d'un incendie inextinguible, renaissant de tous les efforts qu'on faisait pour l'éteindre.

- « Mets-toi là... » dit le chef de chauffe.

Jack vint se mettre devant une de ces gueules enflammées qui tournaient tout autour de lui, élargies et multipliées par le premier étourdissement du tangage. Il fallait activer ce foyer d'embrasement, l'agacer du ringard, le nourrir, le décharger sans cesse. Ce qui lui rendait la besogne plus terrible, c'est que, n'ayant pas l'habitude de la mer, les trépidations violentes de l'hélice, les surprises du roulis le faisaient chanceler, le jetaient à tout moment vers la flamme. Il était obligé de s'accrocher pour ne pas tomber et d'abandonner tout de suite les objets incandescents auxquels il essayait de se retenir.

Il travaillait pourtant avec tout son courage; mais, au bout d'une heure de ce supplice ardent, il se sentit aveuglé, sourd, sans haleine, étouffé par le sang qui montait, les yeux troubles sous les cils brûlés. Il fit ce qu'il voyait faire aux autres, et, tout ruisselant, s'élança sous la « manche à air » long conduit de toile où l'air extérieur tombe, se précipite du haut du pont par torrents... Ah! que c'était bon!... Presque aussitôt, une

chape de glace s'abattit sur ses épaules. Ce courant d'air meurtrier avait arrêté son souffle et sa vie. » (Daudet 2008 : 274-275)

La chambre de chauffe où Jack travaille est décrite comme un enfer. Car, les ouvriers doivent travailler sous haute température, allant jusqu'à cinquante degrés.

Par ailleurs, les entreprises bâtissent des maisons pour les employés des usines et les ouvriers s'y entassent. Des quartiers appelés corons et banlieues émergent, comme nous pouvons le constater dans les rapports de Dr. L.R. Villermé. Les romans se feront là aussi l'écho des conditions de vie dans ces quartiers, même si la description peut parfois varier d'un auteur à l'autre selon sa technique narrative.

«Ils suivirent une longue allée de très beaux arbres, qui bientôt se changea en une rue de petite ville bordée de maisons blanches, proprettes et toutes pareilles. C'est là qu'habite une partie des employés de l'usine, les maîtres, les premiers ouvriers. Les autres se logent sur la rive opposée, à la Montagne ou à la Basse Indre.

À cette heure, tout était silencieux, la vie et le mouvement concentrés dans l'usine ; et sans le linge qui séchait aux fenêtres, des pots de fleurs rangés près des vitres, un cri d'enfant, la cadence d'un berceau sortant de quelque porte entr'ouverte, on aurait pu croire le quartier inhabité. » (Daudet 2008 : 179)

Alphonse Daudet fait une description sympathique de ces quartiers ; néanmoins, ces quartiers ne sont généralement pas très agréables à vivre. Emile Zola les décrit également de la sorte :

« Au milieu des champs de blé et de betteraves, le coron des Deux-Cent-Quarante dormait sous la nuit noire. On distinguait vaguement les quatre immenses corps de petites maisons adossées, des corps de caserne ou d'hôpital, géométriques, parallèles, que séparaient les trois larges avenues, divisées en jardins égaux. Et, sur le plateau désert, on entendait la seule plainte des rafales, dans les treillages arrachés des clôtures. » (Zola 2007 : 30)

Ces quartiers sont composés des petites maisons. La famille est généralement élargie et donc les grands-parents habitent avec le reste de la famille. Ainsi, plusieurs personnes doivent dormir ensemble dans la même chambre et vivre dans une atmosphère insalubre.

« Chez les Maheu, au numéro 16 du deuxième corps, rien ne bougeait. Des ténèbres épaisses noyaient l'unique chambre du premier étage, comme écrasant de leur poids le

sommeil des êtres que l'on sentait là, en tas, la bouche ouverte, assommés de fatigue. Malgré le froid vif du dehors, l'air alourdi avait une chaleur vivante, cet étouffement chaud des chambrées les mieux tenues, qui sentent le bétail humain. [...]

Maintenant, la chandelle éclairait la chambre, carrée, à deux fenêtres, que trois lits emplissaient. Il y avait une armoire, une table, deux chaises de vieux noyer, dont le ton fumeux tachait durement les murs, peints en jaune clair. Et rien autre, des hardes pendues à des clous, une cruche posée sur le carreau, près d'une terrine rouge servant de cuvette. Dans le lit de gauche, Zacharie, l'aîné, un garçon de vingt et un ans, était couché avec son frère Jeanlin, qui achevait sa onzième année ; dans celui de droite, deux mioches, Lénore et Henri, la première de six ans, le second de quatre, dormaient aux bras l'un de l'autre ; tandis que Catherine partageait le troisième lit avec sa sœur Alzire, si chétive pour ses neuf ans, qu'elle ne l'aurait même pas sentie près d'elle, sans la bosse de la petite infirme qui lui enfonçait les côtes. La porte vitrée était ouverte, on apercevait le couloir du palier, l'espèce de boyau où le père et la mère occupaient un quatrième lit, contre lequel ils avaient dû installer le berceau de la dernière venue, Estelle, âgée de trois mois à peine. » (Zola 2007 : 30-31)

Les Maheu sont une famille élargie et travaillent dans la mine. Ces derniers habitent dans une petite maison à deux étages et il existe une chambre à chaque étage. Ce type de maison est très commun dans les corons et dans les banlieues au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi, nous observons ces types de maisons identiques non seulement dans *Germinal* de Zola mais aussi dans *Jack* de Daudet.

« Pendant qu'ils discutaient, Jack, escorté des deux femmes, entra dans la maison. Elle n'était pas grande et se composait d'un rez-de-chaussée coupé en deux pièces, dont l'une s'appelait « la salle, » embellie d'un fauteuil et de quelques gros coquillages sur la cheminée. En haut, se retrouvait la même disposition. Pas de papier aux murs, une couche de chaux souvent renouvelée, de grands lits à baldaquins avec des rideaux de vieille perse à ramages, roses, bleu tendre, ornés de franges à boules. [...]Dans un coin, un paravent à grandes fleurs dissimulait l'échelle qui montait à la soupente de l'apprenti et formait un petit étage ambulant et tremblant. » (Daudet 2008 : 187)

Ce sont les entreprises qui sont propriétaires des maisons habitées par les ouvriers. Ceux-ci en sont seulement les locataires et n'ont pas d'autre choix que d'y vivre. Les parents sont toujours obligés de partager leur maison avec d'autres locataires pour des raisons financières. Nous le constatons dans les deux romans :

« [...] Mais madame Weber, qui est la raison même, trouve qu'au prix où sont les denrées, nous ne sommes pas assez riches pour nous mettre tous seuls en ménage, et elle voudrait que nous ayons un camarade.

- Un camarade?

– Dam! oui... On fait souvent cela dans le faubourg, quand on est pauvre. On cherche un camarade, garçon ou veuf, qui partage le fricot, la dépense. On le loge, on le blanchit, tout cela à frais communs. Vous pensez quelle économie pour tout le monde! Quand il y a pour deux, il y en a pour trois... Le difficile, c'est de trouver un bon camarade, quelqu'un de sérieux, d'actif, qui ne mette pas le désordre dans la maison. » (Daudet 2008: 333)

Les familles partagent leurs maisons avec d'autres personnes. Ceci nous donne une idée des conditions financières des familles d'ouvriers au XIXe siècle. D'autre part, Émile Zola nous montre aussi l'importance d'un logeur pour le bonheur de familles ouvrières dans son roman :

« Alors, la Maheude partit et ne s'arrêta plus. Ah! si elle avait eu un logeur comme ce Bouteloup, c'était elle qui aurait voulu faire marcher son ménage! Quand on savait s'y prendre, un logeur devenait une excellente affaire. Seulement, il ne fallait pas coucher avec. Et puis, le mari buvait, battait sa femme, courait les chanteuses des cafés-concerts de Montsou. [...]

Vers le milieu d'août, Étienne s'installa chez les Maheu, lorsque Zacharie marié put obtenir de la Compagnie, pour Philomène et ses deux enfants, une maison libre du coron ; et, dans les premiers temps, le jeune homme éprouva une gêne en face de Catherine.» (Zola 2007:117-179)

Il est évident que l'extrait dévoilé ci-dessus comme exemple montre l'importance d'avoir un logeur pour les familles ouvrières. Évidemment, les dépenses pourraient être réduites grâce à lui. La violence familiale pouvait être évitée par rapport à des foyers qui n'en possédaient pas. Evidemment, les ouvriers ayant des difficultés financières étaient stressés, déprimés et angoissés, les parents étaient facilement nerveux, et se montraient moins tolérants envers leurs enfants.

Nous avons déjà évoqué brièvement dans les paragraphes précédents comment les ouvriers étaient maltraités et humiliés par les autres classes. Par exemple dans *Germinal*:

« La bourgeoisie pense que les ouvriers sont trop bêtes pour comprendre que la Compagnie doit baisser le prix des produits, produire moins et en conséquence aussi payer les mineurs moins parce qu'ils n'ont pas besoin d'autant d'heures de travail. M. Hennebeau pense que les mineurs sont habitués à gagner la somme d'argent qu'ils gagnaient quand l'industrie marchait bien, et qu'ils se lamentent maintenant parce qu'ils doivent changer leurs habitudes de luxe. » (Ahlberg 2008 : 12)

À part cela, les ouvriers n'étaient pas seulement méprisés à cause de leurs vêtements et de leur apparence mais aussi à cause de leur langage et de leur rudesse. C'est-à-dire qu'ils sont humiliés physiquement et moralement à la fois. En fait, les comportements ouvriers sont clairement transmis aux lecteurs dans les romans en question :

« Ces compagnons, en costume de travail, noirs et las, que Roudic invitait à s'asseoir à mesure qu'ils entraient, avaient sur le bord de la table des poses avachies, se versaient de grands coups de vin qu'ils avalaient d'un trait en soufflant bruyamment et s'essuyant d'un revers de manche, le verre d'une main, la pipe de l'autre. Même parmi les Ratés, *Jack* n'avait jamais vu de pareilles façons de se tenir, et, par moments, quelque mot rustique le choquait par sa grossièreté franche. Puis ils ne parlaient pas comme tout le monde, se servaient entre eux d'une espèce de jargon que l'enfant trouvait bas et laid. Une machine s'appelait « une bécane, » les chefs d'ateliers « des contre-coups, » les mauvais ouvriers « de la chouflique »

- Jack fut pris subitement d'une immense tristesse, devant cette tablée d'ouvriers qui se renouvelait continuellement, sans qu'on fit attention à ceux qui entraient ou qui sortaient.
- Voilà donc comme il faut que je devienne! se disait-il, terrifié. » (Daudet 2008 : 186-187)

Dans le roman *Jack*, les ouvriers parlent d'une façon différente et ils utilisent un jargon spécifique au cours de leurs conversations. Ils se réunissent et s'amusent en buvant de l'alcool soit après le travail soit pendant les vacances et les jours fériés. Nous observons aussi cette situation dans les rapports du Dr. L.R. Villermé. Par ailleurs, ceci est aussi clairement évoqué par Zola dans son roman :

« Comme les Maheu arrivaient, des rires éclataient dans la grosse chaleur. Une trentaine d'ouvriers étaient debout, le dos tourné à la flamme, se rôtissant d'un air de jouissance. Avant la descente, tous venaient ainsi prendre et emporter dans la peau un bon coup de feu, pour braver l'humidité du puits. Mais, ce matin-là, on s'égayait davantage, on plaisantait la Mouquette, une herscheuse de dix-huit ans, bonne fille dont la gorge et le derrière énormes crevaient la veste et la culotte. Elle habitait Réquillart avec son père, le vieux Mouque, palefrenier, et Mouquet son frère, moulineur ; seulement, les heures de travail n'étant pas les mêmes, elle se rendait seule à la fosse ; et, au milieu des blés en été, contre un mur en hiver, elle se donnait du plaisir, en compagnie de son amoureux de la semaine. Toute la mine y passait, une vraie tournée de camarades, sans autre conséquence. Un jour qu'on lui reprochait un cloutier de Marchiennes, elle avait failli crever de colère, criant qu'elle se respectait trop, qu'elle se couperait un bras, si quelqu'un pouvait se flatter de l'avoir vue avec un autre qu'un charbonnier.

- Ce n'est donc plus le grand Chaval ? disait un mineur en ricanant. T'as pris ce petiot-là
  ? Mais lui faudrait une échelle !... Je vous ai aperçus derrière Réquillart. À preuve qu'il est monté sur une borne.
- Après ? répondait la Mouquette en belle humeur. Qu'est-ce que ça te fiche ? On ne t'a pas appelé pour que tu pousses.

Et cette grossièreté bonne enfant redoublait les éclats des hommes, qui enflaient leurs épaules, à demi cuites par le poêle ; tandis que, secouée elle-même de rires, elle

promenait au milieu d'eux l'indécence de son costume, d'un comique troublant, avec ses bosses de chair, exagérées jusqu'à l'infirmité. » (Zola 2007 : 44-45)

Nous constatons nettement ci-dessus une conservation grossière entre les ouvriers. Ils utilisent un langage argotique. Comme nous avons déjà précisé, Émile Zola est descendu lui-même aux mines et a passé un peu de temps avec les ouvriers pour pouvoir retranscrire fidèlement leur vie. Donc, il décrit minutieusement leurs conversations et ceci conformément à leur jargon.

En conclusion, nous avons exposé dans cette partie la situation de la classe ouvrière et des familles ouvrières du XIX<sup>e</sup> siècle et comment celles-ci sont représentées dans les romans en question.

### **CHAPITRE IV**

## 4. DE LA RÉALITÉ À LA CRÉATION ROMANESQUE : ÊTRE ENFANT OUVRIER AU XIXe SIÈCLE

« Un bon ouvrier n'est jamais trop chèrement payé. » (Proverbe)

La littérature est avant tout un genre de la création artistique et une production humaine. Donc, celle-ci est liée directement à l'humain et aux réalités sociales. En outre, en tant que création artistique, la littérature est l'un des meilleurs moyens pour expliquer l'esprit humain, la société et la culture. Au contraire des autres arts, la littérature est un art figuratif et expressif. La notion essentielle qui distingue la littérature des autres arts est sans doute son contenu intellectuel. De plus, il contribue à l'évolution sociale du fait que les sujets abordés attirent l'attention de la société et qu'il est un genre fascinant.

Goldmann s'est concentré principalement sur le roman parmi les œuvres littéraires. Car, parmi ces genres, le roman est le plus proche à la réalité et est le meilleur pour réaliser une étude scientifique. L'homme se trouve au sein d'un monde problématique et essaye de le résoudre dans le roman. Selon Zola, « aujourd'hui le roman s'est emparé de toute la place, il a absorbé tous les genres. Son cadre si souple embrasse l'universalité des connaissances. Il est la poésie et il est la science. Ce n'est plus seulement un amusement, une récréation ; c'est tout ce qu'on veut, un poème, un traité de pathologie, un traité d'anatomie, une arme politique, un essai de morale. » (Becker 1992 : 70) Zola essaye de gérer le roman sous un angle scientifique; tandis que pour Goldmann, le roman est un journal qui consiste à transmettre les événements sociaux. C'est pourquoi, dans ce chapitre, nous utiliserons les romans en question pour révéler les conditions sociologiques des enfants ouvriers au XIX en France.

Avant de commencer, Il est utile ici d'exprimer quelques remarques sur la société et sur l'enfant. Une société est l'union formée par un regroupement d'hommes et de femmes, par la nature ou par des lois. Pour cela, certains éléments sont nécessaires. La famille est l'un des plus importants éléments puisqu'elle est un des canaux de diffusion de la culture. Évidemment, le membre le plus important de la famille est sans doute l'enfant. À cet égard, chaque contribution positive ou négative apportée à l'enfant est en parallèle

un complément pour l'évolution ou pour le recul de la société. C'est pourquoi, dans cette partie, nous expliquerons les conditions sociologiques des enfants, notamment des enfants du XIXe siècle, au moyen des exemples tirés de *Germinal* d'Émile Zola et de *Jack* d'Alphonse Daudet. En premier lieu, il sera utile de jeter un coup d'œil au processus historique de la place sociologique des enfants.

Le mot « enfant » n'est pas utilisé jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. A la place, le mot « puer » et le mot « adolescent » sont employés. À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, ce dernier est utilisé pour décrire le jeune homme d'âge précédant l'adolescence. Les stades de l'enfance sont : les prématurés (avant 37 semaines de grossesse), les bébés à terme (entre 37 et 42 semaines de grossesse), les nouveau-nés (entre 0 et 28 jours), les nourrissons (29 jours à 1 an), les enfants d'âge préscolaire (avant 6 ans), les enfants scolarisés et les adolescents (entre 12 et 18 ans) - (http://fr.wikipedia.org/wiki/Enfant). En conséquence, nous pouvons dire que les stades qui s'étalent entre la naissance et l'âge de dix-huit ans sont composés de deux périodes : l'enfance et l'adolescence. Les enfants apprennent beaucoup de choses sur la vie et sur eux-mêmes pendant ces deux périodes.

L'enfant est au cœur de la famille parce qu'il est très important pour l'avenir du foyer. Si la famille a plusieurs enfants, cela veut dire que son avenir est garanti. Le baptême devient essentiel après la naissance de l'enfant. Les enfants doivent être baptisés aussi tôt que possible, car les parents ont peur que leur enfant décède en étant irréligieux. Ainsi, l'enfant devient important non seulement pour l'avenir de la famille mais aussi pour l'avenir de la religion. C'est pourquoi, les recherches nous montrent que le taux de fécondité est très élevé avant le XVII<sup>e</sup> siècle ; mais le taux de mortalité prénatale est malheureusement aussi trop élevé. Car l'enfant est marqué par une mortalité élevée tout au long des siècles ; par exemple il y a 60 % décèdent avant 20 ans au XV<sup>e</sup> siècle, 30 % décèdent avant 1 an au XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup> siècle et quant au XIX<sup>e</sup> siècle la moitié meurt avant 1 an. « De sorte qu'au lieu d'avoir en moyenne 15 à 24 enfants, elle en avait plutôt 6 à 8. Enfin la mortalité opérait des coupes sombres dans cette descendance : 200 à 300 enfants sur 1000 mouraient avant un an, et il en restait souvent moins de la moitié à l'âge de 20 ans. » (Flandrin 1984 : 67)

Après le XIX<sup>e</sup> siècle, le taux de fécondité diminue lentement. Pour explication, les jeunes évitent d'avoir des enfants et limitent la fécondité du fait de la conjoncture qui s'est dégradée fortement suite à la révolution industrielle. Ils ont peur que leurs enfants souffrent des difficultés de la vie et vivent dans la misère. Ainsi, le nombre d'enfants diminue de génération en génération.

Quant à l'éducation des enfants, «à la veille de la Révolution de 1789, seule l'Église est en mesure de promouvoir l'instruction élémentaire, aussi bien dans les campagnes où le curé patronne et contrôle toute l'activité du maître d'école que dans les villes, où les écoles dominicales pour les « pauvres enfants » sont des annexes des paroisses. » (Pierrard 1987 : 38). En fait, dans ces périodes, les enfants étaient des enfants dans tous les sens du terme ; par exemple, ils s'habillaient comme tel, avec des costumes réservés à cet âge. Ils possédaient beaucoup de jouets, ayant alors beaucoup de temps pour jouer. Ils poursuivaient leur éducation à l'école ; mais après ce siècle, leur condition dans la société change totalement. Selon Thierry Renaud ;

#### « Au cours des siècles, l'éducation a eu différentes définitions :

- Sous l'ancien régime elle était réservée à la noblesse, aux proches du pouvoir : l'éducation du peuple émanait du groupe social, familial. Chez les princes il y avait quand même pas mal d'analphabètes, ce n'était pas tous des intellectuels.
- XVIII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle: réapparition de l'idée selon laquelle éduquer n'est pas seulement élever l'enfant mais aussi cultiver son esprit = instruction + moralisation (indissociables), d'où l'expression « avoir de l'éducation », « être éduqué ». Cette conception se développe dans la noblesse mais aussi dans la bourgeoisie (qui participera à la révolution).
- fin XVIII<sup>e</sup> siècle: notion conçue pour la première fois pour la totalité de la population avec les penseurs des lumières, la révolution. Ce sont les « sauvages » qui prennent la place des « non éduqués » dans la société française, des « non dotés d'intelligence », des « immoraux », puisque les paysans entament leur exode urbain, leur moralisation devient indispensable.
- fin XIX<sup>e</sup> siècle : le monde urbain industrialisé prend le pouvoir sur le monde paysan. » (https://www.google.fr/#q=Connaissances+des+institutions+d'%C3%A9ducation+Thierr y+RENAUD&spell=1)

Comme nous allons l'expliquer dans les pages ultérieures, dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, aller à l'école n'est pas simple ni répandue. En effet, les familles travaillant aux usines habitaient dans les banlieues. Celles-ci étaient parfois très éloignées des écoles, les enfants devaient donc marcher plusieurs heures pour s'y rendre. Si l'enfant est d'âge préscolaire, il ne peut pas aller tout seul à l'école et il a besoin de l'aide de son

parent; malheureusement, son parent doit travailler (à l'usine ou ailleurs). Par conséquent, les familles ne permettent pas à leurs enfants d'aller à l'école. « Une trop grande partie de la classe ouvrière, imbue d'une ignorance profonde, ne vit, ne pense que par le sens matériel mêlé de superstitions. Ce désordre intellectuel enraciné chez eux se transmet de père en fils... Dès l'âge de huit à neuf ans, leurs enfants sont placés dans les ateliers de fabrique, tristes foyers de désordre... A Lille, le docteur Dupont avait remarqué que beaucoup d'enfants d'ouvriers « restent continuellement sous la direction des femmes jusqu'à ce que leur âge leur permette de prendre un métier...» » (Pierrard 1987 : 46)

En l'occurrence, le rôle des grands-parents devient essentiel, parce qu'ils doivent prendre soin des petits-enfants quand leurs parents s'absentent pour travailler. L'apprentissage des enfants commence donc en observant les grands-parents. Malheureusement, les grands-parents ont parfois recours à la violence et cette attitude affecte les comportements des enfants à partir dès le premier âge. En même temps, l'église aussi devient un autre lieu d'éducation pour les enfants dans cette période, puisque les grands-parents fréquentent l'église et emmènent avec eux les enfants. Quand les enfants atteignent l'âge de huit ou neuf ans, ils sont supposés avoir acquis la maturité nécessaire pour le monde du travail et en conséquence, ils sont envoyés au travail au lieu d'aller à l'école. Ainsi, les enfants deviennent les premiers prolétaires du XIX<sup>e</sup> siècle :

« Les renseignements s'accordent tous, au reste, pour établir que l'instruction des enfants qui ont été admis dans les ateliers dès l'âge de six ans est nulle, et qu'ordinairement ceux qui sont reçus avant dix ou onze ans, ne savent ni lire ni écrire. On a bien ouvert quelques écoles du soir et du dimanche ; mais des enfants fatigués par un labeur de douze ou quatorze heures, ou par le travail de la nuit précédente, ne sont pas en état d'en suivre les leçons avec fruit. L'indifférence des parents à cet égard est d'ailleurs communément très grande. Quant à l'instruction religieuse, on lui accorde, en général assure-t-on, le temps nécessaire. » (Villermé 1971 : 155)

Les constats du Dr. L. R. Villermé sont justes. Cependant, jusqu'à la fin de la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, le taux d'alphabétisation en France commence à augmenter peu à peu ; en effet, « l'intervention de l'État est ici décisive : la loi Guizot du 28 juin 1833 rend obligatoire pour chaque commune de plus de 500 habitants l'entretien d'une école primaire de garçons ; la loi Falloux du 15 mars 1850 étend cette obligation aux écoles

primaires de filles pour les communes de plus de 800 habitants ; la loi du 1er juin 1878 oblige chaque commune à construire un bâtiment d'école et enfin les «lois Ferry» de 1881 et 1882 rendent l'école gratuite, obligatoire et laïque. » (http://www.archives-lyon.fr/static/archives/contenu/Offre\_culturelle/3\_Fiches%20vertes.pdf)

Néanmoins, tous les enfants n'ont pas pu profiter de ces lois. Malheureusement, celles-ci n'ont pas été très applicables pour les familles ouvrières principalement pour des raisons socio-économiques. La plupart des enfants des familles ouvrières ne pouvaient toujours pas avoir le droit à l'éducation. C'est pourquoi, avant d'examiner les conditions de vie de ces enfants du XIX<sup>e</sup> siècle, nous devons en premier lieu séparer les enfants des ouvriers et les enfants de la bourgeoisie, puisqu'ils ne sont pas égaux. Par exemple, dans la société bourgeoise, les enfants peuvent continuer à faire des études autant qu'ils souhaitent et ils ne doivent pas travailler aux usines.

#### 4.1. LE STATUT DE L'ENFANT CHEZ LES BOURGEOIS ET LES OUVRIERS

«Le 25 mars 1851, à dix heures du soir, Marie Staes, femme Valkins, demeurant à Fives, vient de se coucher : son enfant pleure ; elle le prend, lui donne le sein mais s'endort aussitôt, abattue, dira-t-elle, par la fatigue et le travail. Quand elle se réveille, à trois heures du matin, l'enfant est sous elle, mort étouffé. Les juges auront tellement pitié d'elle qu'ils ne lui infligeront qu'une amende de seize francs.» (Pierrard 1987 : 38)

D'après Goldmann, l'auteur est celui qui reflète les formes et les structures sociales dans son œuvre d'une manière significative, et donc également les réalités sociales. Il convient donc de prendre en compte l'œuvre non seulement dans la globalité, mais également en analyser les composantes profondes telles que par exemple le contexte géographique, historique et sociologique, la psychologie des personnages etc. : nous avons donc besoin du structuralisme génétique.

Quant au XIX<sup>e</sup> siècle, les enfants des familles bourgeoises menaient une vie assez confortable comme leurs parents au cours de cette époque grâce au système capitaliste. Il existe plusieurs informations à propos de leur vie, soit dans les romans soit dans les archives officielles. Ces enfants sont gâtés par leurs parents et tous leurs vœux se réalisent. Il existe des bonnes dédiées spécialement au bien-être et à la sécurité de ces enfants. Les descendants des bourgeois mènent une vie heureuse et confortable sous la

surveillance des parents et des bonnes loin de toutes les difficultés de la vie. Cette situation est indiquée de manière flagrante aux lecteurs dans les œuvres étudiées ici :

« – Où sommes-nous donc ? dit-elle tout à coup en abaissant la glace pleine de buée... Déjà la Madeleine... Comme nous sommes venus vite... Tiens ! si nous nous arrêtions chez chose... tu sais, le fameux pâtissier... Allons ! essuie tes yeux, petit bêta... Je vais te payer des meringues.

Ils descendirent à la pâtisserie espagnole, très à la mode à ce moment-là.

Il y avait foule.

Les étoffes, les fourrures se frôlaient, se pressaient avec une hâte d'appétit, et les figures de femmes, le voile relevé à la hauteur des yeux, se reflétaient aux miroirs de la boutique entourés d'or et de moulures couleur de crème, parmi toutes sortes de reflets joyeux, le blanc laiteux des soucoupes, le cristal des verres, la variété des confiseries.

Mme de Barancy et son enfant furent très regardés. Cela la charma. Ce petit succès, joint à la crise de tout à l'heure, lui fît dévorer une quantité de meringues, de nougats, le tout arrosé d'un doigt de vin d'Espagne. Jack l'imitait, mais avec plus de modération, son gros chagrin de tantôt ayant empli son petit cœur de soupirs comprimés et de larmes non répandues.

Quand ils sortirent de là, le temps était si beau, quoique froid, le marché de la Madeleine mettait dans l'air un si doux parfum de violettes, qu'Ida voulut revenir à pied et renvoya la voiture. Alertement, mais de ce pas un peu lent des femmes habituées à se laisser admirer, elle se mit en route, tenant Jacques par la main. La marche à l'air vif, la vue des magasins qu'on commençait à éclairer achevèrent de lui rendre sa belle humeur. » (Daudet 2008 : 16-17)

Comme nous l'avons vu ci-dessus, dans les familles bourgeoises, ce ne sont pas seulement les parents qui mènent une vie riche et prospère, mais aussi les enfants. Mme de Barancy et son enfant font des courses ensemble. Au début, ils vont dans une pâtisserie et mangent des petits gâteaux et puis font de la marche tout en regardant les vitrines des magasins. Par ailleurs, dans *Germinal* d'Émile Zola, les sentiments des parents Grégoire envers leur fille Cécile et ce qu'ils font pour cette dernière est la preuve de la valeur qu'ils attribuent à leur fille. Le dialogue entre Madame et Monsieur Grégoire en est la preuve concrète :

- «- Et Cécile ? demanda-t-il, elle ne se lève donc pas, aujourd'hui ?
- Je n'y comprends rien, répondit sa femme. Il me semblait l'avoir entendue remuer.
- Le couvert était mis, trois bols sur la nappe blanche. On envoya Honorine voir ce que devenait Mademoiselle. Mais elle redescendit aussitôt, retenant des rires, étouffant sa voix, comme si elle eût parlé en haut, dans la chambre.
- Oh! si Monsieur et Madame voyaient Mademoiselle!... Elle dort, oh! elle dort, ainsi qu'un Jésus... On n'a pas idée de ça, c'est un plaisir à la regarder.

Le père et la mère échangeaient des regards attendris. Il dit en souriant :

- Viens-tu voir ?
- Cette pauvre mignonne! murmura-t-elle. J'y vais.

Et ils montèrent ensemble. La chambre était la seule luxueuse de la maison, tendue de soie bleue, garnie de meubles laqués, blancs à filets bleus, un caprice d'enfant gâtée satisfait par les parents. Dans les blancheurs vagues du lit, sous le demi-jour qui tombait de l'écartement d'un rideau, la jeune fille dormait, une joue appuyée sur son bras nu. Elle n'était pas jolie, trop saine, trop bien portante, mûre à dix-huit ans ; mais elle avait une chair superbe, une fraîcheur de lait, avec ses cheveux châtains, sa face ronde au petit nez volontaire, noyé entre les joues. La couverture avait glissé, et elle respirait si doucement, que son haleine ne soulevait même pas sa gorge déjà lourde.

- Ce maudit vent l'aura empêchée de fermer les yeux, dit la mère doucement.

Le père, d'un geste, lui imposa silence. Tous les deux se penchaient, regardaient avec adoration, dans sa nudité de vierge, cette fille si longtemps désirée, qu'ils avaient eue sur le tard, lorsqu'ils ne l'espéraient plus. [...] Ils tremblèrent qu'elle ne s'éveillât, ils s'en allèrent sur la pointe des pieds. » (Zola 2007 : 91-92)

La bonne, la mère et le père prennent toutes les précautions pour que Cécile ne soit pas dérangée et ne se réveille pas. Normalement, ces enfants n'ont pas besoin d'être surveillés ou de travailler pour gagner leur vie. Il existe des bonnes qui s'occupent d'eux. Ci-dessous, il s'agit d'un autre exemple extrait de *Germinal*:

« - Mélanie, dit-elle à la cuisinière, si vous faisiez la brioche ce matin, puisque la pâte est prête. Mademoiselle ne se lèvera pas avant une demi-heure, et elle en mangerait avec son chocolat... Hein! Ce serait une surprise. [...] (Zola 2007: 89-90)

Nous constatons nettement que les bonnes s'occupent attentivement de la petite fille bourgeoise. Elle n'est pas obligée de travailler pour pouvoir manger ou gagner sa vie. Elle mène une vie prospère, tandis que les enfants paysans ou ouvriers doivent travailler jusqu'au dernier jour de leur vie pour pouvoir survivre.

Certes, les enfants des familles bourgeoises grandissent dans des conditions plus favorables en comparaison des enfants des familles ouvrières. Ils reçoivent une éducation bien meilleure par rapport aux enfants des familles ouvrières. Par exemple, il est courant pour une famille bourgeoise d'envoyer ses enfants dans un pensionnat afin de parfaire leur éducation, comme nous le montre Daudet, dans le roman *Jack*, avec le passage où Madame de Barancy essaie d'inscrire son enfant dans un tel établissement.

« – Attendez donc, attendez donc. J'en connais un fameux, moi, de pensionnat, et qui ferait joliment votre af... votre affaire. Ça s'appelle le collège... non, pas le collège... le gy... le gymnase Moronval. Mais, quoique ça, c'est tout de même un collège. Quand j'étais chez les Saïd, chez mes Égyptiens, c'est là que je conduisais le petit; même que le marchand de soupe, une espèce de mal blanchi, me donnait toujours des prospectus. Je dois en avoir encore un... [...]

- Voilà ! dit-il d'un air de triomphe. Il déplia le prospectus, et commença à lire, ou plutôt à épeler péniblement :
- « Gy... Gymnase... Moronval... dans le... le...
- Donnez-moi ça, dit mademoiselle Constant ; et, lui prenant le papier des mains, elle lut tout d'une traite :

Gymnase Moronval, 25, avenue Montaigne. – Dans le plus beau quartier de Paris. – Institution de famille. – Grand jardin. – Nombre d'élèves limité. – Cours de prononciation française par la méthode Moronval-Decostère. – Rectification d'accents étrangers ou de province. – Correction des vices de prononciation de tout genre par la position des organes phonétiques... » (Daudet 2008 : 21)

En revanche, les enfants des familles ouvrières n'ont malheureusement pas l'occasion de profiter d'une telle éducation, car aller à l'école était non seulement un luxe (financièrement parlant) pour les enfants des familles ouvrières, mais encore fallait-il qu'ils obtinssent l'accord de leurs parents. Il existait surement un travail à faire pour eux soit à la maison soit à l'usine. Par exemple, dans *Germinal*, Alzire, le quatrième enfant des Maheu, veut aller à l'école. Cependant, elle n'y est pas envoyée car sa mère prétexte qu'il y a des travaux à faire à la maison. Ci-dessous, le dialogue entre Alzire et sa mère à ce sujet :

- «— Écoute, répétait-elle à Alzire, tu laisseras dormir ton grand-père, tu veilleras bien à ce que Estelle ne se casse pas la tête, et si elle se réveillait, si elle gueulait trop, tiens ! voici un morceau de sucre, tu le ferais fondre, tu lui en donnerais des cuillerées... Je sais que tu es raisonnable, que tu ne le mangeras pas.
- Et l'école, maman?
- L'école, eh bien! ce sera pour un autre jour... J'ai besoin de toi. » (Zola 2007 : 102)

La Maheude, alors qu'elle s'apprête à quitter la maison, donne des instructions à sa fille, Alzire. Elle ne pouvait donc pas aller à l'école. Comme dans cet exemple, les enfants des familles ouvrières du XIX<sup>e</sup> siècle sont privés de l'éducation pour différentes raisons. D'ailleurs, même aujourd'hui:

« 58 % des ouvriers sont fils d'ouvrier. Deux ouvriers pris au hasard ont quatre chances sur dix de venir du même milieu, et le groupe social des ouvriers est le second groupe le plus homogène au niveau des origines après les agriculteurs. Cependant, les ouvriers restent davantage dans leur milieu d'origine, malgré le recul industriel, en ayant souvent tendance à alterner périodes d'emploi et de chômage. Ils deviennent donc le plus souvent ouvriers (46 %) ou exercent sinon une profession intermédiaire (23 %). » (http://www.insee.fr/fr/ffc/docs\_ffc/donsoc06ym.pdf)

Nous pouvons donc parler de prédestination pour ces enfants-là. Par ailleurs, le travail des enfants est aussi un obstacle pour leur éducation. En fait, même si les enfants travaillaient aussi avant le XIXe siècle, ils travaillaient auprès de leurs familles et pour le bénéfice de leurs familles. Après ce siècle, et suite à la révolution industrielle, ils travaillent pour les patrons et pour la bourgeoisie.

# 4.2. LE TRAVAIL DES ENFANTS ET LES MAUVAISES CONDITIONS DE TRAVAIL

Dans cette partie, nous nous attacherons à démontrer les mauvaises conditions de travail des enfants au XIXe siècle. À part Zola et Daudet, Victor Hugo aussi s'intéressait aux sujets des enfants ouvriers et à leur condition de vie difficile dans ses œuvres notamment dans son poème intitulé « *Où vont tous ces enfants?* »:

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit? Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit? Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ? Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ; Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement Dans la même prison le même mouvement. Accroupis sous les dents d'une machine sombre, Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre, Innocents dans un bagne, anges dans un enfer, Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer. Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue. Aussi quelle pâleur! la cendre est sur leur joue. Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las. Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas! Ils semblent dire à Dieu : « Petits comme nous sommes, Notre père, voyez ce que nous font les hommes! » O servitude infâme imposée à l'enfant! Rachitisme! travail dont le souffle étouffant Défait ce qu'a fait Dieu ; qui tue, œuvre insensée, La beauté sur les fronts, dans les cœurs la pensée, Et qui ferait - c'est là son fruit le plus certain ! -D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin! Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre, Qui produit la richesse en créant la misère, Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil! Progrès dont on demande : « Où va-t-il ? que veut-il ? » Qui brise la jeunesse en fleur! qui donne, en somme, Une âme à la machine et la retire à l'homme! Que ce travail, haï des mères, soit maudit! Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,

Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème ! O Dieu ! qu'il soit maudit au nom du travail même, Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux, Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux

> Victor HUGO Les Contemplations, Livre III « Les luttes et les Rêves », II, vers 113 à 146, 1856

Nous allons présenter nos constats grâce à l'étude des romans précédemment cités et en nous aidant également des données officielles pour ce siècle. Les enfants occupent plusieurs types de métiers durant ce siècle. Par exemple, le secteur du textile employait beaucoup d'enfants, bien que ce fût un secteur très dangereux pour leur santé. L'espérance de vie des tisserands et des fileurs était de moins de deux ans (1 an 5 mois pour les tisserands et 1 an 3 mois pour les fileurs) d'après les recherches effectuées par le Dr. L. R Villermé. Cette durée était de moins de quatre ans (3 ans 10 mois et 3 ans 11 mois) selon les recherches du Dr. Penot. Peu importe cette durée, si un enfant commence à travailler dans le secteur du textile, soit comme tisserand ou comme fileur, son espérance de vie ne sera pas supérieure à quatre ans. S'il commence à travailler à dix ans, il sera probablement mort à quinze ans :

« Toutefois, il y avait de l'injustice à ne pas faire observer ici, qu'il ne faut point, sous ce rapport, confondre les manufactures de laine avec celles de coton. Dans les unes et les autres, il est vrai, la durée du travail est communément la même ; mais dans les manufactures de laine, les enfants sont, presque partout, plus âgés de deux ou trois ans que dans les manufactures de coton. Cette seule différence d'âge expliquerait celle qui s'observe dans leur santé. Mais d'autres conditions encore concourent ordinairement à rendre les enfants des premières mieux portants que ceux des secondes : leurs ateliers n'offrent aucune cause particulière d'insalubrité, leurs gains sont un peu plus élevés, et la gêne moins grande des parents permet à ceux-ci de leur donner une meilleure nourriture. Les deux industries n'exigent guère, il est vrai, de la part des enfants, qu'une simple surveillance. Mais pour tous, la fatigue résulte d'une station beaucoup trop prolongée. Ils restent seize à dix-sept heures debout chaque jour, dont treize ou moins dans une pièce fermée, sans presque changer de place ni d'attitude. Ce n'est pas là un travail, une tâche, c'est une torture; et on l'inflige à des enfants de six à huit ans, mal nourris, mal vêtus, obligés de parcourir, dès cinq heures du matin la longue distance qui les sépare de leurs ateliers, et qu'achève d'épuiser, le soir, leur retour de ces ateliers. » (Villermé 1971 : 150)

Malheureusement, dans le secteur du textile comme ailleurs, les enfants doivent travailler dans des conditions insupportables. « Il n'y a pas de davantage de limitation d'âge. Les enfants sont astreints à travailler dès leur plus jeune âge et le plus âgé n'ont

pas de retraite. Ceci est conforme aux maximes du libéralisme qui veut que la liberté de l'offre et de la demande ne soit entravée par aucune réglementation contraignante. » (Rémond 1974:121) Le Dr. L.R. Villermé démontre aussi parfaitement cette situation dans son livre :

« Un reproche plus fondé est celui de l'insalubrité des ateliers où se bat le coton brut. Cette opération, qu'elle se fasse à la main ou avec des machines, produit un nuage épais de poussières irritantes et de duvet cotonneux, qui se déposent sur les ouvriers, les salissent, s'attachent surtout à leurs vêtements de laine, à leurs cheveux, à leurs sourcils, à leurs paupières, à l'entrée du conduit de l'oreille, à l'ouverture des narines, à la barbe, partout où des poils peuvent les retenir, et leur donnent, pendant le travail, un aspect fort étrange. Il s'en introduit en outre dans le nez, la bouche, le gosier; et, à ce qu'il paraît, jusque dans les voies profondes de la respiration. Ce duvet, ces poussières que les batteurs soulèvent et respirent abondamment, ne peuvent avoir qu'une très fâcheuse influence sur leur santé... » (Villermé 1971 : 172)

À part le secteur textile, les enfants pouvaient être employés comme mineur et verrier, comme cela est bien illustré dans les romans que nous étudions. Par exemple, Jack travaille au début à la fonderie et puis à la chaudière d'un navire comme chauffeur. De plus, il travaille comme « apprenti » dans ces emplois bien qu'il ne soit pas apte à travailler. La lettre ci-dessous en est un indice clair :

« Mon cher frère, selon que je t'avais marqué dans ma dernière, j'ai parlé au directeur pour le jeune homme de ton ami, et malgré que ce jeune homme soit encore bien jeune et pas dans les conditions qu'il faudrait pour être apprenti, le directeur m'a permis que je le prenne comme apprenti. [...] (Daudet 2008: 166)

Cette lettre est envoyée par Roudic, le frère de Labassindre, pour donner des informations sur l'apprentissage de Jack. Le directeur de la fonderie d'Indret approuve d'employer un petit enfant comme apprenti, malgré le fait que cet enfant soit très jeune et maigre.

Un autre exemple, dans *Germinal*, au lieu de pouvoir dormir dans leurs lits chauds, les enfants sont obligés de travailler dans les mines, et ceci sans restriction d'âge ou de sexe :

<sup>«[...]</sup> Et ils sortirent, les hommes devant, la fille derrière, soufflant la chandelle, donnant un tour de clef. La maison redevint noire.

<sup>-</sup> Tiens! nous filons ensemble, dit un homme qui refermait la porte de la maison voisine.

C'était Levaque, avec son fils Bébert, un gamin de douze ans, grand ami de Jeanlin. Catherine, étonnée, étouffa un rire, à l'oreille de Zacharie : quoi donc ? Bouteloup n'attendait même plus que le mari fût parti!

Maintenant, dans le coron, les lumières s'éteignaient. [...] Et, du village éteint au Voreux qui soufflait, c'était sous les rafales un lent défilé d'ombres, le départ des charbonniers pour le travail, roulant des épaules, embarrassés de leurs bras, qu'ils croisaient sur la poitrine ; tandis que, derrière, le briquet faisait à chacun une bosse. Vêtus de toile mince, ils grelottaient de froid, sans se hâter davantage, débandés le long de la route, avec un piétinement de troupeau. » (Zola 2007 : 39)

Les enfants travaillaient dans des usines sales, étouffantes et dans des conditions malsaines. En particulier, le travail dans les mines était très dangereux. Ils étaient chargés de faire les supports des galeries pour le raccommodage. Leur petite taille leur permettait de se glisser dans les galeries les plus étroites. Malheureusement, les enfants étaient les plus exposés aux dangers d'explosion, de grisou et d'effondrement, se retrouvant souvent au premier rang face à ces dangers. D'ailleurs, Jeanlin, le quatrième enfant des Maheu, était resté sous les décombres suite à un effondrement qui a eu lieu dans la mine :

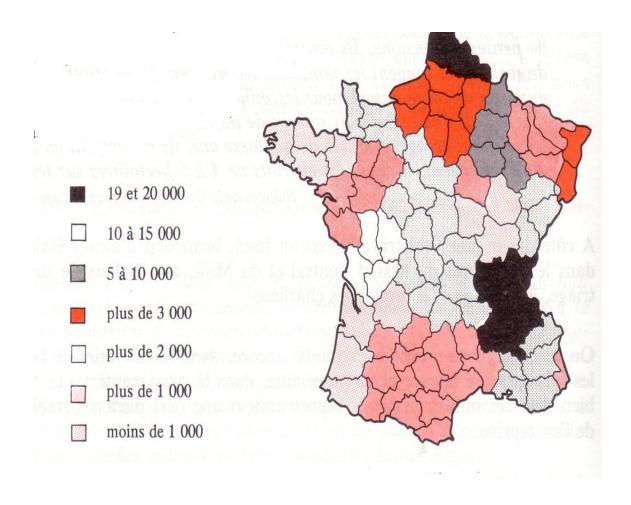
«Jeanlin, qui refermait la porte, était resté en arrière. Il se baissa, regarda la mare où il pataugeait; puis, élevant sa lampe, il s'aperçut que les bois avaient fléchi, sous le suintement continu d'une source. Justement, un haveur, un nommé Berloque dit Chicot, arrivait de sa taille, pressé de revoir sa femme, qui était en couches. Lui aussi s'arrêta, examina le boisage. Et, tout d'un coup, comme le petit allait s'élancer pour rejoindre son train, un craquement formidable s'était fait entendre, l'éboulement avait englouti l'homme et l'enfant. [...]

Bébert, lâchant son train, accourait en répétant :

– Jeanlin est dessous! Jeanlin est dessous!» (Zola 2007: 206)

Jeanlin reste sous terre suite à un éboulement, bien qu'il ait seulement à peine treize ans. Mais malheureusement, au XIX<sup>e</sup> siècle, un enfant de cet âge doit travailler dans les mêmes conditions que les adultes, s'il n'appartient pas à une famille bourgeoise ou aristocrate.

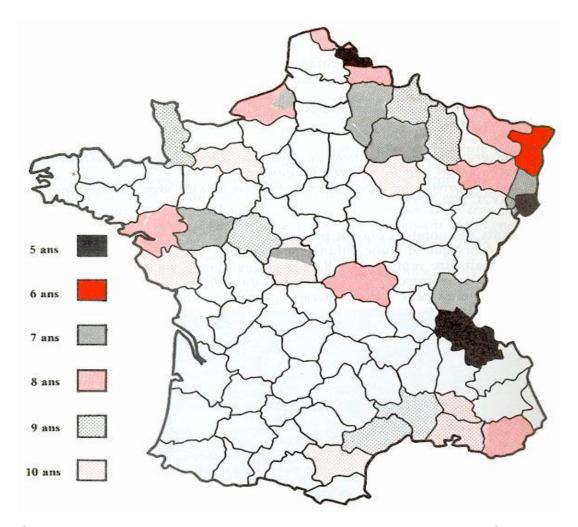
D'ailleurs, si nous examinons le taux des enfants ouvriers décédés à cette époque, le résultat obtenu, bien que significatif, est bien décevant. Des milliers d'enfants étaient inhumainement employés dans plusieurs travaux très dangereux, en général dans les mines. Déterminer exactement le nombre d'enfants ouvriers n'est pas facile. Malgré tout, nous pouvons tout de même voir sur la carte ci-dessous une estimation de leur nombre dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.



Nombre d'enfants dans les usines en 1840, par régions

http://www.icem-pedagogie-freinet.org/sites/default/files/172\_Travail\_Enfants.pdf

D'après la Statistique Générale de la France dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, nous nous apercevons qu'il existe plus d'un million de travailleurs dans le secteur industriel, cent quarante-trois mille (143.000) de ces travailleurs sont des enfants, dont quatre-vingt-treize mille (93.000) travaillent dans le secteur du textile. À cette époque, les enfants deviennent des cibles pour le patronat avide et cruel. Par exemple, au début du XIXe siècle, la manufacture Desurmont à Melun employait 67 ouvriers dont 37 enfants ; le canton de Bapaume employait officiellement 2830 ouvriers dont 1765 enfants et aussi plus de 1500 enfants employaient dans la coutellerie de Haute-Marne. (Pierrard 1987 : 49) Il est possible d'observer sur la carte ci-dessous l'âge d'admission des enfants dans les usines en France, d'après une enquête réalisée en 1840 :



L'âge d'admission des enfants dans les usines en France, d'après l'enquête de 1840 http://www.icem-pedagogie-freinet.org/sites/default/files/172\_Travail\_Enfants.pdf

Les salaires des enfants étaient évidemment moindres par rapport à ceux des adultes. C'était la raison essentielle de l'emploi des enfants. Ils travaillaient autant que les adultes, mais gagnaient moins. Le salaire par jour des enfants variait entre cinq centimes et deux francs; mais en général, ils gagnaient cinquante centimes par jour. Par contre, un homme gagnait deux francs et une femme un franc par jour. Les enfants ayant entre treize et seize ans gagnaient environ soixante-quinze centimes par jour.

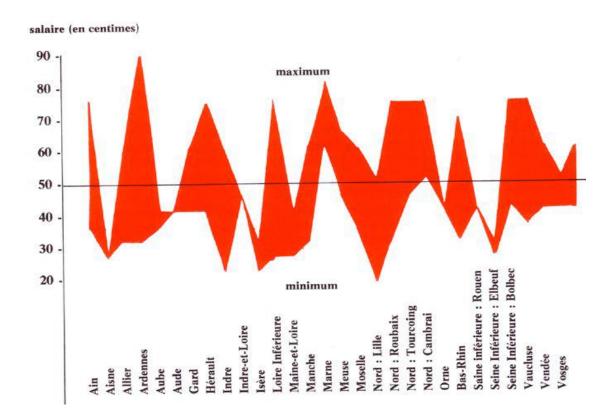
« Le taux du salaire est toujours très bas pour les femmes, et, si bas, que c'est celui de leurs maris qui semble le compléter. On voit, par exemple, dans la fabrique de Rouen, les salaires des simples ouvriers d'une filature de coton, celle de M. Crespet, varier comme il suit, à une époque où il ils étaient faibles, et où le pain était cher :

de 454 F. par an à 785,56 pour les hommes faits.

```
de 252 F. par an à 264,52 pour les femmes.
```

Selon la Statistique Générale de la France, en 1935, en Normandie, un enfant gagnait entre cinquante et soixante-dix centimes par jour, alors qu'un homme adulte percevait un franc quatre-vingts centimes. Quant aux prix des denrées, un pain coûtait trente centimes, un œuf cinquante centimes en 1832. Les enfants devaient travailler pendant toute une semaine pour pouvoir s'acheter seulement dix pains. Il est flagrant que les enfants étaient maltraités et exploités.

Nous pouvons donc constater l'insuffisance des salaires selon ces données. Ci-dessous un graphique montrant le niveau des salaires selon les régions industrielles en France dans le XIXe siècle :



Les salaires journaliers des enfants en France en 1840

http://www.icem-pedagogie-freinet.org/sites/default/files/172\_Travail\_Enfants.pdf

de 200 F. par an à 260 pour les jeunes gens de 14 à 16 ans.

de 152 F. par an à 182 pour les jeunes gens 12 à 14 ans.

de 145 F. par an à 156 pour les jeunes gens 10 à 12 ans.

de 104 F. par an à - pour les jeunes gens 7 à 9 ans. » (Villermé 1971 : 134)

Nous constatons des taux semblables dans les romans en question. Par exemple, dans *Germinal* d'Émile Zola, le père Maheu et son épouse La Maheude discutent au sujet des salaires journaliers. Ceux-ci sont conformes avec les sommes indiqués par le Dr. L.R Villermé et dans différentes références issues de cette époque :

```
« Oh! Neuf francs! se récria Maheu. Moi et Zacharie, trois: ça fait six... Catherine et le père, deux: ça fait quatre; quatre et six, dix... Et Jeanlin, un, ça fait onze. » (Zola 2007: 35)
```

Le salaire quotidien des enfants variait en général entre cinq centimes et deux francs tout en montrant des disparités selon les régions. Quant aux adultes, la moyenne était de trois francs. De même, lorsqu'on étudie le roman *Jack*, nous constatons qu'un ouvrier recevait à peine trois francs même après avoir achevé son apprentissage :

«[...] Hélas! Les salaires sont proportionnés à la valeur de l'ouvrage, et non pas à la bonne volonté de l'ouvrier. [...]

Et maintenant le voilà à dix-sept ans, son apprentissage fini, arrivant à peine à gagner ses trois francs par jour. Avec ces trois francs, il faut qu'il paye sa chambre, qu'il se nourrisse, qu'il s'habille, c'est-à-dire qu'il remplace son bourgeron et sa cotte quand il n'y a plus moyen de les porter. » (Daudet 2008 : 268)

Les familles ouvrières consacraient environ 80% de leur budget à la nourriture au XIXe siècle; mais à cause des bas salaires, cela ne suffisait jamais à nourrir correctement les membres de la famille. Malheureusement, les enfants ouvriers en subissaient plus généralement les conséquences. « Lors des crises alimentaires ou industrielles qui jalonnent tout le XIXe siècle, la famine s'installe parfois dans les foyers ouvriers : en 1847, plusieurs petits apprentis lillois sont condamnés correctionnellement à des peines de prison pour avoir bris des devantures de boulangeries et s'être emparé de pains, car, à la maison, il n'y avait plus rien à manger.» (Pierrard 1987 : 33). Zola décrit une situation similaire dans son livre *Germinal*, situation qu'il avait pu observer en direct à Anzin.

« Heureusement, la nuit se faisait noire. Bébert, d'un bond, s'était pendu à la morue, dont la ficelle cassa. Il prit sa course, en l'agitant comme un cerf-volant, suivi par les deux autres, galopant tous les trois. L'épicière, étonnée, sortit de sa boutique, sans comprendre, sans pouvoir distinguer ce troupeau qui se perdait dans les ténèbres. » (Zola 2007 : 285)

Les ouvriers se considéraient comme chanceux lorsqu'ils gagnaient un peu d'argent et trouvaient de quoi à manger. À ce propos, Bonnemort s'exprime de la manière suivante dans *Germinal*: « C'est ce que je dis, tant qu'on a du pain à manger, on peut vivre. » (Zola 2007 : 27) Les ouvriers mangent d'habitude du pain et de temps en temps de la pomme de terre. Dans *Germinal*, « Les Maheu cultivent des pommes de terre, des haricots, des pois, du chou et de la laitue dans leur jardin. On a assez de légumes, mais pas assez de pommes de terre, ce qu'on doit acheter. » (Ahlberg 2008 : 15) Ils mangent de la viande une ou deux fois par mois. Malheureusement, cette situation était pire encore pour les enfants. Plusieurs d'entre eux perdaient la vie à cause de malnutrition. La petite fille de la famille Maheu meurt de faim et de froid. De ce fait, les enfants mal nourris grandissaient avec des problèmes de santé, ces conditions difficiles augmentant les risques d'infections et causant des maladies. C'est pourquoi, le taux de mortalité des enfants était beaucoup plus élevé chez les familles ouvrières :

«Mais la porte s'ouvrit, et cette fois c'était le docteur Vanderhaghen.

– Diable! dit-il, la chandelle ne vous abîmera pas la vue... Dépêchons, je suis pressé.

Ainsi qu'à l'ordinaire, il grondait, éreinté de besogne. Il avait heureusement des allumettes, le père dut en enflammer six, une à une, et les tenir, pour qu'il pût examiner la malade. Déballée de sa couverture, elle grelottait sous cette lueur vacillante, d'une maigreur d'oiseau agonisant dans la neige, si chétive qu'on ne voyait plus que sa bosse. Elle souriait pourtant, d'un sourire égaré de moribonde, les yeux très grands, tandis que ses pauvres mains se crispaient sur sa poitrine creuse. Et, comme la mère, suffoquée, demandait si c'était raisonnable de prendre, avant elle, la seule enfant qui l'aidât au ménage, si intelligente, si douce, le docteur se fâcha.

- Tiens! la voilà qui passe... Elle est morte de faim, ta sacrée gamine. Et elle n'est pas la seule, j'en ai vu une autre, à côté... Vous m'appelez, tous, je n'y peux rien, c'est de la viande qu'il faut pour vous guérir.

Maheu, les doigts brûlés, avait lâché l'allumette ; et les ténèbres retombèrent sur le petit cadavre encore chaud. Le médecin était reparti en courant. Étienne n'entendait plus dans la pièce noire que les sanglots de la Maheude, qui répétait son appel de mort, cette lamentation lugubre et sans fin.» (Daudet 2008 : 417-418)

L'un des enfants des Maheu est en train de mourir à cause de la faim, le docteur dit à sa mère qu'il faut de la viande pour la guérir. Ceci était monnaie courante dans les familles ouvrières du XIX<sup>e</sup> siècle en France. Le rapport du Dr. L.R. Villermé souligne aussi les conditions pathétiques des ouvriers. La malnutrition entrainait des maladies chez les

enfants, et parfois la mort prématurée. Nous en retrouvons plusieurs exemples dramatiques, notamment dans les romans d'Émile Zola et d'Alphonse Daudet :

«Mais l'odeur de la viande avait fait lever les têtes de Lénore et d'Henri, qui s'amusaient par terre à dessiner des ruisseaux avec l'eau répandue. Tous deux vinrent se planter près du père, le petit en avant. Leurs yeux suivaient chaque morceau, le regardaient pleins d'espoir partir de l'assiette, et le voyaient d'un air consterné s'engouffrer dans la bouche. À la longue, le père remarqua le désir gourmand qui les pâlissait et leur mouillait les lèvres.

- Est-ce que les enfants en ont eu ? demanda-t- il. Et, comme sa femme hésitait :
- Tu sais, je n'aime pas ces injustices. Ça m'ôte l'appétit, quand ils sont là, autour de moi, à mendier un morceau.
- Mais oui, ils en ont eu! s'écria-t-elle, en colère. Ah bien! si tu les écoutes, tu peux leur donner ta part et celle des autres, ils s'empliront jusqu'à crever... N'est-ce pas, Alzire, que nous avons tous mangé du fromage?
- Bien sûr, maman, répondit la petite bossue, qui, dans ces circonstances-là, mentait avec un aplomb de grande personne.

Lénore et Henri restaient immobiles de saisissement, révoltés d'une pareille menterie, eux qu'on fouettait, s'ils ne disaient pas la vérité. Leurs petits coeurs se gonflaient, et ils avaient une grosse envie de protester, de dire qu'ils n'étaient pas là, eux, lorsque les autres en avaient mangé. » (Zola 2007 : 128-128)

La famille Maheu est une famille ouvrière ayant de grandes difficultés économiques. Lénore et Henri ont senti l'odeur de la viande quand leur père mangeait du jambon. Les enfants attendent devant leur père en espérant en avoir un petit morceau. Par ailleurs, dans le roman *Jack*, d'Argenton s'énerve lorsqu'il voit que son jambon a été avalé par quelqu'un d'autre.

«Chose rare chez lui, il eut un accès de colère, saisit Jack par le bras, secoua ce long corps d'adolescent, le souleva comme pour bien lui montrer sa faiblesse :

– Pourquoi t'es-tu permis de toucher à ce jambon ? De quel droit ?... Tu savais bien qu'il n'était pas à toi ! D'abord, rien n'est à toi, ici. Le lit dans lequel tu dors, le pain que tu manges, c'est à ma bonté, à ma charité que tu les dois. Et, vraiment, j'ai bien tort d'être aussi charitable. Car, enfin, est-ce que je te connais, moi ? Qui es-tu ? D'où sors-tu ? Il y a des moments où la dépravation précoce de tes instincts m'épouvante sur ton origine... (Daudet 2008 : 139)

D'Argenton s'en prend à Jack, qui a à peine douze ans, il l'insulte et le maltraite. Car le jambon lui appartient, étant l'homme responsable de la maison, et personne n'a le droit de le toucher sans son autorisation. La viande n'est pas un aliment facile à acheter et à

trouver au XIX<sup>e</sup> siècle. Le droit de le manger revient d'abord au père et aux grands fils et non aux enfants.

Quant à la durée du travail, c'est-à-dire au nombre d'heures du travail, celle-ci est variable selon les entreprises, les institutions, les pays, les âges, les temps,...etc. «A la ville comme à la campagne, les durées du travail sont demeurées relativement stables depuis la fin du Moyen-Âge jusqu'au milieu du XIXe siècle, toutes catégories socioprofessionnelles confondues (entre 10 et 13 heures par jour) et à une exception près : celle de la bourgeoisie d'affaires (commerce puis industrie) dont la durée du travail a très fortement augmenté à partir du XVIe siècle. » (http://www.social-sante.gouv.fr/publications/Revue\_Travail-et-Emploi/pdf/20\_2232.pdf) La durée du travail est aussi très longue pour les enfants au XIXe siècle. De plus, ils doivent travailler debout tout au long de la journée, aussi longtemps que les adultes, quinze ou seize heures parfois. Ils doivent travailler dans des conditions affreuses et inhumaines. Par exemple :

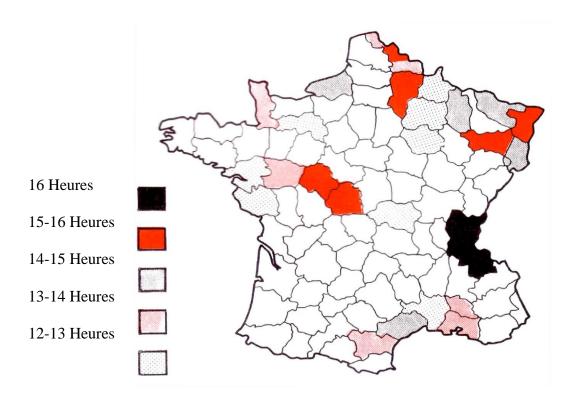
« Bolbec était un important centre textile. Le maire y signale la présence d'enfants de sept à quatorze ans. Il indique des journées de travail de onze à douze heures pour les tireurs dans l'indiennerie. Ces enfants, debout toute la journée, répartissent le mordant sur les châssis permettant l'impression des toiles de coton (indiennes). Dans les filatures, les rattacheurs qui aident le fileur en réparant les fils qui cassent font des journées de quatorze à quinze heures..»

(http://www.musees-haute-normandie.fr/IMG/pdf/RECUEIL\_DOCUMENTAIRE-2.pdf)

Par la suite, nous observons heureusement une diminution des heures de travail des enfants, notamment à la fin de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour la première fois, suite à la déclaration de la loi du 22 mars 1841, la durée du travail des enfants est limitée et leurs conditions de travail se trouvent légèrement améliorées. Par exemple, cette loi limite la durée du travail à 12 heures par jour pour les enfants entre douze et seize ans, et 8 heures par jour pour les enfants entre huit et douze ans. De plus, il est désormais interdit de les faire travailler entre 9 heures du soir et 5 heures du matin. Si l'enfant a moins de seize ans, il n'est alors pas obligé de travailler les dimanches ni les jours fériés. S'il a plus de douze ans, il doit aller à l'école et doit recevoir un certificat lié à son métier. Ainsi, il a été possible de limiter l'emploi des enfants dans les usines et dans les ateliers mécaniques.

Néanmoins, cette loi concerne seulement les ateliers de plus de dix ouvriers et malheureusement n'englobe pas tous les enfants. Par exemple, d'après la Statistique Générale de la France, en 1868, cette loi touchait quatre-vingt-dix-neuf mille quatre cents soixante-seize (99.476) enfants au total, dont cinq mille cinq (5.005) ayant entre huit et dix ans, dix-sept mille quatre cents soixante-onze (17.471) âgés de dix ans à douze ans et soixante-dix-sept mille (77.000) entre douze et seize ans. Il restait néanmoins les vingt-six mille cinq cents trois (26.503) enfants qui ne profitaient pas de cette loi parce qu'ils travaillaient dans les ateliers de moins de dix ouvriers.

Cette loi fut la première d'une série de lois tentant sans cesse de garantir les droits des enfants. Mais il faudra attendre après la seconde guerre mondiale pour qu'il y ait une vraie révolution à ce sujet. La loi de 1946 interdit enfin de faire travailler les enfants de moins de seize ans : aucun d'entre eux ne peut être forcé à travailler avant d'avoir terminé son éducation, devenue obligatoire. Voir ci-dessous les heures de travail en France en 1840 ;



La journée de travail des enfants en France en 1840

http://www.icem-pedagogie-freinet.org/sites/default/files/172\_Travail\_Enfants.pdf

Même si cette loi abaisse la durée du travail des enfants, les hommes semblent ne jamais s'en satisfaire. Le rapport de l'inspecteur de l'arrondissement d'Yvetot en 1847 ci-dessous nous montre la réaction de la société :

«Je ne finirai pas, Monsieur le Sous-préfet, sans vous faire part d'une impression fâcheuse que j'ai ressentie en parcourant les filatures(...) C'est de voir la haine qu'éprouvait les parents et les enfants pour la loi sur le travail. C'est au point que dans la dernière manufacture, la loi y a toujours été affichée, et toujours déchirée. J'ai remarqué, et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que date ma conviction, que Messieurs les filateurs, dont cette loi contrarie un peu les intérêts, ont fait entendre aux ouvriers, soit directement soit indirectement, qu'elle allait leur ôter les moyens de gagner le pain de leur famille : que leurs enfants ne pourront plus en aucune façon les aider à augmenter les salaires déjà si restreints de la journée ; qu'au lieu de les faire travailler, il fallait les envoyer à l'école (...) Tout cela dit sans affectation, et comme par intérêt pour eux, a fait croire aux ouvriers que le gouvernement voulait les empêcher de gagner leur vie ; ces hommes bruts et sans instruction n'ont vu que les 20 centimes que leur rapportait le travail de leurs enfants, sans s'inquiéter de l'avenir, sans se soucier aussi de l'effet dévastateur que produit un travail excessif sur le physique et la constitution ; ils n'ont pas vue le piège ; de là leurs propos et leurs murmures à l'occasion des inspections ; de là l'idée fixe de déchirer constamment l'affiche qui porte la loi, comme si de cette action dépendait son anéantissement . » (http://www.musees-haute-normandie.fr/IMG/pdf/...)

D'autres témoignages attestent du non-respect de cette loi par les parents ni par les patrons. Par exemple, dans l'arrondissement de Privas, l'inspecteur observe qu'au lieu d'aller à l'école, les enfants âgés de sept à dix ans continuent de se rendre à l'atelier, parfois avant 4 heures du matin pour n'en ressortir qu'après midi. En conséquence, environ trente ans après cette loi, les inspecteurs qui visitent plus de 900 établissements, constatent plus de 6000 contraventions. (Pierrard 1987 : 58)

Malheureusement, comme nous l'avons vu dans les exemples ci-dessus, les enfants sont toujours obligés de se réveiller très tôt le matin, sont toujours mal nourris, et ce pour effectuer des travaux pénibles pour un salaire de misère. Après avoir travaillé cinq ou six heures, ils reviennent chez eux pour le déjeuner. Dans l'après-midi, ils retournent aux usines ou aux ateliers et continuent à travailler jusqu'à huit ou neuf heures du soir. Ceux qui travaillent dans les mines passent tout leur temps sous la terre; car remonter à la surface et redescendre sur les lieux de travail prenaient beaucoup de temps. C'était la même routine, du lundi au samedi, sauf le dimanche, même si parfois ils étaient quand-même obligés de travailler les jours fériés. Les rapports de l'époque font tous état du même constat, les enfants vivaient des situations dramatiques :

« Il faut donc que les enfants, dont beaucoup ont à peine sept ans, quelques-uns moins encore, abrègent leur sommeil et leur repos, de tout le temps qu'ils doivent employer à parcourir deux fois par jour cette longue et fatigante route, le matin pour gagner l'atelier, le soir pour retourner chez leurs parents. » (Villermé 1971 : 149)

Tout comme dans le rapport du Dr. L.R. Villermé, les romans insistent bien sur les réveils très matinaux des enfants pour se rendre au travail ; ainsi, dans *Germinal* :

« Quatre heures sonnèrent au coucou de la salle du rez-de-chaussée, rien encore ne remua, des haleines grêles sifflaient, accompagnées de deux ronflements sonores. Et, brusquement, ce fut Catherine qui se leva. Dans sa fatigue, elle avait, par habitude, compté les quatre coups du timbre, à travers le plancher, sans trouver la force de s'éveiller complètement. Puis, les jambes jetées hors des couvertures, elle tâtonna, frotta enfin une allumette et alluma la chandelle. Mais elle restait assise, la tête si pesante, qu'elle se renversait entre les deux épaules, cédant au besoin invincible de retomber sur le traversin.[...]

Cependant, Catherine fit un effort désespéré. Elle s'étirait, elle crispait ses deux mains dans ses cheveux roux, qui lui embroussaillaient le front et la nuque. Fluette pour ses quinze ans, elle ne montrait de ses membres, hors du fourreau étroit de sa chemise, que des pieds bleuis, comme tatoués de charbon, et des bras délicats, dont la blancheur de lait tranchait sur le teint blême du visage, déjà gâté par les continuels lavages au savon noir. Un dernier bâillement ouvrit sa bouche un peu grande, aux dents superbes dans la pâleur chlorotique des gencives ; pendant que ses yeux gris pleuraient de sommeil combattu, avec une expression douloureuse et brisée, qui semblait enfler de fatigue sa nudité entière. » (Zola 2007 : 30-31)

Catherine se réveille à quatre heures du matin, elle doit préparer le petit déjeuner, bien qu'elle ait à peine quinze ans. Son corps maigre et malingre est décrit d'une manière touchante par Zola. Par la suite, cette petite descendra à la mine et sera obligée de faire les travaux aussi pénibles que ceux des hommes. De même, dans le roman d'Alphonse Daudet, le départ à l'usine de Jack est décrit d'une manière pathétique :

« Le matin, à cinq heures, le père Roudic l'appelait : « Ohé, petit gas ! » La voix résonnait dans toute la maison construite en planches. On cassait une croûte à la hâte. On buvait sur le bord de la table un coup de vin servi par la belle Clarisse, encore dans ses coiffes de nuit. Puis, en route pour l'usine, où sonnait une cloche mélancolique, infatigable, prolongeant ses « dan... dan... » comme si elle eût eu à réveiller non seulement l'île d'Indret, mais toutes les rives environnantes, l'eau, le ciel, et le port de Paimboeuf, et celui de Saint-Nazaire. C'était alors un piétinement confus, une poussée dans les rues, dans les cours, aux portes des ateliers. Ensuite, les dix minutes réglementaires écoulées, le drapeau amené annonçait que l'usine se fermait aux retardataires. À la première absence, retenue sur la paye; à la seconde, mise à pied ; à la troisième, expulsion définitive. » (Daudet 2008 : 192)

Jack se réveille à cinq heures du matin pour aller au travail. Il doit se dépêcher afin d'arriver à l'heure, car après cinq minutes, le drapeau de l'usine descend et les ouvriers arrivant en retard sont sanctionnés. Ainsi, la sanction à l'encontre des retardataires pouvait aller d'une retenue sur leur salaire jusqu'à l'expulsion définitive de la mine. De plus, comme nous constatons ci-dessus, les repas de Jack et Roudic sont frugaux (guère plus qu'un morceau de pain accompagné de vin), bien que Jack ait à peine douze ans. Par ailleurs, nous pouvons voir une scène similaire chez les Maheu dans *Germinal*:

« Devant le buffet ouvert, Catherine réfléchissait. Il ne restait qu'un bout de pain, du fromage blanc en suffisance, mais à peine une lichette de beurre ; et il s'agissait de faire les tartines pour eux quatre. Enfin, elle se décida, coupa les tranches, en prit une qu'elle couvrit de fromage, en frotta une autre de beurre, puis les colla ensemble : c'était le « briquet », la double tartine emportée chaque matin à la fosse. Bientôt, les quatre briquets furent en rang sur la table, répartis avec une sévère justice, depuis le gros du père jusqu'au petit de Jeanlin. [...]

Il ne restait plus de café, elle dut se contenter de passer l'eau sur le marc de la veille ; puis, elle sucra dans la cafetière, avec de la cassonade. Justement, son père et ses deux frères descendaient.

- Fichtre! déclara Zacharie, quand il eut mis le nez dans son bol, en voilà un qui ne nous cassera pas la tête!

Maheu haussa les épaules d'un air résigné.

- Bah! c'est chaud, c'est bon tout de même. » (Zola 2007 : 38-39)

Les Maheu n'ont presque rien à manger chez eux : un bout de pain, en peu de fromage et un peu de beurre. Il faut que les trois enfants et leur père se contentent de cette nourriture insuffisante pour le petit déjeuner et le déjeuner. De plus, cela était censé leur suffire pour accomplir leur besogne pendant au moins neuf ou dix heures par jour. Cette situation des enfants ouvriers est notée dans les rapports officiel de l'époque; par exemple, le rapport de la visite des inspecteurs chez Scrive, filateur lillois, indique que : « ces enfants, au travail depuis le matin, ont faim et s'échappent malgré nous pour aller chercher un morceau de pain.» (Pierrard 1987 : 63)

Ces conditions difficiles influencent profondément la physiologie et la psychologie des enfants. Et la situation est pire quand ils sont obligés de travailler la nuit : ils se retrouvent loin de leurs familles, dépourvus de contrôle parental. Ci-dessous la

déclaration d'un enfant de sept ans travaillant dans une manufacture nous éclaire sur ces conditions difficiles :

« J'avais sept ans, quand je commençai à travailler à la manufacture : le travail était la filature de la laine. Les heures de travail étaient de 5 heures du matin à 8 heures du soir, avec un intervalle de 30 minutes à midi pour se reposer et manger ; il n'y avait pas de temps pour se reposer et manger dans l'après-midi. Nous devions prendre nos repas comme nous pouvions, debout ou autrement. J'avais 14 heures et demie de travail effectif, à sept ans ; mon salaire était de 3,10 francs par semaine. Dans cette manufacture, il y avait environ cinquante enfants de mon âge ; ces enfants étaient souvent indisposés et en pauvre santé. Il y en avait toujours une demi-douzaine qui étaient malades, régulièrement, à cause du travail excessif. C'est à coup de lanière de cuir que les enfants étaient tenus au travail. C'était la principale occupation du contremaître de fouetter les enfants pour les forcer à faire ce travail excessif. » (http://www.arrix.be/vie/cours/...)

Il y a aussi un autre exemple sur l'histoire tragique des enfants ouvriers ci-dessous :

« Le 7 février 1859 entre à l'hôpital Saint-Sauveur à Lille un jeune mouleur en fer, Joseph Caron, né en 1841 ; depuis l'âge de quatorze ans, la marche lui est rendue difficile par la faiblesse des membres inférieurs et il souffre de fortes diarrhées ; il est petit, très maigre ; son système musculaire est atrophié ; les articulations sont volumineuses et douloureuses ; la base du thorax est élargie. Six mois de traitement- huile de foie de morue, plâtre... - ne peuvent rien : les os se cassent ; déformé, torturé jour et nuit par le rachis, le jeune ouvrier meurt le 21 septembre.» (Pierrard 1987 : 34)

Entendez-vous les cris de souffrances de ces enfants ? (!) Au cours du XIXe siècle, plusieurs enfants ouvriers meurent chaque année à cause des différentes maladies liées à la malnutrition (principalement le rachitisme) et des accidents du travail. Par exemple, on a recensé 813 morts d'enfants à Lille en 1873, 779 en 1878 et 430 cas identiques à celui de Joseph Caron à Lille en 1880. (Pierrard 1987 : 34-35) « Depuis le début de l'ère industrielle, la question de la relation entre les conditions de travail et la santé des travailleurs a été étudiée. Dès les années 1850, sous l'impulsion d'industriels, de moralistes et d'hygiénistes, « fortement encouragés » par les mouvements ouvriers, les conditions de travail et de vie des salariés sont prises en considération et les premières lois sur les conditions de travail sont édictées. Par exemple, dès 1871 en Allemagne et 1874 en France, sont promulguées des lois relatives à l'amélioration des conditions de travail des ouvriers au niveau de la sécurité et de la salubrité. » (Debrand 2011 : 3) En fait, les conditions difficiles de travail, la malnutrition, la longue durée du travail et l'atmosphère insalubre influencent négativement la santé et le développement physique

des enfants. Donc, la plupart des enfants tombent malade à cause de ces facteurs. D'autant plus que ce travail se répète six jours par semaine. Les auteurs nous dépeignent bien ces corps malingres et impuissants, comme dans cette scène, pathétique, de *Germinal*:

« – La tête n'a rien, avait repris le docteur, agenouillé sur le matelas de Jeanlin. La poitrine non plus... Ah! Ce sont les jambes qui ont étrenné.

Lui-même déshabillait l'enfant, dénouait le béguin, ôtait la veste, tirait les culottes et la chemise, avec une adresse de nourrice. Et le pauvre petit corps apparut d'une maigreur d'insecte, souillé de poussière noire, de terre jaune, que marbraient des taches sanglantes. On ne distinguait rien, on dut le laver aussi. Alors, il sembla maigrir encore sous l'éponge, la chair si blême, si transparente, qu'on voyait les os. C'était une pitié, cette dégénérescence dernière d'une race de misérables, ce rien du tout souffrant, à demi broyé par l'écrasement des roches. Quand il fut propre, on aperçut les meurtrissures des cuisses, deux taches rouges sur la peau blanche. » (Zola 2007 : 209)

Nous avions déjà évoqué dans les pages précédentes que Jeanlin était resté sous la terre suite à un éboulement. Nous observons, cette fois-ci, la description de son corps par un docteur. La représentation faite par celui-ci est vraiment déchirante. Son corps recouvert de poussière noire et de sang est décrit d'une maigreur d'insecte. Le pauvre était tellement maigre que ses os en étaient visibles. Peu importe qu'il ait été lavé, les taches noires et rouges ne pouvaient pas être ôtées de sa peau.

En général, « les enfants ont exprimé en termes d'attentes que les parents leur apprennent un certain nombre de choses utiles, à se comporter correctement, et à se débrouiller dans la vie, ou bien qu'ils les nourrissent, les logent, et les aident pour leurs devoirs, etc. Les enfants attendent que leurs parents leur apprennent à se comporter dans la vie, dans leurs relations avec les autres, à être polis. Ils attendent une éducation sexuelle et ont besoin de savoir comment marche la société. Ils attendent aussi de leurs parents qu'ils les écoutent. » (Abdallah, 2011 : 53) Malheureusement, les parents n'étaient ni éduqués ni n'avaient de temps pour cela. Donc, les enfants des familles ouvrières s'habituaient à toutes sortes de mauvaises pratiques et causaient des préjudices aux autres gens en résultat de l'indifférence et la non-surveillance des parents. En conséquence, les enfants devenaient des individus néfastes pour la communauté au lieu d'être prometteur pour l'avenir de la société. Par exemple, comme nous l'avons vu dans *Germinal*, les enfants grandissant dans un environnement désordonné prenaient souvent

de mauvaises habitudes telles que l'abus d'alcool et de tabac, allant même jusqu'à commettre le pire : vols, agressions voire même homicide volontaire.

« [...] ils aperçurent Jeanlin en train d'exciter Bébert et Lydie à voler les bouteilles de genièvre d'un débit de hasard, installé au bord d'un terrain vague. Catherine ne put que gifler son frère, la petite galopait déjà avec une bouteille. Ces satanés enfants finiraient au bagne. » (Zola 2007 : 172)

Ces enfants d'à peine treize ou quatorze ans essaient de voler les bouteilles de genièvre. Cet extrait du roman nous montre clairement les tendances et les comportements généraux des enfants ouvriers au XIXe siècle.

En règle générale, comme nous pouvons le lire dans les romans de cette époque, les enfants sont très tôt en recherche d'indépendance et s'enfuient donc souvent de leur maison. Ainsi, il n'est pas rare de constater une certaine précocité dans les rapports sexuels, à partir de onze ou douze ans. Il arrive malheureusement aussi qu'ils subissent les abus sexuels d'hommes plus âgés.

« Les autres se mirent à rire, hésitants, puis accompagnèrent le camarade, au milieu de la cohue croissante de la ducasse. Dans la salle étroite et longue du Volcan, sur une estrade de planches dressée au fond, cinq chanteuses, le rebut des filles publiques de Lille, défilaient, avec des gestes et un décolletage de monstres ; et les consommateurs donnaient dix sous, lorsqu'ils en voulaient une, derrière les planches de l'estrade. Il y avait surtout des herscheurs, des moulineurs, jusqu'à des galibots de quatorze ans, toute la jeunesse des fosses, buvant plus de genièvre que de bière. Quelques vieux mineurs se risquaient aussi, les maris paillards des corons, ceux dont les ménages tombaient à l'ordure. » (Zola 2007 : 170)

Les vieux mineurs de Montsou abusent sexuellement des petites filles et des petits garçons au Volcan. Ceci ne contribue malheureusement pas à ce que ces enfants puissent avoir ultérieurement des relations correctes avec les autres, au contraire, certains seront même voués plus tard à devenir soit des prostitués soit des personnes souffrant de dépression. De plus « la prostitution des filles et des femmes souvent amorcée à l'atelier par quelque contremaître ou patron usant du droit du seigneur, devient une nécessité économique pour quelques familles. » (Rioux 1989 : 186)

Nous l'avons vu, l'environnement influence grandement la psychologique et le moral des enfants. Nous observons une transformation physique, psychologique et sexuelle

des enfants à partir de neuf ou dix ans du fait de ces mauvaises conditions de vie. Ce sont des êtres sans défense contre toutes sortes de dangers, impuissants, comme nous l'avons déjà évoqué, en particulier contre les abus sexuels :

«C'était la commune histoire des promiscuités du coron, les garçons et les filles pourrissant ensemble, se jetant à cul, comme ils disaient, sur la toiture basse et en pente du carin, dès la nuit tombée. Toutes les herscheuses faisaient là leur premier enfant, quand elles ne prenaient pas la peine d'aller le faire à Réquillart ou dans les blés. Ça ne tirait pas à conséquence, on se mariait ensuite, les mères seules se fâchaient, lorsque les garçons commençaient trop tôt, car un garçon qui se mariait ne rapportait plus à la famille. [...] (Zola 2007: 117)

Cent pas plus loin, il tomba encore sur des couples. Il arrivait à Réquillart, et là, autour de la vieille fosse en ruine, toutes les filles de Montsou rôdaient avec leurs amoureux. C'était le rendez-vous commun, le coin écarté et désert, où les herscheuses venaient faire leur premier enfant, quand elles n'osaient se risquer sur le carin. [...] Aussi chaque fille s'y trouvait-elle chez elle, il y avait des trous perdus pour toutes, les galants les culbutaient sur les poutres, derrière les bois, dans les berlines. On se logeait quand même, coudes à coudes, sans s'occuper des voisins. Et il semblait que ce fût, autour de la machine éteinte, près de ce puits las de dégorger de la houille, une revanche de la création, le libre amour qui, sous le coup de fouet de l'instinct, plantait des enfants dans les ventres de ces filles, à peine femmes.» (Zola 2007 : 117-141)

Ces deux extraits nous montrent que les enfants de moins de douze ans ont des rapports sexuels. La mauvaise vie sexuelle influencera négativement leur avenir. Ainsi, la société et la génération commencent à se détériorer au XIX<sup>e</sup> siècle. Ceci est clairement décrit dans *Germinal* comme une réalité pour les enfants des familles ouvrières.

#### 4.3. LA VIOLENCE ENVERS LES ENFANTS OUVRIERS

« Le mauvais traitement des enfants renvoie aux mauvais traitements physiques, psychologiques, sociaux ou sexuels commis envers un enfant. Il blesse et met en danger la survie, la sécurité, l'estime de soi, la croissance et le développement de l'enfant. Il peut impliquer un seul incident ou une série d'incidents. » (http://www.rcmp-grc.gc.ca/cp-pc/pdfs/vio-chil-enfa-fra.pdf) La violence familiale envers les enfants était un problème très répandu dans la société française au XIX<sup>e</sup> siècle. Au contraire, la famille joue un rôle primordial dans le développement des enfants et c'est pourquoi la famille ainsi que la société doivent protéger des filles et des garçons jusqu'à

l'adolescence. Donc, pour mieux comprendre l'importance de la famille, en premier lieu, nous allons brièvement mentionner les relations entre les parents et les enfants.

Le mot « famille » au Moyen-Âge désignait un groupe de personnes qui ne vivait pas ensemble et dont les liens du sang et du mariage n'étaient pas la caractéristique principale. Au contraire, de nos jours : « Le mot 'famille' se dirige aujourd'hui vers des réalités diverses. Dans un sens large, c'est « l'ensemble des personnes liées entre elles par le mariage ou la filiation »; ou encore « la succession des individus qui descendent les uns des autres », c'est-à-dire « une lignée », « une race », « une dynastie » (Petit Robert) » (Flandrin 1984 : 10). Définir la famille n'est pas facile. En effet, il existe plusieurs façons de l'exprimer, mais la définition la plus courante est : une institution composée du père, de la mère et des enfants. La vie d'un individu commence dans sa famille. Il apprend à vivre au sein de cette communauté qui devient son premier lieu de socialisation. « Le milieu familial est le premier milieu d'apprentissage de l'enfant et, par conséquent, son premier cadre de référence. C'est dans son milieu familial que l'enfant a acquis ses premières connaissances et développé ses premières habiletés. Lorsque l'éducatrice fait appel aux connaissances antérieures et aux habiletés de l'enfant, elle établit un pont entre le milieu familial et le milieu éducatif. La cohérence entre ces deux milieux est très importante. Elle favorise le mieux-être de l'enfant et le développement de son sentiment d'appartenance.» (https://www.gnb.ca/0000/...)

Nous analyserons dans les pages ultérieures comment les relations entre les parents et les enfants au XIXe siècle sont exposées dans les romans *Germinal* et *Jack*. Néanmoins, regardons d'abord comment étaient les relations familiales auparavant.

Au Moyen-Âge, les enfants grandissent au sein d'un système hiérarchique. Ainsi, ils apprennent à respecter les aînés de la famille. Malheureusement, ce système familial change totalement à partir de la révolution industrielle. Les membres de la famille deviennent indifférents entre eux, notamment à cause des difficultés financières et des longues heures de travail :

« Selon Le Play, l'une des caractéristiques les plus regrettables de la société industrielle est ce qu'il appelle la famille instable : une famille composée d'un couple et de ses enfants non mariés, puisqu'en se mariant les enfants quittent la maison et fondent de nouveaux ménages. La famille a d'autant moins de chance de se perpétuer, dans cette

société industrielle, qu'elle n'est pas enracinée dans une maison, mais loue son logement, en change fréquemment et l'adapte au nombre variable de ses membres. Lorsque tous les enfants ont quitté la maison de leurs parents et que les parents meurent, il ne reste plus rien de cette famille contemporaine. » (Flandrin 1984 : 63)

Cette situation n'a pas échappé à l'attention des auteurs de l'époque, tel que Émile Zola :

« Le lendemain, toujours personne ; et, l'après-midi seulement, au retour de la fosse, les Maheu apprirent que Chaval gardait Catherine. Il lui faisait des scènes si abominables qu'elle s'était décidée à se mettre avec lui. Pour éviter les reproches, il avait quitté brusquement le Voreux, il venait d'être embauché à Jean-Bart, le puits de M. Deneulin, où elle le suivait comme herscheuse. Du reste, le nouveau ménage continuait à habiter Montsou, chez Piquette.

Maheu, d'abord, parla d'aller gifler l'homme et de ramener sa fille coups de pied dans le derrière. Puis, il eut un geste résigné : à quoi bon ? Ça tournait toujours comme ça, on n'empêchait pas les filles de se coller quand elles en avaient l'envie. Il valait mieux attendre tranquillement le mariage. » (Zola 2007 : 212-213)

Dans la société industrielle, les enfants quittent leur maison lorsqu'ils commencent à travailler. Par exemple dans *Germinal*, Catherine s'enfuit de la maison et commence à vivre avec son amant bien qu'elle soit mineure, à peine 15 ans. Les filles qui se marient doivent quitter la maison et rejoindre les autres familles. Quant aux filles non mariées, elles restent dans le foyer et acceptent obligatoirement la domination de leurs frères et de leurs pères. Les constats de Dr. L. Villermé sont assez importants concernant les relations familiales et les conditions des enfants ouvriers :

« Les ouvriers des manufactures ne se marient pas aussi jeunes qu'on le prétend... J'ajouterai, d'après mes propres recherches :

Que les mariages précoces des ouvriers ont lieu surtout dans le midi de la France, et parmi ceux qui observent les lois de la chasteté;

Que la presque totalité de leurs unions en premières noces se concentre, pour les deux sexes, sur une période de dix à douze années de la vie, au milieu de laquelle répond àpeu-près l'âge moyen de ces unions ;

Que les deux ou trois années de la vie où l'on se marie le plus souvent, sont placées à, la fin de la première moitié de cette période ;

Que c'est aussi dans cette même moitié, et près de l'âge moyen des mariages, que se trouve ce qu'on pourrait appeler leur âge probable, c'est-à-dire, l'âge au-dessus et au-dessous duquel on en compte un nombre égal;

Que la prospérité industrielle fait multiplier les mariages des ouvriers ;

Que les crises en diminuent le nombre ordinaire ; Et qu'en général les ouvriers indigents ont le plus d'enfants illégitimes, et craignent moins que les autres de les reconnaître... » (Villermé 1971 : 178)

Malheureusement le milieu familial ouvrier était loin d'être idéal pour élever un enfant au XIX<sup>e</sup> siècle. . « Une vie familiale bousculée par les horaires de travail, la promiscuité, l'exemple malsain de l'atelier : enfants et femmes rudoyés, poussés à arrondir leur paye par un travail supplémentaire ; hommes amers parfois contraints à rester au gîte, en reprisant les chaussettes, nous dit Engels, pendant que la femme et les enfants sont à la filature. La morale bourgeoise ne peut guère trouver son terrain d'élection dans la famille ouvrière. » (!) (Rioux 1989 : 186) Les familles vivaient généralement dans de petites maisons. De plus, d'autres personnes célibataires étaient acceptées régulièrement comme locataire dans ces habitations. Dans ces circonstances, les enfants étaient obligés de vivre en promiscuité avec d'autres personnes, étrangères à la famille. Il n'y avait généralement qu'une seule chambre dans ces maisons ; tout le monde se couche ou fait sa toilette dans une même pièce, la gêne et la pudeur n'étaient pas de mise entre les membres de la famille :

« Cependant, à côté du feu, le lavage commençait, dans une moitié de tonneau, transformée en baquet. Catherine, qui passait la première, l'avait empli d'eau tiède ; et elle se déshabillait tranquillement, ôtait son béguin, sa veste, sa culotte, jusqu'à sa chemise, habituée à cela depuis l'âge de huit ans, ayant grandi sans y voir du mal. Elle se tourna seulement, le ventre au feu, puis se frotta vigoureusement avec du savon noir. Personne ne la regardait, Lénore et Henri eux-mêmes n'avaient plus la curiosité de voir comment elle était faite. Quand elle fut propre, elle monta toute nue l'escalier, laissant sa chemise mouillée et ses autres vêtements, en tas, sur le carreau. Mais une querelle éclatait entre les deux frères : Jeanlin s'était hâté de sauter dans le baquet, sous le prétexte que Zacharie mangeait encore ; et celui-ci le bousculait, réclamait son tour, criait que s'il était assez gentil pour permettre à Catherine de se tremper d'abord, il ne voulait pas avoir la rinçure des galopins, d'autant plus que, lorsque celui-ci avait passé dans l'eau, on pouvait en remplir les encriers de l'école. Ils finirent par se laver ensemble, tournés également vers le feu, et ils s'entraidèrent même, ils se frottèrent le dos. Puis, comme leur sœur, ils disparurent dans l'escalier, tout nus ». (Zola 2007 : 127)

Dans ce type de maison, tous les enfants utilisent le même baquet pour se baigner. Ils ont l'habitude de se baigner sans hésitation devant les membres de la famille. La sexualité ou la différence sexuelle ne sont pas importantes pour ces enfants. Malheureusement, les enfants grandissant au sein d'une famille de ce type ne prennent plus en compte les principes moraux. Le Dr. L.R Villermé, dans ses rapports, établit le même constat à ce sujet, tout comme nous en trouvons plusieurs exemples dans les romans :

« Lorsque toute la famille couche dans la même chambre, il est rare que ce soit sur un seul lit : les parents partagent le plus grand avec les plus jeunes enfants, les filles ont le second et les garçons le troisième. Il est commun, au reste, que les enfants des deux sexes dorment ensemble jusqu'à l'âge de onze, douze ou treize ans, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils fassent leur première communion ou que le prêtre recommande de les séparer. J'ai vu souvent ces derniers couchers sans draps, mais il y en avait toujours au moins un au lit des grandes personnes, lors même qu'il manquait de matelas. » (Villermé 1971 : 96)

Selon une opinion largement répandue chez les parents ouvriers du XIX<sup>e</sup> siècle, les enfants viennent au monde pour aider à l'économie familiale. Quand les enfants veulent se marier, les parents commencent à s'inquiéter sérieusement sur l'avenir du foyer. D'après eux, les enfants doivent contribuer plus ou moins à l'économie familiale. Chaque enfant qui ne faisait pas de contribution était considéré comme un fardeau. En illustration, les paroles de la Maheude à ce propos :

« La Maheude, furieuse, étendit les mains.

- Écoute ça : je les maudis, s'ils se collent... Est-ce que Zacharie ne nous doit pas du respect? Il nous a coûté, n'est-ce pas? Eh bien! Il faut qu'il nous rende, avant de s'embarrasser d'une femme... Qu'est-ce que nous deviendrions, dis? Si nos enfants travaillaient tout de suite pour les autres? Autant crever alors! » (Zola 2007: 118)

Les parents pensent que leurs enfants doivent travailler uniquement pour contribuer au bien-être de la famille. Par ailleurs, la Maheude s'inquiète lorsque son fils Zacharie souhaite se marier et quitter la maison. Car elle a encore six enfants à nourrir et cela impactera sur les dépenses du ménage. Le mariage de son fils signifie pour elle trois francs en moins par jour.

La colère de la Maheude envers ses enfants s'intensifie suite au mariage de Zacharie et la fuite de Catherine avec son amant Chaval. Cette colère est évoquée de la manière suivante dans le roman :

«— Est-ce que je l'ai battue, quand elle a eu ce Chaval ? criait-elle à Étienne, qui l'écoutait, silencieux, très pâle. Voyons, répondez ! vous qui êtes un homme raisonnable... Nous l'avons laissée libre, n'est-ce pas ? parce que, mon Dieu ! toutes passent par là. Ainsi, moi, j'étais grosse, quand le père m'a épousée. Mais je n'ai pas filé de chez mes parents, jamais je n'aurais fait la saleté de porter avant l'âge l'argent de mes journées à un homme qui n'en avait pas besoin... Ah ! c'est dégoûtant, voyez-vous ! On en arrivera à ne plus faire d'enfants.

Une fille qui allait tous les soirs où elle voulait! Qu'a-t-elle donc dans la peau? Ne pas pouvoir attendre que je la marie, après qu'elle nous aurait aidés à sortir du pétrin! Hein? c'était naturel, on a une fille pour qu'elle travaille... Mais voilà, nous avons été trop bons, nous n'aurions pas dû lui permettre de se distraire avec un homme. On leur en accorde un bout, et elles en prennent long comme ça. » (Zola 2007 : 213)

Les paroles de la Maheude nous démontrent que les enfants sont considérés principalement comme une des sources de revenus dans les familles ouvrières. Les passages ci-dessus sont importants, parce qu'ils reflètent clairement la conception sociale et la compréhension générale de la classe ouvrière du XIX<sup>e</sup> siècle.

À part le travail excessif, le réveil tôt et la malnutrition, les enfants étaient exposés à la violence des parents mais aussi des patrons. Cette situation était quasiment valable pour tous les enfants durant le XIXe siècle. D'ailleurs, le recours à violence est décrit d'une manière claire aux lecteurs. Par exemple, dans le roman d'Alphonse Daudet, Mâdou, un petit domestique noir, s'enfuit du pensionnat de Moronval à cause de son maître impitoyable. Le pauvre garçon est violemment torturé par Moronval.

« Seulement, de temps en temps, à plusieurs reprises, on entendit de grands coups sourds et des gémissements profonds qui venaient de la chambre du mulâtre. Même quand ce bruit sinistre cessait, Jack, dans sa crainte, croyait encore l'entendre ; madame Moronval semblait très émue aussi en l'écoutant, et parfois le livre qu'elle tenait entre ses mains tremblait de toutes ses pages.

À dîner, le directeur s'assit, exténué mais radieux:

- Le miséabe! disait-il à sa femme et au docteur Hirsch; le miséabe! dans quel état il m'a mis!

Le fait est qu'il avait l'air épuisé de fatigue.

Le soir, au dortoir, Jack trouva le lit à côté du sien occupé. Le pauvre Mâdou avait mis son maître dans un tel état que lui-même avait été se coucher et n'avait pu le faire tout seul. » (Daudet 2008 : 95-96)

La violence est décrite à travers les yeux d'un autre petit enfant. Ce dernier entend des gémissements profonds de la part de Mâdou. Dans les années suivantes, Jack voit Mâdou dans ses rêves ; ceci démontre comment cette violence influence la psychologie de Jack. Quant à Mâdou, il est par la suite torturé sans pitié par un autre homme terrible, le docteur Hirsch. Le garçon, en plus d'être malade, décèdera des suites de cette violence inouïe infligée par ses bourreaux :

« Pendant huit jours, il put essayer sur sa petite victime, toutes les médecines des peuples les plus barbares, la torturer à sa guise ; l'autre ne résistait pas plus qu'un chien malade.

Quand le docteur, chargé de petites fioles mal bouchées, remplies et composées par lui de paquets de poudres odorantes et variées, entrait dans la « resserre, » en fermant soigneusement la porte derrière lui, on pensait :

« Que va-t-il lui faire ? »

Et les « petits pays chauds, » pour qui un médecin était toujours un peu un mage, un sorcier, avaient des hochements de tête, des roulements d'yeux en le voyant. (Daudet 2008 : 98)

Le Docteur Hirsch essaie toutes les médecines primitives sur le petit, comme s'il était un rat de laboratoire. Le pauvre est exploité comme un esclave par son maître et quand il se révolte, il est torturé sans pitié.

Dans les passages ci-dessus nous voyons clairement l'univers imaginaire de Daudet. Tout comme l'indique Goldmann, selon qui la conscience collective est exprimée par l'intermédiaire de la conscience individuelle. Il essaye de démontrer la conscience collective de la société et de donner des explications significatives aux œuvres littéraires à partir de l'univers imaginaire de l'auteur. Ainsi, il essaie d'expliquer de façon significative la relation entre le contenu de l'œuvre et le monde ambiant de l'auteur. Malheureusement, la torture des enfants n'était pas limitée seulement aux patrons. Le recours à la violence des parents envers leurs enfants était aussi fréquent. Ceci est l'aspect dramatique reflétant la vie des enfants ouvriers du XIXe siècle. Si nous tentions d'expliquer ceci, nous pourrions évoquer le fait que les parents devenaient plus nerveux pendant les périodes de manque d'argent, surtout quand il y avait un ou plusieurs enfants à nourrir, en plus de s'occuper de la maison. Par exemple, le recourt à violence du Maheu envers sa petite fille est décrit d'une manière frappante dans *Germinal*:

« Et la Maheude continua d'une voix morne, la tête immobile, fermant par instants les yeux sous la clarté triste de la chandelle. Elle disait le buffet vide, les petits demandant des tartines, le café même manquant, et l'eau qui donnait des coliques, et les longues journées passées à tromper la faim avec des feuilles de choux bouillies. Peu à peu, elle avait dû hausser le ton, car le hurlement d'Estelle couvrait ses paroles. Ces cris devenaient insoutenables. Maheu parut tout d'un coup les entendre, hors de lui, et il saisit la petite dans le berceau, il la jeta sur le lit de la mère, en balbutiant de fureur :

- Tiens ! prends-la, je l'écraserais... Nom de Dieu d'enfant ! ça ne manque de rien, ça tète, et ça se plaint plus haut que les autres !

Estelle s'était mise à téter, en effet. Disparue sous la couverture, calmée par la tiédeur du lit, elle n'avait plus qu'un petit bruit goulu des lèvres. (Zola 2007 : 36)

Il est expliqué d'une manière très claire ci-dessus que les parents n'arrivent pas à exprimer de la tendresse ni à s'occuper de leur petit bébé, Estelle. Les problèmes économiques, la misère, le manque d'argent, la malnutrition, le travail excessif sont bien des causes de la dépression chez les parents, notamment chez le père. La psychologie du père est totalement dégradée. De ce fait, le père est violent, méchant envers ses enfants, il crie sur ses enfants en employant des mots vulgaires. Par exemple, Le Maheu crie à Catherine « dépêche-toi donc, fainéante! » et à Estelle « Te tairas-tu, vermine! » Ces expressions montrent nettement l'attitude mauvaise. Une autre fois, la Maheude part chez les Grégoire, une famille bourgeoise, avec ses deux petits-enfants pour mendier de l'argent. Là, le manque d'argent, la dépression, font qu'elle ne peut s'empêcher d'orienter toute sa colère vers ses enfants:

« – Attends! attends! sale cochon! cria-t-elle, je vas te faire rouler des boulettes!

Maintenant, c'était Henri qui avait pris une poignée de boue et qui la pétrissait. Les deux enfants, giflés sans préférence, rentrèrent dans l'ordre, en louchant pour voir les patards qu'ils faisaient au milieu des tas. Ils pataugeaient, déjà éreintés de leurs efforts pour décoller leurs semelles, à chaque enjambée. » (Zola 2007 : 104)

La Maheude insulte ses enfants en les traitant de « sale cochon » et les frappe sous prétexte qu'ils ne restent pas sages et salissent leurs vêtements.

Ces enfants grandissent donc en étant exposés à la violence, en premier lieu de leurs parents, ensuite de leurs maîtres et finalement de leurs patrons. Car ce sont des enfants appartenant aux familles ouvrières qui deviendront plus tard des enfants ouvriers. Évidemment, quand ceux-ci grandiront et deviendront parents, ils utiliseront la même violence contre leurs propres enfants. C'est un cercle vicieux. Comme nous l'avons évoqué plus haut, ceci est la principale cause aux problèmes psychologiques et sociaux chez ces enfants : solitude, timidité, cauchemars, utilisation de drogue, consommation d'alcool, ... Cette situation est décrite de la manière suivante dans le *Germinal* :

<sup>«[...]</sup> Comme si, brusquement, cette menace se réalisait, Catherine reçut dans le derrière, à toute volée, un coup de pied dont la violence l'étourdit de surprise et de douleur. C'était Chaval, entré d'un bond par la porte ouverte, qui lui allongeait une ruade de bête mauvaise. Depuis une minute, il la guettait du dehors.

<sup>-</sup> Ah! salope, hurla-t-il, je t'ai suivie, je savais bien que tu revenais ici t'en faire foutre jusqu'au nez! Et c'est toi qui le paies, hein? Tu l'arroses de café avec mon argent!

- La Maheude et Étienne, stupéfiés, ne bougeaient pas. D'un geste furibond, Chaval chassait Catherine vers la porte.
- Sortiras-tu, nom de Dieu! Et, comme elle se réfugiait dans un angle, il retomba sur la mère.
- Un joli métier de garder la maison, pendant que ta putain de fille est là-haut, les jambes en l'air!

Enfin, il tenait le poignet de Catherine, il la secouait, la traînait dehors. À la porte, il se retourna de nouveau vers la Maheude, clouée sur sa chaise. Elle en avait oublié de rentrer son sein. Estelle s'était endormie, le nez glissé en avant, dans la jupe de laine ; et le sein énorme pendait, libre et nu, comme une mamelle de vache puissante.

- Quand la fille n'y est pas, c'est la mère qui se fait tamponner, cria Chaval. Va, montrelui ta viande! Il n'est pas dégoûté, ton salaud de logeur! [...]

En face de lui, la Maheude n'avait pas remué. Elle eut un grand geste, et un silence se fit, pénible et lourd des choses qu'ils ne disaient pas.» (Zola 2007 : 248-249-250)

L'indifférence, que nous voyons dans cet extrait est choquante et affreuse. Nous observons donc, à travers cet extrait que la Maheude, la mère de Catherine ne fait rien pour empêcher la violence de Chaval envers sa fille. Cette dernière reste indifférente et ne montre pas de réaction contre cet homme impitoyable.

Ceci est le résultat de manque de communication existant entre les membres de famille. Dans le même roman, le Maheu, le père, dit que « jamais on ne parvenait à faire ensemble l'unique repas où l'on aurait pu être tous autour de la table. » (Zola 2007:135). En général, les familles ouvrières ne parviennent pas à manger ensemble; parce que les membres travaillent en équipe, on trouve toujours quelqu'un qui manque l'heure du dîner.

En conclusion, l'indifférence, le manque de communication, ainsi que la violence dans les familles ouvrières du XIXe siècle influencent beaucoup les relations sociales à venir.

#### **CONCLUSION**

Le mémoire que nous voulions développer jusqu'à présent, est donc une analyse de la situation des enfants ouvriers dans les romans *Germinal* d'Émile Zola et *Jack* d'Alphonse Daudet, en se basant sur la méthode du structuralisme génétique de Goldmann. Ainsi, nous avons analysé comment les événements sociaux et économiques survenus parallèlement aux évolutions politiques vécues en France au XIX<sup>e</sup> siècle pouvaient influencer les auteurs à dépeindre cette situation.

La société, les structures sociales et les événements sociologiques sont les sujets communs de la littérature et de la sociologie. Goldmann pense qu'il y a là une inévitable ressemblance entre les aspects littéraires et sociaux. En effet, leur but est de révéler les réalités inconnues qui entourent le monde et qui appartiennent à l'humanité. C'est pourquoi la littérature et la sociologie sont constamment en interaction. De plus, chaque «grande œuvre» révèle une vision du monde et une idéologie. D'après Goldmann, «lorsqu'il s'agit d'étudier les grandes œuvres de la culture, l'étude sociologique parvient plus facilement à dégager des liens nécessaires en les rattachant à des unités collectives dont la structuration est beaucoup plus facile à mettre en lumière.» (Goldmann 1964 : 314-342) Sur la base de cette hypothèse, nous avons utilisé une analyse sociocritique pour parvenir à révéler les pratiques sociales, économiques, politiques et idéologiques dans les romans en question. Car, les pensées exprimées dans les œuvres sont l'expression de la conscience collective par un auteur intellectuel. Le point le plus considérable à noter ici est que la conscience collective en question n'est pas la conscience de tout le monde ; celle-ci est seulement la conscience de la majorité intellectuelle. Donc, ce qui permet la création d'une œuvre est la société elle-même. Car un individu seul ne peut pas créer la vision du monde d'une société. « Dans cette perspective, les relations entre l'œuvre vraiment importante et le groupe social qui- par l'intermédiaire du créateur- se trouve être en dernière instance, le véritable sujet de la création sont du même ordre que les relations entre les éléments de l'œuvre et son ensemble. Dans un cas comme dans l'autre, nous nous trouvons devant des relations entre les éléments d'une structure compréhensive et la totalité de celle-ci, relations de type à la fois compréhensif et explicatif. » (Goldmann 1964 : 342-343)

Néanmoins, nous avons déterminé suite aux recherches et études menées sur les romans en question que la vision du monde de l'auteur et son autobiographie ont toutefois aussi une grande influence dans la création des œuvres. Par exemple, Émile Zola a été élevé par sa mère et sa grand-mère après avoir perdu son père à l'âge de sept ans. Ces années se sont déroulées avec des difficultés économiques pour la famille. A cause de cela, il a souvent été obligé d'interrompre son éducation pour travailler. Il a travaillé dans plusieurs secteurs avant même d'atteindre l'âge de vingt ans, notamment comme ouvrier d'usine, livreur et employé de librairie. Au cours de cette période, il a amassé de nombreux souvenirs au sujet des banlieues de Paris, remplies de souffrance, de maisons à une chambre, où il n'existait aucun espace pour la vie privée. Cette période de la vie d'Émile Zola a été décrite par Armand Lanoux dans son article intitulé *« Vivre indigné »*.

Ses premières années d'enfance et de jeunesse ont ainsi très nettement influencé la description que fait Émile Zola des conditions de vie des ouvriers et des personnages au XIX<sup>e</sup> siècle dans son roman *Germinal*. Ses idées envers les ouvriers, les paysans et les bourgeois n'étaient pas imaginaires. Ses opinions à propos de la brutalité de la bourgeoisie avaient été nourries au cours des années passées en tant qu'ouvrier luimême. Clairement, Émile Zola défend les ouvriers et les droits des ouvriers dans ses romans. Ceci n'est donc pas seulement l'influence de la conscience collective mais également de la vision du monde, du vécu de l'auteur.

Autre exemple, Alphonse Daudet est venu vivre à Paris à 15 ans ; bien qu'il fût le fils d'un riche marchand, il a dû interrompre sa scolarité suite à la faillite de sa famille. Auparavant, il a vécu une enfance heureuse dans le sud de la France à Nîmes, avec cependant le fait d'être d'une constitution fragile et donc une propension à tomber souvent malade. La jeunesse d'Alphonse Daudet montre ainsi une certaine ressemblance avec celle de Jack, le personnage principal de son roman. Jack, tout comme Alphonse Daudet, a dû prendre soin de sa mère lorsqu'il n'était encore qu'un enfant en travaillant comme ouvrier. Le corps maigre et fragile de Jack décrit dans les premières pages du roman est identique à l'état physique de l'auteur pendant son enfance. La vie de Jack dans la campagne avant de commencer à travailler à Indret ressemble beaucoup à la vie d'Alphonse Daudet à Nîmes. De plus, Marie-Thérèse Jouveau mentionne à ce propos

dans un de ces articles, qu'Alphonse Daudet a été envoyé par sa famille dans une autre famille à la campagne afin qu'il puisse guérir d'une maladie comme celle de Jack. C'est là qu'il tombe amoureux de la petite fille de cette famille. De la même manière, dans le roman, Jack est soigné par le vieux docteur Rivals lorsqu'il arrive à la campagne près de Paris après être gravement blessé suite à un accident de navire. C'est à ce moment que Jack tombe amoureux de Cécile, la petite-fille qui vit chez les Rivals.

Ainsi, Marie-Thérèse Jouveau évoque plusieurs souvenirs et détails appartenant à l'enfance d'Alphonse Daudet. L'un des événements les plus intéressants est sans doute la rencontre avec les vendeurs de rue de Nîmes. Elle évoque ces personnes dans son article de la manière suivante: « Des marchands commencent à parcourir les rues, psalmodiant, dans leur chantante langue provençale, les cris qui les font reconnaître des ménagères. » (Jouveau 1996 :5) De la même façon, Alphonse Daudet cite les marchands qui font de la vente ambulante à la campagne dans son roman, dans le cas de la rencontre de Jack et de Bélisaire.

Ces exemples attestés par les informations données par Marie-Thérèse Jouveau témoignent de la grande ressemblance entre la vie de Jack et celle d'Alphonse Daudet. Nous venons d'en citer quelques exemples ; et nous pourrions en trouver beaucoup d'autres en consultant lesdits romans. A ce propos, Goldmann indique que « l'intégration des œuvres dans la biographie individuelle ne saurait en effet révéler que leur signification individuelle et leur relation avec les problèmes biographiques et psychiques de l'auteur. C'est dire que, quelles que soient la validité et la rigueur scientifique des recherches de ce type, elles doivent nécessairement situer l'œuvre en dehors de son contexte culturel et esthétique propre. » (Goldmann 1964 : 359) Selon lui, la vision de l'auteur sur le monde ne joue pas un rôle très important lors de l'analyse d'une œuvre. Or, elle exprime aussi la vision du monde sur la société.

Il existe donc une similitude entre les années d'enfance et d'adolescence des deux auteurs et les vies de leurs personnages ainsi que les événements mentionnés dans leurs œuvres. On peut ainsi déterminer clairement que la vision du monde de l'auteur et son autobiographie occupent ici une place considérable, autant que la conscience collective. Or, Goldmann considérait que la vision du monde de l'auteur et son autobiographie

n'étaient pas très importantes lors de l'analyse d'une œuvre ; mais nos exemples démontrent bien le contraire.

Comme nous l'avons déjà dit, ces deux romans ont été écrits pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils se font clairement l'écho des événements vécus dans la société française à cette époque. Nous y retrouvons également des informations à propos des structures militaires et administratives. Les hommes, notamment les enfants, sont exploités cruellement à cette période, sous l'influence de la révolution industrielle et du capitalisme. Mais les cris des enfants ont-ils été entendus? Leur situation, leur pauvreté, leurs souffrances, leur exploitation a-t-elle été pour autant réellement prise en compte par la société? Non! Malgré la loi de 1841, les choses ont évolué très lentement au cours du XIXe siècle. Heureusement les pays développés ont pris conscience au XXe siècle de la nécessité de protéger les enfants. Malheureusement de nombreux pays continuent de les exploiter.

Par ailleurs, à la suite de l'analyse de ces dits romans ainsi que les rapports du Dr. L. R. Villermé et les autres, nous pouvons admettre que les événements, les situations, les lieux ainsi que les environnements décrits ressemblent énormément à la situation réelle de l'époque. Par exemple, la description des corons de Reims, Nîmes et Lyon faites par le Dr. L. R. Villermé est exactement similaire aux corons de Montsou décrits par Émile Zola et ceux d'Indret dépeints par Alphonse Daudet. De plus, « aujourd'hui, les apprentis d'Indret vivent à part des ouvriers. Ils ont leurs ateliers leurs outils, leurs travaux, le tout proportionné à leur force. Indret est devenu une école d'apprentissage modèle. » (http://fr.wikisource.org/wiki/Page:Daudet\_-\_Jack,\_I.djvu/345). Donc, Indret existe encore même si elle n'est autant active. De même, il est indiqué dans les rapports de Dr. L.R. Villermé que les ouvriers célibataires de la région d'Amiens vivaient chez des familles en tant que locataire. Nous constatons une situation identique dans Germinal où Étienne est locataire chez les Maheu et Bouteloup chez les Levaque, tout comme dans le roman d'Alphonse Daudet, où Jack vit dans la maison de Bélisaire et de Madame Weber en tant que locataire. De plus, les salaires des ouvriers mentionnés dans les rapports de Dr. L.R. Villermé et les statistiques nationales sont en cohérence avec les salaires indiqués dans les dits romans. Par conséquent, nous pouvons affirmer que ces œuvres ont une relation directe avec la société, dont elles reflètent exactement la vie sociale. Ceci étant d'ailleurs attesté par les rapports officiels.

Par ailleurs, en examinant en profondeur par une analyse structuraliste-génétique les romans en question, nous n'avons trouvé aucun facteur moral ou religieux influençant les personnages. La seule chose qui influence et oriente leur vie est l'ordre capitaliste. C'est la réalité de l'époque. Dans une première lecture, bien que nous rencontrions une description précise de la vie des ouvriers, nous nous apercevons qu'en arrière-plan sont soulevés les thèmes de la renaissance, la résurrection et la prise de conscience. Tout le monde est à la recherche d'une certaine liberté bien que cette recherche-ci ne soit pas toujours de la même façon que Jack et Étienne. Les difficultés vécues par les ouvriers ne sont pas propres à la France, ceci est valable pour toute l'Europe. D'ailleurs, cette internationalité des problèmes et des mouvements des ouvriers était mentionnée dans les romans en question.

Notre objectif n'était pas seulement d'analyser en profondeur les dimensions socioéconomiques et culturelles des romans d'Émile Zola et d'Alphonse Daudet qui sont bien en conformité avec la définition de Goldmann, mais au-delà, de révéler les conditions sociologiques des enfants ouvriers. Nous avons essayé d'attirer l'attention sur la problématique des enfants ouvriers, tout en restant dans les limites de la littérature. Il est à noter également que ce mémoire est le premier qui traite le sujet des enfants ouvriers dans le cadre d'une étude littéraire.

Enfin, nous serions heureux si cette étude pouvait contribuer, même de façon minime, à la prise de conscience de la souffrance et de l'exploitation des enfants qui existent encore de nos jours. D'ailleurs, nous avons tous l'espoir d'un avenir meilleur pour tous les enfants.

#### **BIBLIOGRAPHIE**

### **OUVRAGES CITÉS**

- ABDALLAH, Mohamadkaddour (2011). Pratiques éducatives parentales, adaptation sociale et réussite scolaire: comparaison interculturelle entre enfants syriens et français d'âge scolaire, Thèse soutenue à l'Université Rennes 2.
- ABRY, Émile, CROUZET, Paul, AUDIC, Charles (1942). *Histoire Illustrée de la Littérature Française*. Paris: Didier.
- ADAM, Antoine, LERMINIER, Georges, MOROT-SIR, Édouard (1968). La littérature française XIXe et XXe siècle, Tome Second, Paris: Larousse.
- APRILE, Sylvie (2010). 1815-1870 La Révolution Inachevée. Ouvrage dirigé par Henry Rousso. Paris: Édition Benin.
- BECKER, Colette (1992). Lire le Réalisme et le Naturalisme. Paris: Dunod.
- BECKER, Colette (2002). "Alphonse Daudet: une vision ambiguë du monde du travail." Cairn Info, Martin Média, 2002/1 n° 7.
- BRULE, Michel (1971). "L'œuvre ouverte de Lucien Goldmann. Sociologie et sociétés", Volume 3, numéro 1, p. 3-14. Les Presses de l'Université de Montréal. http://www.erudit.org/revue/socsoc/1971/v3/n1/001109ar.pdf
- BRUNEL, Pierre, BELLENGER, Yvonne, COUTY, Daniel, SELLIER Philippe,

  TRUFFET, Michel (2005). *Histoire de la littérature française XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle*.

  Paris: Bordas
- BUTOR, Michel (1992). Essais sur le roman. Paris: Gallimard
- CARLIER, Christophe (1999). Le roman naturaliste: Zola, Maupassant. Paris: Hatier

- CHARLE, Christophe (1991). *Histoire de la France au XIXe siècle*, Paris: Édition du Seuil.
- DAUDET, Alphonse (2008). *Jack*. Texte libre de droits. Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe: Ebooks libres et gratuits: http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits
- DEBRAND, Thierry (2011). "L'influence des conditions de travail sur les dépenses de santé". Document de travail n° 41 IRDES. Paris.
- DECOTE, Georges, DUBOSCLARD, Joël (1988). Le XIXe Siècle. Paris: Hatier.
- DEMIER, Francis (2000). La France du XIXe siècle 1814-1914. Paris: Edition du Seuil.
- DURVYE, Catherine (2007). *Le roman et ses personnages*. Paris: Ellipses Édition Marketing.
- FLAUBERT, Gustave (1924). *Trois Contes- Théâtre, Les Château des cœurs, en collaboration avec Louis Bouilhet et Charles d'Osmoy*, Paris: Libraire de France.
- FLANDRIN, Jean-Louis (1984). Familles. Paris: Éditions du Seuil.
- GENGEMBRE, Gérard (2004). Germinal d'Émile Zola. Paris: Gallimard.
- GOLDMANN Lucien, (1964). Pour une sociologie du roman. Paris: Gallimard.
- GOLDMANN, Lucien (1967). "La sociologie de la littérature: situation actuelle et problèmes de méthode." Revue International des Sciences Sociales, Sociologie de la création littéraire, Volume XIX, N 4, Unesco, Paris: Crété.
- JOUVEAU, Marie-Thérèse (1996). Alphonse Daudet, Maître Des Tendresse. Provence-Alpes-Côte d'Azur: Berre L'Étang. Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc. KOTA, Filip (1973). *Deux lignes opposées dans le mouvement syndical mondial*,

- Edition électronique réalisée par Vincent Gouysse à partir de l'ouvrage publié en 1973 par le NBE (Nouveau Bureau d' Edition). Paris.
- MOULIN, Annie (1988). Les paysans dans la société française de la Révolution à nos jours. Paris: Édition du Seuil
- ONUKO, Theodora (2012). "Le role de la litterature dans le developpement de la Nation." http://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:c2SVxNz3AncJ: www.ajol.info/index.php/ujah/article/download/83237/73309+&cd=1&hl=tr&ct=clnk&gl=tr
- PIERRARD, Pierre (1987). Enfants et jeunes ouvriers en France: XIXe XXe siècle,
  Paris: Les Éditions ouvrières.
- REMOND, René (1974). *Introduction à l'histoire de nôtre temps 2 Le XIX<sup>e</sup> siècle* 1815-1914. Paris: Édition du Seuil.
- RIOUX, Jean-Pierre (1989). *La révolution industrielle 1780-1880*. Paris: Édition du Seuil.
- VILLERME Louis René (1971). Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie. Textes choisis et présentés par Yves TYL, Paris: Union générale d'Éditions. Collection: 10-18, n° 582.
- WORONOFF, Denis (1998). *Histoire de l'industrie en France du XVI*<sup>e</sup> siècle à nos *jours*. Paris: Édition du Seuil.
- YOUSSEF, Anwar Younes Kaddis (2011). La société bourgeoise française au XIXe et XXe siècle vue par les écrivains contemporains. Thèse de Doctorat dans l'Université de Strasbourg.
- ZOLA, Émile (2007). Germinal, Pocket Classiques collection dirigé par Claude Aziza.

Paris: Pocket.

ZOLA, Émile (1981). La Fortune des Rougon. Paris: Gallimard

#### **OUVRAGES CONSULTÉS**

- ABASTADO, Claude, POTELET, Hélène (1993). Germinal: Zola, Paris: Hâtier.
- ADHÉMAR, Jean et Hélène, BOUVIER, Jean, LANOUX, Armand, ... etc. (1969). *Zola*. Collection Génies et Réalités. Paris: Hachette.
- AGULHON, Maurice (1990). *La République 1880 à nos jours, Histoire de la France*.

  Paris: Hachette.
- ARIÈS, Philippe (1973). *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paris: Éditions du Seuil.
- AZZOUZ, Rachid (1999). *La France de 1870 à 1958*. Paris: Presses Universitaires de France.
- BARDET, Guillaume et CARON, Dominique (1999). Émile Zola L'œuvre. Paris: Ellipses Édition Marketing.
- BELGRAND, Anne (1999). *Zola romancier*, collection bac blanc. Paris: Ellipses Édition Marketing.
- BENET, Robert (1999). Le roman naturaliste. Paris: Ellipses Édition Marketing.
- BERGERON, Louis (1972). *L'Épisode napoléonien (Aspects intérieurs 1799-1815)*.

  Paris: Éditions du Seuil.
- BOUABSA, Fouzia (2008). Tragique et personnages dans les chemins qui montent de Mouloud Feraoun, Thèse de Maîtrise, Constantine, Algérie.

- BRETON, Jean-François (1998). Les représentations jansénistes au XVII<sup>e</sup> siècle. Thèse de Maîtrise dans l'Université Laval.
- CHARTIER, Roger, CHAUSSINAND-NOGARET, Guy, NEVEUX, Hugues (1998).

  La ville des temps modernes de la Renaissance aux Révolutions. Sous la direction d'Emmanuel Le Roy Ladurie. Paris: Éditions du Seuil.
- COUTY, Daniel (2002). Histoire de la littérature française. France: Larousse.
- DAVIES, Norman (1996). Europe-A History. Oxford: Oxford University Press.
- DEMAY, Claude, PERNOT, Denis (1995). *Le roman d'apprentissage en France au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris: Ellipses Édition Marketing.
- DESHUSSES, Pierre, KARLSON, Léon THORNANDER, Paulette (1991). *DIX siècles* de la littérature française 2, XIXe siècle et XXe siècle. Paris: Bordas.
- DUBY, Gorges (2006). *Histoire de la France des Origines à nos jours*. Paris: Larousse Bibliothèque Historique.
- DUBY, Georges, WALLON, Armand (2003). *Histoire de la France rurale de 1789 à*1914. Paris: Éditions du Seuil.
- GOLDMANN, Lucien (1959). Recherches dialectiques. Paris: Gallimard.
- HAMON, Philippe, ROGER-VASSELIN, Denis (2000). Le Robert des grands écrivains de langue française. Paris : Dictionnaires Le Robert.
- LEDENT, David (2012). L'homme social selon Émile Zola une sociologie par la littérature. Thèse de Doctorat dans l'Université de Limerick.
- LEENHARDT, Jacques (1967)."La sociologie de la littérature: quelques étapes de son histoire." Revue International des Sciences Sociales, Sociologie de la création littéraire, Volume XIX, N 4, Unesco, Paris: Crété.

- LUKACS, Georg (1971). La théorie du roman. Paris: Gonthier.
- MASSON, Nicole (2007). La littérature française tout simplement! Paris: Eyrolles.
- MITTERAND, Henri (1969). Histoire indiscrète d'une œuvre. Collection Génies et Réalités: Zola. Paris : Hachette.
- POTELET, Hélène (1999). Profil d'une œuvre Germinal Émile Zola. Paris: Hatier.
- POTELET, Hélène (1990). Profil histoire littéraire Mémento de littérature française du Moyen Âge au XX<sup>e</sup> siècle. Paris: Hatier.
- RENAUD, Michelle (1987). Lucien Goldmann et L'approche sociologique de la littérature.http://www.ruor.uottawa.ca/en/bitstream/handle/10393/5370/ML46845. PDF?sequence=1
- ROUSSEAU, Jean-Jacques (1999) *Emile ou de l'éducation*. Paris: Editions Flammarion.
- POSPELOV, Gennadiy Nikolayeviç (1967). "Littérature et sociologie." Revue International des Sciences Sociales, Sociologie de la création littéraire, Volume XIX, N 4, Unesco, Paris: Crété.
- SÉGUIN, Marie-Sylvie (1992). *Profil histoire littéraire Histoire de la littérature en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris: Hatier.
- SEGUIN, Philippe (1990). Louis Napoléon le Grand, Paris: Grasset.
- THOUVENIN, le Docteur (1842). Hygiène Populaire, à l'usage Des Ouvriers des Manufactures de Lille et du Département du Nord, par Imprimerie d'Émile Durieux, Lille: Libraire-Éditeur, Près La Bourse.
- VIVIER, Nadine, DAUPHIN, Noëlle, PECOUT, Gilles, WACHE, Brigitte (2002).

  Dictionnaire de la France du XIXe siècle. Paris: Hachette.

WORONOFF, Denis (1972). *La République bourgeoise 1794 – 1799*. Paris: Éditions du Seuil.

ZADEH, Mojgan Mahdavi (2007). Une métacritique du structuralisme génétique.

ZOLA, Émile (1881). *Le roman expérimental* (5e édition). Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.

#### **SITOGRAPHIE**

http://www.remp-grc.gc.ca/cp-pc/pdfs/vio-chil-enfa-fra.pdf 29.03.2013.

https://www.gnb.ca/0000/ECHDPE/pdf/part14-f.pdf 29.03.2013

http://www.musees-haute-normandie.fr/IMG/pdf/RECUEIL\_DOCUMENTAIRE-2.pdf 06.07.2013.

http://www.academie-en-ligne.fr/Ressources/4/GH41/AL4GH41TEWB0111-Sequence-04.pdf 24.07.2013

http://sites.univ-provence.fr/tresoc/libre/extrait/extr28.pdf 12. 08. 2013.

http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/lib%C3%A9ralisme/46975 15.10.2013.

www.bmlisieux.com/litterature/gambier/gambie09.htm 21.10.2013.

http://centriris.fr/index.php?option=com\_content&view=article&id=140:le-pain-de-lindustrie&catid=59:la-bibliotheque-du-mineur&Itemid=37 10.11.2013.

http://www.solidaires-industrie.org/IMG/pdf/histoire\_du\_mouvement\_ouvrier\_-\_web.pdf 12.11.2013.

http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/structuralisme/94130 17.11.2013.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Enfant 18.11.2013.

www.larousse.fr/dictionnaires/.../germinal/368 28.11.2013.

http://www.archives-

lyon.fr/static/archives/contenu/Offre\_culturelle/3\_Fiches%20vertes.pdf 15.12.2013.

http://www.academie-en-ligne.fr/Ressources/4/GH41/AL4GH41TEWB0111-Sequence-04.pdf 16.12.2013.

http://hal.archivesouvertes.fr/docs/00/49/80/22/PDF/Freiburg\_08-09-09.pdf 19.12.2013.

http://anamneseshs.fr/wp-content/uploads/2013/05/LUCIEN-GOLDMANN.pdf 22.12.2013.

www.arrix.be/vie/cours/histoire/.../enq8.doc 26.12.2013.

http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/art/5509 04.01.2014.

http://www.napoleonicsociety.com/french/pdf/NB\_PremierConsul.pdf 11.01.2014.

http://www.insee.fr/fr/ffc/docs\_ffc/donsoc06ym.pdf 13.01.2014.

http://www.social-sante.gouv.fr/publications/Revue\_Travail-et-Emploi/pdf/20\_2232.pdf 16.02.2014.

http://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:238953/FULLTEXT01.pdf 18.02.2014.

http://www.etudier.com/dissertations/Les-Fonctions-Du-Th%C3%A9%C3%A2tre/351666.html 18.02.2014.

http://bacdefrancais.net/melancholia.php 22.03.2014.

http://www.les-citations.com/citations 27.02.2014.

http://www.quotheque.exionnaire.com/proverbe-un-bon-ouvrier-n-est-jamais-trop-cherement-paye-1552 27.03.2014

https://www.google.fr/#q=Connaissances+des+institutions+d%E2%80%99%C3%A9du cation+Thierry+RENAUD 28.03.2014.

http://www.assistancescolaire.com/eleve/4e/histoire/reviser-une-notion/1852-1870-lesecond-empire-la-modernisation-de-la-france-4 his 25 29.05.2014.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Second\_Empire 29.05.2014.

http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/second\_Empire/118024 29.05.2014.

http://www.histoire-fr.com/mensonges\_histoire\_napoleon\_III\_petit.htm 29.05.2014.

http://geoffreyhistoire.pagesperso-orange.fr/secondempire.html 29.05.2014.

http://piketty.pse.ens.fr/files/capital21c/Piketty2013AnnexeTechnique.pdf 31.05.2014

http://www.icem-pedagogie-freinet.org/sites/default/files/172 Travail Enfants.pdf 31.05.2014.

http://manybooks.net/titles/daudetal2530225302-8.html 31.05.2014.

http://boutique.ina.fr/video/fictions-et-animations/telefilms-et-dramatiques/PACK693647413/jack-d-alphonse-daudet.fr.html 31.05.2014.

http://www.dvdclassik.com/critique/germinal-capellani 31.05.2014.

http://fr.feedbooks.com/book/5024/jack 31.05.2014.

http://www.notrecinema.com/images/filmsi/germinal\_404219\_37467.jpg 31.05.2014.

http://lescritiquesdalice.wordpress.com/author/lescritiquesdalice/ 31.05.2014.

 $\underline{https://www.cultivoo.com/index.php/culture/biographie/725-le-docteur-villerme} \ 31.05.2014.$ 

http://www.cours-college.com/cours-de-4eme/hist-iii-theme-1-l-age-industriel,a2261675.html 31.05.2014.

http://profhistoire.webnode.fr/la-condition-ouvri%C3%A8re-au-xixe-s-%3A-base-documentaire-et-conseils-pour-une-dissertation/ 31.05.2014.

http://www.dominiqueblanc.com/index.php?id=38 31.05.2014.

http://www.vivelasociale.be/chansons.html 31.05.2014.

http://aimable-faubourien.blogspot.com.tr/2010/04/le-travail-des-enfants-dans-les-mines\_6423.html 31.05.2014.

http://anne.marchand.pagesperso-

orange.fr/Spectacles/Travail\_enfants/Ces\_enfants\_au\_travail.html 31.05.2014.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Travail\_des\_enfants 31.05.2014.

http://tnhistoirexix.tableau-noir.net/pages/sommaire-xix-siecle.html 31.05.2014.

http://laqvt.fr/hier-le-travail-photographie 31.05.2014.

http://yves.c.free.fr/vie-ouvriere/vie-ouvriere1.htm 31.05.2014.

http://75.doomdoom.be/root\_404forever.be/root\_acda\_valise/valise-peda\_av12/Histoires-et-culture/dossier-pedagogique-enfants-travailleurs.pdf 31.05.2014

http://cybermuse.gallery.ca/cybermuse/teachers/plans/zoomArtworks\_f.jsp?mkey=2301\_7&img\_type=WI&lessonid=42\_31.05.2014.

http://lewebpedagogique.com/bourguignon/2012/11/08/chaplin-biographie/ 31.05.2014.

http://classiques.uqac.ca/classiques/villerme louis rene/tableau etat physique moral/tableau etat physique.html 01.06.2014.

http://fr.wikisource.org/wiki/Page:Daudet\_-\_Jack,\_I.djvu/345 01.06.2014.

### **ANNEXE 1**

#### Condition matérielle des ouvriers

Dépenses principales des ouvriers ordinaires de la fabrique de Rouen, rapportée à leurs dépenses totales, d'après les tableaux dressés par deux fabricants de cette ville :

	Nourriture (en	<u> Habillement (en</u>
	<u>centimes)</u>	<u>centimes)</u>
Pour un homme	70 à 75	9 à 15
Pour une femme	65 à 69	7 à 17
Pour un enfant de 6 ans	69 à 72	10 à 11
Pour un jeune ouvrier ou		
ouvrière de 12 à 16 ans	78	9

	Blanchissage (en	Logement (en
	<u>centimes)</u>	<u>centimes)</u>
Pour un homme	3 à 4	8 à 10
Pour une femme	5 à 11	9 à 10
Pour un enfant de 6 ans	5 à 7	
Pour un jeune ouvrier ou		
ouvrière de 12 à 16 ans	5	

(Villermé, Lous-René (1971). Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie. Textes choisis et présentés par Yves TYL, page 136, Paris: Union générale d'Éditions. Collection: 10-18, n° 582)

http://classiques.uqac.ca/classiques/villerme\_louis\_rene/tableau\_etat\_physique\_moral/ta\_bleau\_etat\_physique.html

#### Décès par âges à Mulhouse (1823-1834)

Professions	Âge approximatif auxquels a cessé de vivre la moitié des décédés	Nombre des décédés qui ont donné les résultats de la colonne précédente
Propriétaires et rentiers	$67\frac{1}{2}$	47
Professeurs et instituteurs	45	22
Aubergistes, cabaretiers, etc.,		
barbiers, perruquiers,	$42\frac{1}{2}$	66
bonnetiers		
Crocheteurs	$37\frac{1}{2}$	21
Teinturiers	$32\frac{1}{2}$	31
Employés des administrations	30	40
Marchands épiciers	30	24
Tanneurs	27	33
Médecins, chirurgiens, pasteurs		
de l'Église protestante,		
libraires et gens de loi et de	25	48
justice		
Douaniers de tous grades	$24\frac{1}{2}$	48
Ferblantiers	20	25
Horlogers et orfèvres	$17\frac{1}{2}$	17
Bouchers et charcutiers	15	51
Voituriers	15	39
Tonneliers et cuvetiers	10	56
Autres marchands	10	66
Maréchaux-ferrants et artistes	$3\frac{1}{2}$	50
vétérinaires		
Tondeurs de draps	$3\frac{1}{2}$	30
Tourneurs sur bois et métaux	2	55

(Villermé, Lous-René (1971). Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie. Textes choisis et présentés par Yves TYL, page 177, Paris: Union générale d'Éditions. Collection: 10-18, n° 582)

http://classiques.uqac.ca/classiques/villerme\_louis\_rene/tableau\_etat\_physique\_moral/ta\_bleau\_etat\_physique.html

## **ANNEXE 2**

## Des jeunes ouvrières dans une filature



http://cybermuse.gallery.ca/cybermuse/teachers/plans/zoomArtworks\_f.jsp?mkey=2301 7&img\_type=WI&lessonid=42

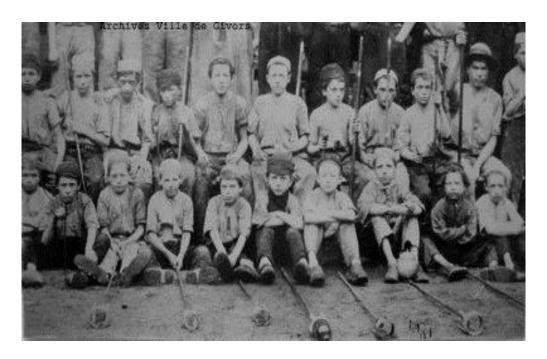


http://lewebpedagogique.com/bourguignon/2012/11/08/chaplin-biographie/

### Des enfants travaillant dans une usine au XIXe siècle

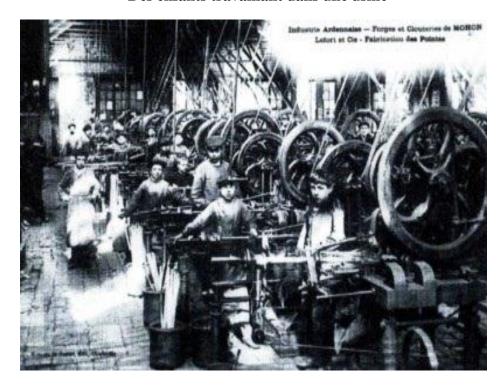


http://75.doomdoom.be/root\_404forever.be/root\_acda\_valise/valise-peda\_av12/Histoires-et-culture/dossier-pedagogique-enfants-travailleurs.pdf

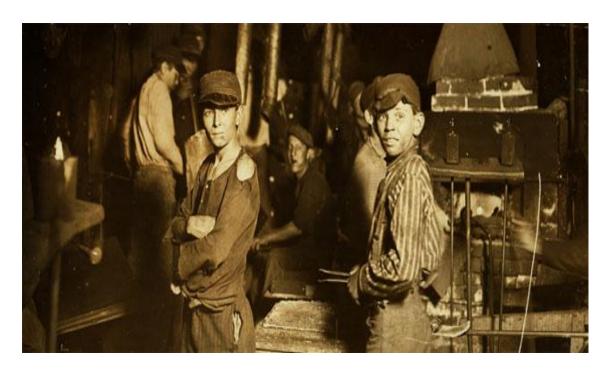


http://yves.c.free.fr/vie-ouvriere/vie-ouvriere1.htm

## Des enfants travaillant dans une usine



 $\underline{https://www.cultivoo.com/index.php/culture/biographie/725-le-docteur-villerme}$ 



http://laqvt.fr/hier-le-travail-photographie

## Des enfants travaillant dans une usine au XIXe siècle

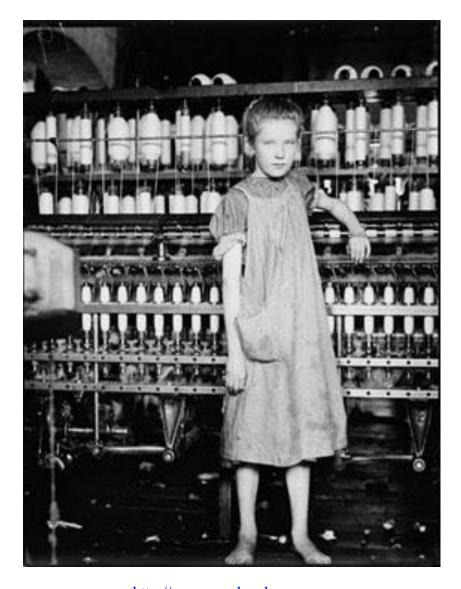


http://tnhistoirexix.tableau-noir.net/pages/sommaire-xix-siecle.html



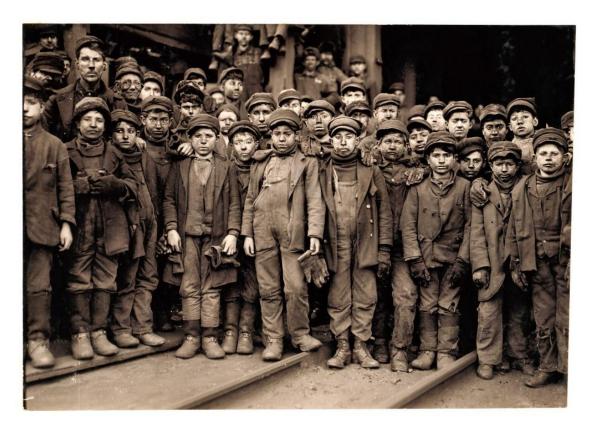
http://fr.wikipedia.org/wiki/Travail\_des\_enfants

## Une fille dans l'usine de textile

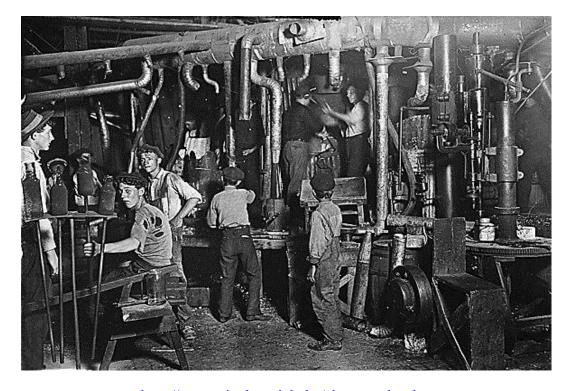


http://anne.marchand.pagespersoorange.fr/Spectacles/Travail\_enfants/Ces\_enfants\_au\_travail.html

## Des enfants travaillant dans une usine au XIXe siècle



 $\frac{http://aimable-faubourien.blogspot.com.tr/2010/04/le-travail-des-enfants-dans-les-\\ \underline{mines\_6423.html}$ 



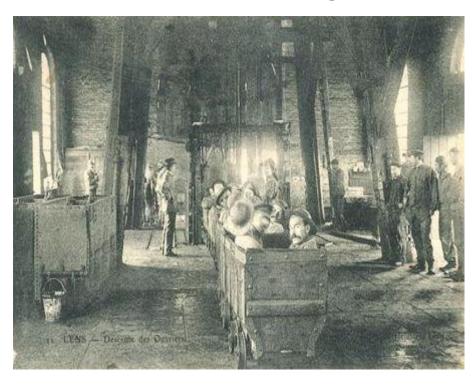
 $\underline{http://www.vivelasociale.be/chansons.html}$ 

### Le travail des enfants dans l'Aude - une réalité massive et misérable



http://www.dominiqueblanc.com/index.php?id=38

## La descente des ouvriers dans le puits



 $\frac{http://profhistoire.webnode.fr/la-condition-ouvri\%C3\%A8re-au-xixe-s-\%3A-base-documentaire-et-conseils-pour-une-dissertation/$ 

#### Des corons en banlieu

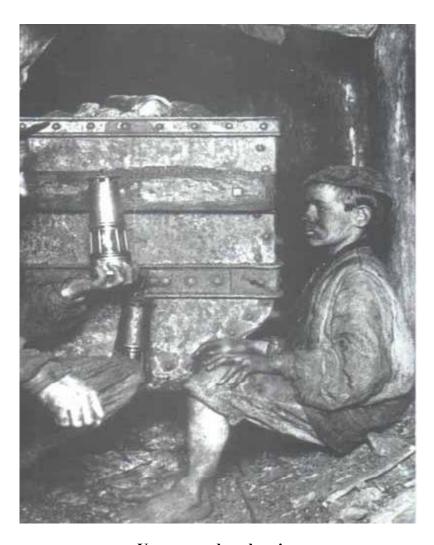


 $\frac{http://profhistoire.webnode.fr/la-condition-ouvri\%C3\%A8re-au-xixe-s-\%3A-base-documentaire-et-conseils-pour-une-dissertation/$ 

### Logement ouvrier au XIXe siècle



 $\frac{http://www.cours-college.com/cours-de-4eme/hist-iii-theme-1-l-age-industriel, a 2261675.html}{}$ 

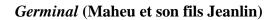


Un garçon dans la mine

 $\underline{https://www.cultivoo.com/index.php/culture/biographie/725-le-docteur-villerme}$ 



 $\underline{http://lescritiques dalice.wordpress.com/author/lescritiques dalice/}$ 





http://www.notrecinema.com/communaute/v1\_detail\_film.php3?lefilm=4780

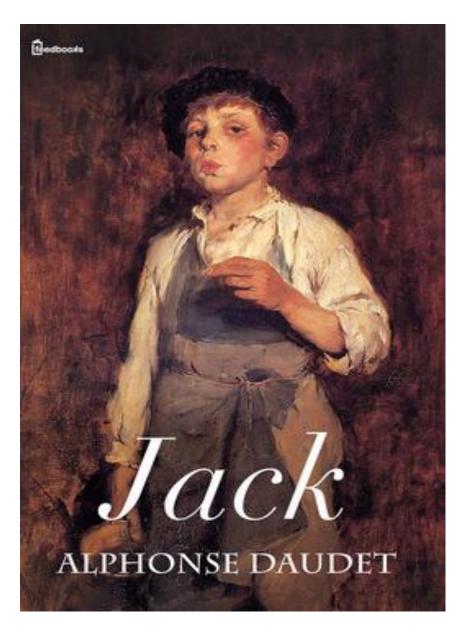
# Germinal (Étienne, Catherine et Chaval)



http://www.notrecinema.com/images/filmsi/germinal\_404219\_37467.jpg



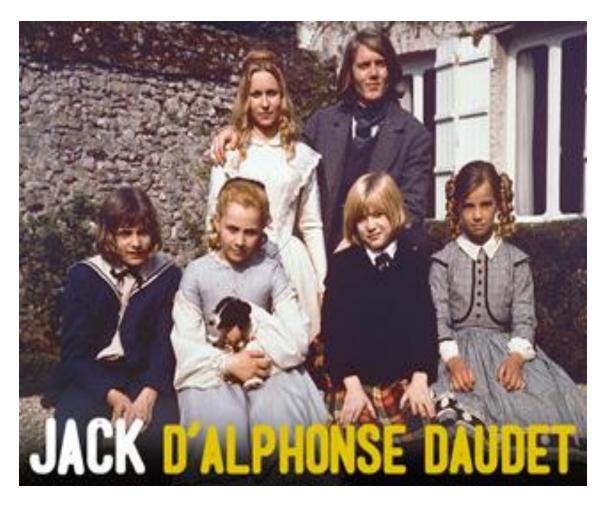
http://www.dvdclassik.com/critique/germinal-capellani



http://fr.feedbooks.com/book/5024/jack



http://manybooks.net/titles/daudetal2530225302-8.html



 $\frac{http://boutique.ina.fr/video/fictions-et-animations/telefilms-et-dramatiques/PACK693647413/jack-d-alphonse-daudet.fr.html$